LES DÉSESPÉRÉS

ET LES

Déserteurs de la Vie

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

INSOMNIES. Poésies. — Paris *(épuisé)*.
CHATOUILLEMENTS ET PIQÛRES. — Constantinople *(ép.)*.
ISTAMBOLINES. Poésies et esquisses sur Constantinople. — Genève, Cherbuliez-Dürr.
CONTES DE SOCIÉTÉ. Monologues en vers. — Genève, Cherbuliez-Dürr.
COURS DE LITTÉRATURE. Nouvelle édition. 3 volumes.
HISTOIRE DES LITTÉRATURES ANCIENNES : Littérature grecque. Littérature latine. — Genève, Georg.
LA FEMME, LA GLOIRE ET L'ARGENT. Trois comédies. — Genève, Georg.
ALBERT RICHARD. Etude littéraire tirée de la *Nouvelle Revue*.
CONTES GENEVOIS, illustrés.
NOUVELLES ORIENTALES, illustrées par *Pinchart, F. Dufaux, Giron, Castres, Léon Gaud, E. Ravel, Castan, Hébert, Simon Durand*. Nouvelle édition. — Paris, Lemerre ; Genève, Alioth.
LE VAISSEAU FANTÔME et les débuts de Richard Wagner. — Chez l'auteur.
LE TANNHÄUSER : Le drame et la musique. — *(Epuisé)*.
LA WALKYRIE et l'Anneau de Nibelung. — *(Epuisé.)*
PARSIFAL : Le drame et la musique. — Chez l'auteur.
SIGURD : Le drame et la musique. — Chez l'auteur.
FEMMES D'ORIENT ET FEMMES EUROPÉENNES. — Genève, Cherbuliez-Dürr.

EMILE JULLIARD

LES DÉSESPÉRÉS

ET LES

Déserteurs de la Vie

DEUXIÈME MILLE

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER & FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, Rue de Grenelle, 11.

1897

AUX DÉSESPÉRÉS

Il n'est rien ici-bas qui mérite vos larmes :
Pourquoi tant de douleurs et de folles alarmes,
Au néant toujours sourd tant d'appels superflus ?

Nul ne peut dire, hélas ! : « Mort, je ne serai plus » :
Car tout naît pour mourir et tout meurt pour renaître.
La vie en s'éteignant engendre un nouvel être,
La sève de la terre est faite de nos corps,
Et la fleur même éclot sur la cendre des morts.

(Insomnies.)

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Le malheur universel et l'aspiration à la mort

La nature semble avoir rassemblé sur la terre tout ce qui est nécessaire au bonheur de l'homme, et cependant l'homme n'est pas heureux. Les riches souffrent de leur opulence, les grands de leurs honneurs, les monarques de leur puissance, presque autant que les indigents souffrent de leur misère, les petits de leur humilité, les esclaves de leur abaissement. La liberté, cette fameuse liberté qu'on fait sonner si haut, est un plus lourd fardeau que la servitude et cause plus de tourments. de sorte que, la plupart du temps, les domestiques sont moins malheureux que leurs maîtres. Ce monde, resplendissant d'une intarissable lumière et regor-

geant d'inépuisables richesses, est assimilé partout à un lieu d'exil ou à une vallée de larmes, et l'on a dit avec raison que celui qui n'a jamais désiré mourir n'a jamais vécu. Comme le sommeil de la nuit est la récompense du pénible labeur du jour, la mort est en quelque sorte la récompense des cruelles épreuves de la vie. Aussi apparaît-elle à tous les penseurs sérieux comme la plus belle invention de la Providence, une invention dont l'humanité devrait lui être reconnaissante plus que de tous ses autres bienfaits.

En effet, la mort, l'unique remède infaillible de tous les maux, n'apporte pas seulement la guérison radicale de cette terrible maladie qu'est la vie pour tant d'êtres animés, hommes ou bêtes, mais aussi elle coupe court à toutes les iniquités sociales, à tous les privilèges révoltants; elle met un terme aux souffrances injustes, aux misères imméritées, aux opulences scandaleuses. Elle délivre les bêtes de l'oppression et des cruautés des hommes qui les torturent, les déforment et les mangent; elle affranchit les hommes du despotisme de leurs frères qui les asservissent et les exploitent.

Sans doute, hélas! toutes ces tristes choses, injustice, oppression, cruauté, se perpétuent après la mort, en passant d'une génération à l'autre, comme un héritage qui s'accroît lentement; mais si elles persistent dans l'espèce, elles ne sont éternelles pour aucun individu, pas même durables, et c'est là le point important, car l'espèce est une notion

abstraite qui ne ressent ni douleur ni colère; seuls les individus qui la composent souffrent et s'indignent. Aucun milliardaire ni aucun affamé ne peuvent l'être tout un siècle et la plupart le sont à peine vingt à trente ans, car l'un périt de sa pléthore aussi vite que l'autre de ses privations. Si les mêmes milliards devaient rester éternellement dans les mêmes coffres et la même faim torturer éternellement les mêmes entrailles, ce serait une chose si monstrueuse que l'imagination, même la plus hardie, se refuse à la concevoir. Expropriés du bonheur, ne vous insurgez donc pas contre ceux que vous appelez naïvement des heureux. Les secousses de la révolte ne feraient peut-être que serrer plus fort le collier de misère qui vous étrangle. Dites-vous plutôt: « Cela va finir, car la mort impartiale est là qui remettra tout en ordre, bien mieux et bien plus sûrement que les révolutions ».

La mort seule, en effet, rétablit l'égalité entre tous les êtres créés; elle confond toutes les conditions, nivelle toutes les têtes, marche sur les pas de la vie pour prévenir ou réparer les maux qui l'accompagnent, et tandis que celle-ci sème de tous côtés les graines du mal et de l'injustice, elle empêche le méchant de faire la récolte ou tout au moins d'en jouir trop longtemps.

Sommes-nous moins malheureux aujourd'hui qu'on ne l'était autrefois? J'en doute: la civilisation a compliqué la vie, mais elle ne l'a ni embellie, ni rassérénée; les merveilleux progrès de l'industrie,

des sciences et des arts, ont créé en nous une foule de besoins qui, satisfaits, nous donnent peu de jouissances, inassouvis, excitent notre envie et notre mécontentement. Je m'ennuierais à mourir si je devais passer toutes mes soirées à la lueur d'une chandelle fumeuse, comme l'ont fait nos pères qui n'en désiraient pas d'autres ; par contre, je ne pense plus à me réjouir d'être éclairé par une lampe électrique qui me donne, sans mauvaise odeur, cent fois plus de lumière ; j'y suis fait, ce qui veut dire : j'ai cessé d'en jouir.

Mais sommes-nous plus libres? j'en doute aussi. Nos chaînes sont peut-être moins rudes, mais nous en avons autant, si ce n'est plus. Certaines nations sont très fières de la marche rapide qu'elles ont faite sur la route de la liberté; mais elles ont beau passer du despotisme brutal à l'autocratie tempérée, de cette dernière à la monarchie constitutionnelle et de celle-ci à la république, elles souffrent toujours des mêmes abus et des mêmes inégalités; c'est toujours le même fétiche qu'elles mettent à leur tête; seulement elles le coiffent tantôt d'un casque à panache, tantôt d'un chapeau noir, et elles l'appellent tantôt empereur, tantôt roi, tantôt président. Or, en dépit des mausolées de marbre projetant leur ombre sur les petites croix de sapin, il n'existe en ce monde qu'une seule république digne de ce nom, c'est le cimetière ; toutes les autres n'en sont que des parodies où les rois de la bourse, de la presse à chantage, de l'intrigue et de

la corruption jouent le rôle des anciens rois de droit divin, sans en avoir le prestige et la distinction, sans en connaître le désintéressement et la générosité; aussi, quand un peuple se félicite d'avoir échangé son maître unique contre une foule d'autres qui pérorent et écrivent plus, mais qui valent moins, ne ressemble-t-il pas au patient qui remercierait son médecin de lui avoir remplacé son seul abcès par vingt autres qui sont pires? Un de mes amis, bon républicain, me disait: « Les trois mois que j'ai passés dans certaines républiques de l'Amérique du Sud m'ont rendu monarchiste pour tout le reste de ma vie ».

Le cimetière seul exerce sérieusement et impartialement les lois de la démocratie. Tout ce qu'on peut y faire pour honorer un millionnaire ou un conquérant, c'est de lui poser sur la tête un pâté de maçonnerie ou une pierre plus lourde que celle du pauvre diable, comme pour l'empêcher de la soulever et de reparaître à la surface; et l'on aura beau envelopper d'or et d'argent le cadavre d'une impératrice, il sera absolument l'égal du cadavre d'un chiffonnier; les vers qui s'en régaleront ne le trouveront pas plus délicat, et ils ne seront pas eux-mêmes de meilleure compagnie que les vers qui rongent le corps du misérable.

Qu'on imagine quelque chose de plus horrible que la perspective de la durée dans les affaires de ce monde, et je ne dis pas seulement dans le mal et la souffrance, mais aussi dans le bonheur et la

fortune. Une jouissance n'est vraiment douce qu'à la condition qu'elle finisse vite et si, comme les folies, les joies les plus courtes sont les meilleures, c'est qu'elles deviennent des souffrances dès qu'elles se prolongent un peu; et ceci n'est point un paradoxe: vous adorez la musique; vous vous pâmez surtout à l'audition de certain morceau que vous trouvez sublime entre tous; on connaît votre goût et, pour vous être agréable, on vous le répète quinze fois de suite. A la cinquième fois, il vous ennuie; à la dixième fois il vous assomme; à la quinzième, vous demandez grâce et vous criez : « Assez, assez! ». Si l'on continue, vos nerfs sont à la torture et vous vous bouchez les oreilles. Ce morceau, l'admirable prélude de *Lohengrin*, par exemple, dure quatre minutes; quinze fois répété il prend une heure; il n'a donc fallu que vingt minutes pour que votre divine extase finît en bâillement et soixante pour qu'elle se changeât en supplice.

Un autre prise peu la musique, mais il raffole de la peinture; on le plante devant un tableau qu'il déclare lui-même être le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Au bout de dix minutes il est bien aise de penser à autre chose et de promener ses regards à droite et à gauche; au bout d'un quart d'heure, il tourne le dos au chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre et jure qu'on ne l'y reprendra plus.

Musique et peinture sont viande bien creuse pour cet autre qui adore les perdreaux truffés arrosés

de St-Emilion. Pendant huit jours on ne lui sert que cela à tous ses repas. La semaine ne s'est pas écoulée qu'il aspire à dîner d'un morceau de pain sec et d'un verre d'eau claire.

Vous êtes aux pieds d'une femme adorée; elle vous jure de vous aimer toujours et vous lui jurez de l'aimer « longtemps », ce qui en amour dure plus que « toujours ». Restez pendant une heure dans cette posture esthétique, même sur un coussin que vous aurez eu la précaution d'offrir à vos genoux, et vous me direz si, l'heure écoulée, vos effusions érotiques ne seront pas traversées par cette honteuse pensée: « Comment pourrais-je bien opérer une retraite décente, sinon honorable? »

Celui qui, une fois dans sa vie, a éprouvé le délire divin de l'amour, l'une des rares choses de ce monde qui vous consolent d'être né, n'a-t-il pas poussé au paroxysme de sa félicité ce cri macabre: « Oh! si je pouvais mourir maintenant! ». C'est le vœu suprême du bonheur, le dernier cri de Tristan et d'Yseult dont l'extase amoureuse finit par se fondre dans un hymne exalté à la Nuit et à la Mort, sublime conception dont Richard Wagner a tiré un immortel chef-d'œuvre.

Si nous aspirons à la mort, même au sein des plus pures délices, que sera-ce quand nous sommes en proie au désespoir, aux maladies, au découragement, à l'ennui seulement?

A-t-on jamais réfléchi au sens profond que cachent ces deux mots: *Amour du changement*?

L'amour du changement, c'est un désir ardent et perpétuel d'aller ailleurs, parce qu'on est mal où l'on se trouve; de s'occuper autrement parce qu'on est mécontent de ce qu'on fait; de voir d'autres choses et d'entendre d'autres gens, parce qu'on est las, agacé, irrité des choses et des gens dont on est entouré. Je ne connais pas de preuve plus évidente du malheur universel que cet angoissant besoin de changement qui tourmente presque tous les hommes; car, s'ils étaient heureux de ce qu'ils possèdent, ils ne désireraient pas s'en débarrasser pour autre chose. A-t-on jamais vu une ménagère chercher à remplacer une servante dont elle est parfaitement contente, un patron congédier, pour en engager un autre, quelque excellent ouvrier dont il se loue sous tous les rapports? En revanche, ce qu'on voit souvent, c'est une ménagère qui garde une mauvaise servante et un patron qui garde un médiocre ouvrier, de peur de trouver pis. L'homme qui est en proie au besoin de changement ne connaît pas cette crainte: tout lui paraît préférable à son état présent, même un état pire.

Un gentleman très lancé dans le monde disait que sur vingt lettres qu'il recevait par jour en moyenne, il en comptait au moins quinze qui l'affligeaient ou qui l'irritaient. Je dois croire que parmi ces dernières figuraient les factures de ses créanciers. On pourrait affirmer avec plus de certitude encore que sur vingt impressions qu'éprouve un homme, même réputé heureux, il y en a au moins douze qui sont

désagréables, et qu'il est plus souvent contrarié que content de ce qui lui arrive, de ce qu'on lui dit et de ce qu'on lui fait. Si, dans le domaine purement physique, il fait le compte des sensations agréables que chaque jour lui apporte, combien en notera-t-il? Toute la surface de notre corps, insensible au plaisir, donne prise à la douleur; le moindre contact avec la glace ou avec le feu, le fait frémir et nous fait crier; la moindre déchirure lui tire des flots de sang et nous fait tomber en défaillance. Le cœur, le foie, l'estomac, les poumons et les intestins nous refusent toute jouissance quand ils sont en parfait état; dès qu'ils ne le sont plus, ils s'amusent à nous faire souffrir comme des damnés.

Nos sens sont les seuls organes qui puissent nous apporter quelques plaisirs; mais qu'ils nous les font payer cher au prix des froissements et des blessures dont nous les achetons! Pour un beau point de vue qui nous enchante et dont, d'ailleurs, nous nous lassons bien vite, notre regard est attristé par une foule d'aspects mornes et arides, de haillons, d'immondices ou de laideurs. C'est à peine s'il nous est donné d'écouter par semaine quelques heures de belle musique habilement exécutée; en revanche, nous entendons tout le jour le bruit agaçant des chars qui grincent, des voitures qui roulent, des chaudronniers qui frappent, des charpentiers qui clouent, des bébés qui vagissent, des pianos que martyrisent nos enfants ou ceux du

voisin. Une fleur dont nous aspirons le parfum une fois par hasard, ne saurait nous faire oublier les odeurs nauséabondes dont notre odorat est sans cesse assailli dans les rues et dans nos maisons. Combien rarement notre toucher effleure une fourrure moëlleuse, une épaule satinée, une étoffe soyeuse ! Par contre, il est constamment offensé par des objets trop chauds ou trop froids, par des corps durs, par des surfaces rugueuses. Enfin notre goût rencontre à peine une saveur qui lui plait parmi cent autres qui lui sont indifférentes, désagréables ou répugnantes.

Quand, par hasard, les jouissances, nobles ou vulgaires, que nous procurent nos sens, ne sont pas à tout instant interrompues et même détruites par des peines et des regrets, elles nous fatiguent, elles nous blasent. Etre blasé, c'est avoir mis le plaisir assez longtemps à l'épreuve pour découvrir qu'il s'est moqué de nous, qu'il ne nous a rien donné de ce qu'il promettait, et qu'il ne peut sortir de lui, quand on le connaît bien, que l'abrutissement et le dégoût.

Je dirai plus : le plaisir n'a pas d'existence réelle ; il est négatif de sa nature, car il ne consiste le plus souvent que dans la cessation d'une peine. Ainsi la douceur du repos ne réside que dans le sentiment agréable qu'on ne se fatigue plus ; la joie de revoir un ami ou une amante n'est qu'un vif soulagement de n'être plus seul ; le bonheur de se promener dans la campagne n'est qu'une satisfaction de ne

plus respirer l'air malsain des villes et de ne plus entendre le bruit étourdissant des rues. En effet, se reposer sans s'être fatigué n'apporte qu'un insupportable ennui; on ne songe plus à se réjouir de la présence d'un ami ou d'une amante quand on les a perpétuellement sous les yeux, et vivre toujours à la campagne sans avoir jamais subi le séjour des villes, vous prive de la douce émotion qu'on éprouve à y aller et du plaisir qu'on devrait ressentir à y être. Si les habitants des champs sont heureux. ils ne sentent pas leur bonheur; c'est donc comme s'ils ne l'avaient pas, et Virgile a eu raison de dire dans ses *Géorgiques*;

> O fortunatos nimium sua si bona nôrint,
> Agricolas!

« O trop fortunés, les paysans, s'ils connaissaient leur bonheur! » Pour renouveler une joie qui s'use, et combien vite! il faut la retremper sans cesse dans une souffrance, si bien que quand nous nous surprenons à l'éprouver un peu longtemps, nous avons peur, et cet effroi même empoisonne notre joie. Je ne connais pas de pensée plus navrante et plus vraie que celle-ci: « Il y a déjà quelque temps que je suis heureux; pourvu qu'il ne m'arrive pas quelque malheur ! »

C'est ainsi que l'ennui et le dégoût se tiennent derrière tous nos plaisirs, que la douleur guette toutes nos joies; on dirait qu'elle se sert de nos voluptés comme d'un appât de bonne odeur pour nous attirer à elle et nous happer; c'est le lardon

doux fleurant qu'elle pend dans sa souricière. Notre âme est un théâtre dont deux enfants toujours en querelle, la joie et la souffrance, cherchent à forcer la porte. La souffrance, plus adroite et plus vigoureuse que sa compagne, la bouscule, la renverse et pénètre la première, ou si elle a l'air de se laisser devancer, c'est pour se donner le plaisir de reprendre l'avantage, de faire irruption sur la scène et de jeter l'autre à la porte.

On a souvent comparé l'existence à une comédie; c'est bien plutôt un mélodrame qu'il faudrait dire, un long mélodrame, larmoyant, prosaïque, sans grandeur, rempli de petites misères, de fades ennuis, où pour deux ou trois passages qui délectent le cœur ou donnent à rire, il faut débiter des kyrielles de scènes où l'on bâille et où l'on pleure.

Comment s'étonner, après cela, que tant de gens témoignent si peu d'ardeur à faire pendant de longues années cette ingrate besogne qui s'appelle vivre? Comment s'étonner que quelques rares malheureux, perdant patience, se retirent avant que la maladie ou la décrépitude leur aient signifié leur congé, et que, se sentant, vers le milieu du jour, harassés de fatigue et brisés de douleur, ils se disent: « Ma foi, j'en ai assez! je n'attends pas la nuit et je vais me coucher! »

Pour la plupart des hommes, la vie est une entreprise qui ne couvre pas ses frais. Quelques-uns s'en irritent extrêmement et, las de ne tirer aucun profit de leur dépense de larmes et de douleurs, ils

mettent la clé sous la porte et se sauvent. C'est le suicide. Et cependant, si beaucoup de mécontents ont l'air de courir au devant de la mort, fort peu se la donnent volontairement, de telle sorte qu'année moyenne on ne compte guère plus de cinq ou six suicides constatés sur mille décès. On n'a jamais tenté de dresser la statistique des heureux et des malheureux de cette terre. Si on pouvait l'établir, même approximativement, nul doute qu'elle ne fournît un chiffre qui ne s'éloignerait pas beaucoup de cinquante hommes vraiment heureux sur mille qui ne le sont pas. Ce seraient donc neuf cent cinquante individus sur mille pour qui la mort serait un bien. Ils ne le nient pas et déclarent volontiers que la mort est une belle chose; malgré cela, ils n'en veulent pas; ils craignent même d'y penser, et ils désireraient en même temps ne plus être et ne pas mourir. Tout en maudissant la vie et ses douleurs, ils repoussent avec effroi la délivrance que la mort leur apporte, et ils agissent comme des ouvriers épuisés de fatigue, gémissants, malades et succombant sous la peine qui refuseraient d'être payés et d'aller se reposer.

Pourquoi? C'est ce que je vais tâcher d'expliquer.

CHAPITRE II

L'instinct de la conservation et l'attachement à la vie

Aspirer à n'être plus et avoir pourtant horreur de la mort, cela semble une contradiction. C'est ici précisément qu'il faut admirer la merveilleuse prévoyance de la nature. Il est évident, je le répète, qu'elle nous a créés pour être heureux, puisqu'elle a fait du bonheur le but constant de nos efforts, l'unique objet de nos désirs; mais, nous autres hommes, nous avons si bien su nous arranger entre nous et diriger notre ménage social; nous avons tiré un si singulier profit des bienfaits dont elle nous a comblés que nous ne savons plus attraper, de quelque côté que nous nous tournions, que des maux sans nombre, des tristesses sans nom et des désespoirs sans fin. Or, comme si la nature avait prévu que les hommes, s'organisant en société, s'écarteraient des voies si sages qu'elle a établies pour leur faire aimer la vie, et que les excès de la civilisation les conduiraient infailliblement au dégoût de

l'existence et à son renoncement, elle nous a enracinés à la terre en plaçant en nous un instinct assez fort pour triompher de tous les assauts que le malheur nous livre afin de nous arracher à ce monde : c'est l'instinct de la conservation, le plus irrésistible des instincts, comme il est le plus tenace, car, tandis que les autres disparaissent ou s'affaiblissent avec l'âge, celui-là seul dure jusqu'aux dernières limites de la vieillesse, toujours aussi fort, toujours aussi vigilant. Nous avons beau considérer la mort comme la dernière étape d'une voie douloureuse; nous avons beau lui donner les doux noms de repos suprême, de sainte délivrance, de bienheureux réveil à une autre vie; l'athée a beau dire : « Je rentrerai dans le néant dont je suis sorti et j'aurai l'ineffable bonheur de ne plus penser et de ne plus sentir »; le chrétien a beau compter sur des félicités éternelles pour prix de ses vertus; le musulman a beau rêver un paradis peuplé de ravissantes houris : le terrible instinct est toujours là pour arrêter leur main, dès qu'ils sont tentés d'enfoncer la porte qui leur cache toutes ces belles choses, et ceux qui parviennent à s'arracher à son étreinte sont si rares que, de nos jours encore, nous croyons l'avoir dit, les suicides ne comptent que pour une quantité négligeable dans la multitude des décès qui se produisent sur notre globe.

L'instinct de la conservation ne doit pas être confondu avec l'attachement à la vie qui est un sentiment et nullement un instinct. On s'attache à

la vie parce qu'on s'y plait, qu'elle est agréable ou qu'on en supporte les maux avec patience, philosophie ou résignation chrétienne, comme on supporte les défauts de ceux qu'on aime. C'est par une sorte d'effroi de la destruction absolument irraisonné que l'instinct de la conservation rive à l'existence tous les hommes, même les plus malheureux, même ceux qui haïssent cette vie et en désirent ardemment la fin; et cette loi tyrannique de la nature, nous la subissons à tout âge, au même degré, depuis la naissance jusqu'à la mort. Cet instinct ne se rattache pas plus à l'amour de la vie que le besoin qui pousse les deux sexes à s'unir ne découle de l'amour des enfants, quoique ce besoin ait été créé par la nature pour assurer la conservation des espèces. L'attachement à la vie est un sentiment qui peut augmenter ou diminuer, s'acquérir ou se perdre. Le désespoir est quelquefois vainqueur de l'instinct de la conservation; mais il n'a point à combattre et à vaincre l'attachement à la vie, car cet attachement a déjà disparu entièrement, quand le désir impérieux de mourir vient en quelque sorte le remplacer et commence à grandir dans le cœur. On peut donc affirmer, sans craindre de se tromper beaucoup, que sur mille personnes à qui vient l'idée de se suicider, cent y songent sérieusement, vingt prennent la résolution de se tuer, dix se le jurent devant Dieu et une seule tient son serment.

C'est que plus le fatal moment approche, plus

l'instinct de la conservation redouble de vigilance. Par contre, il semble comprendre qu'il y a loin de la pensée à l'exécution et que parler de suicide ou y rêver n'engage personne. Aussi paraît-il dormir aussi longtemps que le désespéré en est aux préliminaires ; d'ailleurs, à ce moment là, le désespéré est-il bien sûr de son désespoir ? s'il cherchait bien, il trouverait peut-être au fond de son âme quelque lueur d'espérance qui veille encore et dont il ne se doutait pas.

En effet, celui qui veut se tuer est, au début, très calme, très sûr de son courage, parfaitement convaincu qu'il n'a plus rien à attendre de ce monde, qu'il n'a pas peur de la mort et qu'aucune force humaine ne serait capable de le retenir plus longtemps dans cette vie. « Eh bien! quoi? se dit-il, c'est l'affaire d'une seconde; crac! et puis n, i, ni, c'est fini! » Oui, mais c'est justement pendant cette seconde qui dure un siècle par le drame qui la remplit, que l'instinct inéluctable se dresse et crie au malheureux: Halte-là! Alors une lutte épique, je voudrais dire une lutte corps à corps, s'engage entre lui et le désespoir, et si le suicide échoue plus souvent qu'il ne réussit, c'est que l'instinct de vie sort du combat plus souvent vainqueur que vaincu et que la petite lueur d'espérance qu'on ne voyait pas s'est mise à briller vivement au moment opportun, a tout éclairé et a tout fait manquer.

On a dû remarquer que, malgré leur bonne envie d'en finir avec la vie, les poursuivants de la

mort vont rarement, dès la première fois, jusqu'au bout de leur dessein ; ils commencent par des essais, ils s'entraînent par des tentatives, sincères en principe, mais qui avortent en fait; ils cherchent en quelque sorte à lasser ou à habituer leur instinct. L'homme qui veut se noyer conserve toujours à son insu, au fond de je ne sais quel repli de l'âme, un vague espoir de ne pas réussir, et cet espoir inconscient lui fait chercher un lieu, secret sans aucun doute, mais où toute chance d'être secouru n'est pas perdue ; c'est pourquoi il se jettera dans une rivière plutôt qu'en plein lac ou en pleine mer, parce que le rivage est près, qu'un promeneur peut l'apercevoir de là et lui porter secours et qu'enfin le courant est fort capable d'y porter le malheureux qu'il entraîne. Celui qui s'asphyxie par le charbon fermera bien hermétiquement les portes et les fenêtres, mais il oubliera de boucher la serrure et de baisser la bascule de la cheminée ; celui qui prétend s'égorger, se taillera le cou avec un rasoir jusqu'à la carotide exclusivement, mais il ne s'enfoncera pas volontiers jusqu'au fond du gosier un couteau assassin qui la lui couperait net. Un des suicides les moins douloureux — je n'ose pas dire les plus doux — est de s'ouvrir les veines dans un bain chaud ; c'est pourtant l'un de ceux qui sont le moins pratiqués, parce qu'il compte parmi les plus irrémédiables. Les plus recherchés, au contraire, sont ceux qui, après qu'on s'est bien prouvé à soi-même qu'on est fermement décidé à mourir et qu'on a

brûlé tous ses vaisseaux, laissent apparaître dans le lointain une petite bouée de sauvetage dont on s'était bien gardé de soupçonner l'existence.

L'instinct de la conservation, si violent d'ordinaire, est rusé quand il le faut; tous les moyens lui sont bons pour sauver son homme. Il charge trop ou trop peu les pistolets, lesquels éclatent ou ratent à propos; il allume mal les charbons; il accroche par son habit à quelque buisson sauveur le malheureux qui se jette dans un précipice; surtout il fait dévier adroitement la main meurtrière et l'on a vu des cas où le pistolet, appliqué sous le sein gauche si fortement qu'il y avait laissé sa trace, s'est déchargé en plein nombril. Que de gens sûrs de se brûler la cervelle ne se sont fracassé que la mâchoire! Que d'épées, placées au bon endroit pour transpercer le cœur ou les poumons, ont glissé le long des côtes on ne sait comment, déchirant la peau, mais n'effleurant aucun organe! Dans tous ces vilains jeux, les suicidants y vont de bonne foi; c'est l'intérêt de la conservation qui triche, et le plus souvent les malheureux en sont fort irrités. Les uns prennent un poison qui les trahit et qui se borne, à leur grande honte, à les purger à fond; les autres font un plongeon de bon aloi dans un étang profond d'où leur tête aveuglée ne tarde pas à émerger, cherchant à reconquérir la lumière et la vie. Ceux-ci restent huit jours sans boire ni manger; au neuvième jour, mettez à leur portée, en vous gardant bien de le leur offrir, quelque mor-

ceau succulent et appétissant; puis, éloignez-vous et laissez faire le terrible instinct: si vous retrouvez votre petit dépôt, il faudra que le désespéré soit terriblement entêté. Ceux-là enfin se serrent consciencieusement le cou avec leur cravate; ce n'est pas leur faute si la cravate usée s'est rompue si mal à propos!

On a calculé que, grâce au fameux instinct, le cinquième à peine des suicides sérieusement tentés aboutissent à une mort immédiate ou un peu retardée. Ce sont les seuls que le public connaît, quand on lui permet de les connaître, ce qui est plus rare qu'on ne croit. Quant aux autres, les pauvres suicides ratés et honteux, il est si facile de les cacher, même si les maladroits qui les ont tentés se sont ridiculement défigurés ou estropiés; car dans ce dernier cas les « accidents » ont beau jeu et les chutes, les explosions, les armes « qu'on ne savait pas chargées » ne prennent pas une voix pour protester contre le rôle fictif qu'on leur donne.

CHAPITRE III

Les auxiliaires de l'instinct de la conservation.

L'instinct de la conservation est absolument indépendant de la raison et de la volonté, et s'il ne leur est pas moralement supérieur, il est de fait plus puissant qu'elles. C'est un instinct purement animal mais que l'homme possède peut-être à un plus haut degré que les bêtes, comme si sa vie était plus précieuse que celle des autres êtres animés. Un mouton, un porc, un bœuf, un cheval qu'un boucher pousse dans une loge d'abattoir, comprennent parfaitement qu'on va les tuer; si leur instinct ne suffisait pas à les éclairer sur ce point, l'odeur du sang et la vue des victimes écorchées et pantelantes qui les ont précédés les instruiraient bien vite de ce qui les attend. Ils refusent d'entrer, ils reculent avec effroi, ils se débattent même quand on les attache ou qu'on les suspend pour les assommer et les égorger; et cependant, bien qu'ils se trouvent dans le cas de légitime dé-

fense plus que nous ne le sommes jamais nous-mêmes, le bœuf avec ses cornes, le cheval avec ses sabots ne cherchent pas à tuer leur assassin, comme ils en auraient le droit et comme le fait l'homme, bien plus féroce, quand on attente ouvertement à ses jours.

L'instinct de la conservation ne raisonne et ne transige pas plus que la faim et la soif, deux autres instincts qui naissent de lui. Il vous serait inutile de dire : « Je ne veux pas avoir faim ; il ne faut pas que j'aie soif », car votre philosophie, soutenue par la plus ferme volonté et étayée des plus solides arguments, n'empêchera pas la faim et la soif de sévir dans toute leur force aussi longtemps qu'elles ne seront pas satisfaites ; tout au plus vous permettra-t-elle de supporter vos tortures avec courage pendant un certain temps.

L'instinct de la conservation se moque également de ce que nous appelons notre énergie morale ou notre force de caractère. C'est lui qui fait trembler nos jambes quand nous marchons le long d'un précipice et qui nous donne le vertige quand nous regardons la plaine de la pointe d'un clocher ; c'est lui qui nous oblige, quand nous tombons dans l'eau, à nous cramponner à notre sauveur et à lui serrer le cou au risque de le noyer avec nous ; c'est lui enfin, jeunes soldats, qui déséquilibre honteusement vos fonctions digestives, quand vous voyez le feu pour la première fois, et qui arrête ou précipite les battements de votre cœur quand le canon

d'un fusil se braque soudain sur vous au détour d'un chemin.

C'est ainsi que, féroce et toujours en éveil, l'instinct de la conservation nous rejette brutalement dans la vie quand nous essayons d'en sortir, de même qu'un geôlier sans entrailles repousse dans son cachot le prisonnier dont il a la garde et qui cherche à s'évader. Chez la plupart des hommes, même désespérés, il l'emporte sur le désir de la mort, quelque ardent qu'il soit. En effet, pour que ce désir l'égalât en puissance, il faudrait qu'il devînt lui-même un besoin et que ce besoin devînt un instinct, ce qui demanderait évidemment beaucoup de temps.

Ce n'est pas tout: autour de cet instinct tyrannique qui pourrait suffire pour nous enchaîner solidement à cette terre, la nature, par excès de prudence, a groupé plusieurs auxiliaires qui contribuent à le rendre plus invincible encore. C'est d'abord l'appréhension de la douleur aiguë qu'on suppose, à tort ou à raison, inhérente à tout ce qui apporte la mort ou s'en rapproche; c'est la terreur de l'agonie, grand mot qui désigne probablement une chose tout à fait chimérique, mais qui frappe très fort l'imagination ; c'est le doute angoissant de ce qui nous attend au delà de la tombe; c'est la répugnante perspective de la dissolution de notre chair et de nos organes ; c'est enfin le regret charitable d'affliger ou de déshonorer nos proches et ceux que nous aimons.

Les philosophes ajoutent encore à cet arsenal déjà si riche de la nature des considérations psychologiques très variées sur le moi et le non-moi, sur les migrations de l'âme, sur la propriété et la non propriété de l'existence individuelle. Les moralistes eux-mêmes viennent à la rescousse en taxant de crime le triomphe du désespoir sur l'instinct de la conservation ; les théologiens et surtout les curés des campagnes et des petites villes sanctionnent le verdict des moralistes par la menace des châtiments et des supplices qui attendent dans l'autre vie les mécréants qui se sont offert une mort volontaire.

Je ne parle pas ici des colères du clergé catholique qui refuse l'eau bénite au cercueil et à la tombe du malheureux dûment convaincu d'avoir forcé les portes de l'autre monde. Je ne crois pas que l'homme qui est arrivé à cette suprême résolution, après une lutte longue et tragique, se préoccupe beaucoup des formalités de la liturgie romaine.

Voilà donc bien des forces réunies pour faire tomber le pistolet, le couteau, la coupe empoisonnée, de la main des insensés qui seraient tentés de s'en servir contre eux-mêmes ; instinct de la conservation, philosophie spiritualiste, morale, religion, effroi de l'inconnu, appréhension de la douleur et de l'agonie, désespoir des êtres qui nous sont chers et qui nous aiment, sans compter bien d'autres raisons d'un certain poids, comme la tache qu'un suicidé laisse à sa mémoire, le regret de perdre quelques amis et quelques jouissances qui, malgré

out, restent encore au plus malheureux des hommes, l'idée qu'il est possible qu'après la mort on recommence une nouvelle existence où l'on trouvera d'autres tourments et peut-être de pires; tout cela compose un petit ensemble d'objections qui doivent donner beaucoup à penser aux aspirants de la mort volontaire. Aussi, le plus souvent, ils y pensent jusqu'à ce que la mort naturelle que leur apporte la vieillesse ou la maladie, vienne mettre un terme à leurs réflexions.

Rassurons-nous donc : le monde n'est pas destiné à disparaître par le suicide et, malgré la recrudescence de ce fléau, constatée à notre époque, il n'est pas même à craindre qu'il devienne jamais une épidémie capable de diminuer d'une manière sensible l'effectif de l'humanité.

CHAPITRE IV

Le suicide sous le point de vue du droit.

S'il y a un droit au suicide, il va sans dire qu'il vaudra toujours mieux ne pas l'exercer. Mais ce droit existe-t-il? Question épineuse sur laquelle bien peu de gens osent dire toute leur pensée. On a peur en effet d'exprimer une opinion indépendante quand il s'agit d'un acte que l'opinion générale a, depuis des siècles, classé parmi les crimes. Le droit au crime ne pouvant se défendre décemment, non seulement devant l'homme de bien, mais aussi devant l'homme de bon sens, il semble qu'il soit superflu et même absurde ou immoral de se demander s'il existe un droit au suicide. C'est pourquoi, en mettant à part les nombreux médecins et quelques psychiâtres qui ont étudié le meurtre de soi sous un point de vue tout spécial, on trouve si peu d'auteurs qui, en dehors des Facultés, se soient occupés, dans un sens purement humain, de cette

terrible question, question intéressante, sans nul doute, mais peu récréative pour celui qui la traite et singulièrement attristante pour les lecteurs. Condamner le suicide, même aussi éloquemment que l'a fait J.-J. Rousseau, c'est enfoncer une porte ouverte et répéter ce que proclament la plupart des gens, surtout ceux qui, sur ce sujet, pensent le contraire de ce qu'ils disent; en faire l'apologie, c'est une entreprise dangereuse qui peut facilement passer pour une provocation au meurtre de soi et par conséquent pour une très mauvaise action; instruire son procès avec impartialité, en indiquant les raisons qui le condamnent et en recherchant loyalement les circonstances atténuantes et même très atténuantes qui diminuent sa culpabilité, c'est ne contenter et ne persuader personne, pas plus ceux qui l'anathématisent que ceux qui l'approuvent. Aussi le suicide sur lequel les anciens disaient si franchement leur avis, est-il devenu, dans notre société moderne, un sujet réservé et très compromettant auquel on pense beaucoup, dont on parle à peine et sur lequel les gens de lettres n'aiment pas à écrire des livres.

Or, le malheur qui engendre le désespoir et le désespoir qui engendre le suicide sont les termes d'un redoutable problème, lequel intéresse l'humanité tout entière. et rien de ce qui est humain ne doit rester étranger à l'homme qui tient une plume. Pour ma part, estimant que cette question qui préoccupe secrètement tant d'hommes sages et ré-

fléchis, mérite d'être étudiée en dehors de la médecine et discutée sans pédanterie ni prévention, partisan convaincu de la liberté des opinions et des appréciations en toutes choses, méprisant du reste cette insinuation qui m'a été lancée avant que ce livre parût : « Qui écrit sur le suicide s'y prépare », je tâcherai d'exprimer mes idées à ce sujet avec courage, franchise et sincérité.

L'opinion générale, au moins en Europe, est, je l'ai dit, absolument hostile au suicide, et c'est fort heureux; mais cette hostilité ne suffit pas à sa condamnation, car l'opinion générale, est d'ordinaire, formée d'éléments qui ne sont pas toujours et nécessairement l'expression de la justice et de la vérité, comme les traditions locales, les superstitions religieuses, les mœurs, les affirmations des journaux, la pensée des gouvernements, les préjugés surtout. Or les préjugés « ne sont faits que des « choses absurdes qu'on a toujours vues, toujours « entendues et toujours dites ; ils se passent de bon « sens et même de sens commun, ce qui fait leur « force et leur originalité » [1].

En 1870, l'opinion générale des Français voulait que toute l'armée allemande ne fût composée que de barbares, de voleurs et d'assassins. Les tribunaux allemands et même tous les autres tribunaux de l'Europe auraient-ils accepté l'opinion générale en France comme une preuve irréfutable de cette

[1] *Femmes d'Orient et femmes européennes*, par l'auteur.

accusation? En 1860, après les guerres d'Italie, Napoléon III était considéré par toutes les nations comme un grand monarque et un profond politique. Après Sedan, il ne fut plus pour l'opinion publique qu'un pauvre sire halluciné, un fantoche sans intelligence et sans courage. Placée entre ces deux versions, l'histoire serait bien embarrassée, si elle devait se régler sur l'opinion universelle, pour prononcer son verdict à l'égard de Napoléon III. Il y a des époques ou des moments où toute l'humanité se trompe : Galilée en sut quelque chose.

On a dit : « Il existe quelqu'un qui a plus d'esprit que Voltaire; c'est tout le monde. » Quelquefois, répondrai-je, mais pas toujours. L'opinion particulière de cinq personnes instruites, impartiales, pleines de droiture, bien informées et d'un jugement sain, a souvent plus de chance d'approcher de la vérité que l'opinion générale d'une masse aveugle, ignorante, incapable de discernement et de réflexion.

Du reste, aucun droit ne saurait être fondé sur l'opinion, qu'elle soit générale ou particulière : tout droit doit émaner de la rectitude de la raison et du sentiment dont l'accord crée en nous la notion de justice.

Le droit est donc la faculté d'accomplir ce que la justice permet et de disposer de ce qu'elle accorde ; mais il finit pour chacun au point où il touche au droit d'autrui ; ce qui a fait dire qu'on n'est vrai-

ment libre que quand on est seul libre. Aussi, de même qu'il m'est défendu par ma conscience et par le sens de la justice inné en moi de dérober le bien des autres, j'ai encore bien moins le droit de leur dérober leur vie qui contient tous leurs biens et qui les résume tous. Le vol de la vie d'autrui est le pire de tous les vols.

Mais s'il est une chose que je crois posséder en propre plus que tous les autres biens de cette terre, c'est ma vie. Tout ce qui est en dehors de moi peut n'être pas à moi, et je puis n'être pas bien sûr que mon jardin, par exemple, m'appartient légitimement; je puis douter bien plus encore que mon cheval, mon bœuf, mon chien que la loi me permet de tuer, soient réellement ma propriété. Ils sont à eux-mêmes d'abord, c'est certain; à moi ensuite? je ne sais trop; cela ne pourrait être en tous cas qu'en vertu d'une seconde hypothèque qu'ils n'ont point consentie. Mais ce principe intérieur qui anime mes organes, met en jeu mes facultés, me permet de penser, de sentir et d'agir et qui me donne la conscience du *moi*, ma vie, en un mot, m'appartient si incontestablement que sa seule raison d'être réside précisément dans cette possession. Mon corps et ma vie étant moi-même sont nécessairement à moi. Et c'est cependant le seul bien dont bon nombre de moralistes et plusieurs philosophes modernes, Kant en particulier, me refusent la libre disposition: conserver ma vie est un devoir, la supprimer est un forfait.

Pour faire entrer le suicide dans l'ordre des crimes, les moralistes affirment que, notre vie ne nous appartenant pas, nous n'avons pas le droit d'y toucher, en d'autres termes que, personne n'ayant créé sa vie, personne n'a le droit de la détruire ; seule, la nature qui l'a créée peut en disposer pour la prolonger ou l'anéantir; d'où il faudrait conclure qu'aucun homme n'ayant créé les fruits, aucun homme n'a le droit de les manger et que la nature seule peut légitimement s'en régaler, puisqu'elle les a faits. Si les choses n'appartenaient qu'à ceux qui les ont produites, les parents *jouiraient* seuls, après la nature, bien entendu, du droit d'arracher la vie à leurs enfants, puisqu'ils en seraient les auteurs, tandis qu'il serait défendu à ceux-ci, non seulement de renoncer librement à l'existence, mais encore de l'utiliser et de l'employer comme ils l'entendent, le droit d'usage étant réservé naturellement aux auteurs propriétaires.

Il serait inutile de montrer par d'autres exemples jusqu'où pourrait conduire cette étrange affirmation que la vie n'est pas à ceux qui la possèdent, mais à ceux qui l'ont créée. — « Elle doit être conservée, parce qu'elle est un don », disent encore les moralistes. — « Quelle est la loi divine ou humaine qui nous interdit de nous défaire d'un cadeau incommode qui nous a été imposé? » — « Mais elle n'est pas un don, elle est un prêt! » s'empressent de répliquer d'autres moralistes. — « Fort bien; et depuis quand est-il défendu, je ne dis pas par la loi,

mais par le simple bon sens, de rendre ce qui nous a été prêté, surtout quand le prêt n'a pas été demandé? Quelqu'un me confie pour un certain temps un bouledogue qui brise mon ménage, infecte ma demeure, saute sur mes enfants et les terrasse, se jette sur moi et me mord, et je n'aurais pas le droit de le rendre à son propriétaire! » — « Nous entrons dans la vie sans le vouloir; nous devons en sortir de la même façon, » déclarent certaines gens. — Plaisante argumentation! Je tombe dans un trou sans le vouloir et il ne m'est permis d'en sortir qu'en ne le voulant pas, c'est-à-dire à mon insu et malgré moi!

Notons que les moralistes qui n'admettent à aucun titre que l'homme ait le droit de détruire son corps en bloc, consentent fort bien qu'il le détruise en détail: libre à vous de démolir votre maison chambre après chambre, mais défense de la renverser d'un coup. Toute personne peut sans remords et sans encourir aucun blâme détacher de son individu ce qui le gêne, le tourmente ou fonctionne mal, et nul ne songe à le signaler à la réprobation publique s'il s'arrache les dents, se coupe le nez ou les oreilles et se fait scier quelques membres. Il sera fort laid, d'accord; mais c'est son affaire et la morale refuse de s'en occuper. Il ne s'agit là que de suicides partiels et elle réserve ses foudres pour les suicides complets.

Une jambe me fait cruellement souffrir; je prie un chirurgien de la séparer du tronc, ce qu'il fait

très volontiers s'il est bien payé; plus tard le mal se transporte à l'autre jambe : nouvelle amputation; puis à mes deux bras qui tombent également sous la scie du praticien. Il se passe quelque chose d'anormal dans mes entrailles. On m'ouvre le ventre; on y découpe un demi-mètre d'intestins qu'on jette dans un baquet, puis on recoud la peau qui sert de sac à ce qui reste. Cela fait, on s'extasie devant l'héroïsme de l'opéré et l'habileté de l'opérateur qui, lui-même, appelle cela « un joli cas ». Or, rien n'empêche et aucune loi morale ne défend que toutes ces mutilations se pratiquent sur le même sujet. S'il y succombe, ce qui est plus que probable, il n'est au fond qu'un suicidé qui s'est fait aider par un plus habile que lui; la tentative de suicide partiel n'en subsistera pas moins dans le cas où il s'obstinerait à vivre, si l'on peut appeler vie ce restant de fluide animé qui circulera encore dans ce débris humain.

Je prévois l'objection : les amputations de membres et les ablations d'organes ne sont pratiquées sur l'homme que pour conserver sa vie; les suicides ne sont commis que pour la détruire. D'abord, l'expérience a prouvé que les opérations chirurgicales, au moins les plus graves, ont tué plus de gens qu'elles n'en ont sauvés. Puis, combien de personnes qui aimaient mieux mourir tout à fait qu'à moitié en restant mutilées ou estropiées pour le reste de leurs jours, ont repoussé le scalpel ou la scie qui s'offraient à elles avec insistance, et s'en

sont bien trouvées, puisqu'elles ont parfaitement guéri !

M. Ranc raconte dans le *Paris* que le fameux Louis Davyl, auteur de la *Maîtresse légitime*, ayant eu un duel avec Jules Vallès, fut grièvement blessé à l'épaule : « Transporté à Paris, il resta trois mois sur le flanc entre la vie et la mort. La plaie prenait un mauvais caractère. Les deux chirurgiens « éminents » qui soignaient le blessé jugèrent qu'il *était perdu*, si l'on ne recourait pas à l'amputation. Un soir il reçut l'agréable nouvelle que, le lendemain, on lui couperait le bras. Il dit : « C'est très bien ! » Il avait sur sa table, à côté de son lit, un couteau catalan qui lui servait de coupe-papier. Dans un moment où il était seul, il prit le couteau et le cacha sous son oreiller. Le lendemain, quand les deux « éminents » chirurgiens furent arrivés, lorsqu'ils eurent déballé leur trousse, Louis-Ludovic Poupart-Davyl se mit sur son séant, de sa main valide brandissant le couteau catalan, il proféra cette phrase :

« Le premier qui approche, le premier qui fait mine de me toucher, je lui ouvre le ventre ! »

En vain, la mère et la sœur du blessé qui ne quittaient pas son chevet, le supplièrent à genoux, en larmes, de se laisser opérer. A toutes les prières, à toutes les exhortations, il répondait : « Je veux garder mon bras ! »

— Mais tu mourras !

— Eh bien ! je mourrai, mais j'aurai gardé mon bras.

Il le garda, son bras, et il ne mourut pas. Il guérit même très bien.

Je connais, pour ma part, deux personnes appartenant à la même famille, M. et Mme G*** qui, à deux époques différentes, ont refusé obstinément, malgré les prières de leur entourage et les instances des médecins, de se laisser couper l'un la cuisse, l'autre le pied, lesquels étaient, il faut le reconnaître, en très piteux état. Aujourd'hui, ils se servent de leurs deux membres guéris et intacts, pour marcher aussi droit et aussi légèrement qu'une jeune fille à son premier bal.

Si c'est au nom de la famille et de la société qu'on interdit le suicide et qu'on permet la mutilation, même avec l'espoir qu'elle ne sera pas suivie de mort, que veut-on que la famille et la société fassent d'un cul-de-jatte, d'un tronc sans bras, d'une tête sans yeux, sans oreilles ou sans nez? Si c'est au nom de l'individu lui-même, comment peut-on le forcer à rester jusqu'à sa mort un tesson ridicule, inutile à tous, à charge à lui-même et aux autres?

CHAPITRE V

Le suicide sous le point de vue moral.

Ainsi, dans toutes les législations du monde et dans les codes de tous les pays, la chose possédée légitimement appartient à son possesseur. Pourquoi la vie seule donnerait-elle un démenti à cette règle élémentaire, l'une des seules qui n'admettent pas d'exceptions? Je possède légitimement la vie, donc elle est à moi, donc je puis en disposer pour en jouir ou pour la rejeter. Si cette possession n'était pas légitime, ce serait une raison de plus pour que j'eusse le droit d'y renoncer et pour que je rendisse ma vie à qui elle appartient.

Je désire qu'on ne se méprenne pas sur les opinions que j'avance : en estimant que chacun a le droit de renoncer à vivre, je ne prétends point qu'on ait toujours raison d'exercer ce droit. Le droit est un principe absolu, bien que le souverain droit confine souvent à la souveraine injustice, *summum jus summa injuria*, mais l'application de ce droit

peut être juste ou fausse, bonne ou mauvaise, innocente ou coupable.

Je possède un petit agneau ; j'ai le droit, sans être un boucher de profession, d'égorger l'innocente bête qui se couche à mes pieds et me lèche la main. Si je l'égorge, en retour de son affection et de ses caresses, je ne commettrai aucun délit et aucun tribunal ne pourra me condamner; mais je deviendrai justement un objet d'horreur à tous les gens de cœur et je serai au fond bien plus infâme que si j'avais soustrait un livre à un ami et un bouquet à une dame, deux actions criminelles en droit, puisque la culpabilité du voleur, sinon le châtiment, ne s'établit pas sur l'importance de l'objet volé.

J'ai le droit de jeter au fond de la mer un sac renfermant mille louis, si cette somme m'appartient; en m'offrant ce luxe, je n'ai pas à craindre d'offenser un article quelconque du code pénal, et cependant j'ai causé à la société un bien plus grand préjudice que si j'avais négligé de rendre à mon patron cinq francs que, sans l'avertir, j'avais empruntés à sa caisse, ou si je l'avais appelé « canaille ! », car cet écu, dépensé, rentrera dans la circulation, et le substantif *canaille*, aussi harmonieux que *futaille*, n'est qu'un mot, c'est-à-dire un son qui ne fait ni bien ni mal. En revanche, les vingt mille francs jetés à la mer ne pourront plus servir à payer le salaire du travail et ne contribueront plus à la prospérité de l'industrie et du commerce ; ils seront perdus pour tout le monde, même pour les pois-

sons et les crustacés qui ne s'en nourriront pas. Et cependant la société, représentée par ses tribunaux correctionnels, m'absoudra d'une action qui lui coûte mille louis, et elle m'enverra en prison pour mon petit larcin et pour mon gros mot qui ne lui coûtent rien du tout.

Ainsi, l'on peut, en exerçant un droit légitime, commettre une action infâme ou très préjudiciable, de même qu'on peut, en en violant un autre, être innocent de tout délit ou, du moins, ne commettre qu'une peccadille insignifiante et sans conséquence.

Chacun, étant le légitime possesseur de sa vie, en est donc aussi le seul maître, et il a le droit de ne la conserver qu'aussi longtemps qu'il peut la supporter.

Mais, s'il fait une action licite en y renonçant volontairement, cette action n'est-elle jamais mauvaise par son mobile, funeste par ses conséquences, et, partant, n'est-elle jamais condamnable? C'est là une question d'un tout autre ordre, sur laquelle je me réserve de revenir. Qu'il me suffise de dire dès maintenant que le suicide est surtout coupable, quand il est purement égoïste, quand il ne sert qu'à rejeter sur d'autres des responsabilités, des fardeaux dont on ne veut plus; quand il semble enfin, comme le renard, abandonnant au fond du puits son ami le bouc, dire à celui qu'il laisse dans l'affliction :

> Or adieu! j'en suis hors;
> Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts!

L'homme qui se tue par un coup de tête, dans un moment de frayeur ou même de désespoir, sans avoir mûrement réfléchi aux suites de sa folie, sans avoir assuré la sécurité et la tranquillité des siens, si ceux-ci le méritent et ne sont pas la cause de son désespoir et de son suicide; cet homme-là use injustement d'un droit naturel pour créer volontairement un mal irréparable.

Tant qu'il reste au malheureux une chance de sortir de la condition désespérée où il se trouve, tant qu'il possède encore assez de force pour lutter contre la douleur et l'adversité, assez d'intelligence, de liberté d'esprit, d'énergie physique et morale pour être utile à sa famille, à sa patrie, à son prochain, il doit s'efforcer de garder cette vie qui peut encore être bonne à quelque chose et dont la conservation intéresse profondément ceux dont il est aimé ou dont il est le soutien.

Mais, s'il est bien prouvé que son existence ne peut plus être qu'un abominable fléau pour tous ceux qui l'entourent, une honte peut-être pour lui, pour les siens et pour la société; quand l'horreur de vivre surmonte en lui l'horreur de mourir, hélas! que doit-il faire? En abandonnant la vie, il délivre ses semblables autant que lui-même; en s'y cramponnant, il continue à les faire cruellement souffrir. Lui défendrez-vous d'être généreux?

Ah! s'il meurt, ne lui jetons pas tout de suite la pierre, et souvenons-nous de ces deux vers de Victor Hugo dont je ne changerai qu'un mot:

Oh! n'insultons jamais un malheureux qui tombe!
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe?

Nul n'a le droit de condamner son semblable pour une action, quelle qu'elle soit, s'il ne s'est jamais trouvé lui-même dans l'état d'âme et dans la situation qui ont obligé le malheureux à la commettre. Avant de crier *haro!* sur le pauvre diable qui fourre dans sa poche une galette qu'il vient de dérober, attendons que la faim, parlant plus fort que nos principes, nous ait aplati brutalement la main sur une galette équivalente. En ce moment commencera l'horrible lutte entre la faim et nous : si nous avons la force de retirer notre main vide, nous pourrons nous accorder le plaisir d'invectiver « le pelé, le galeux, qui a tondu du pré la largeur de sa langue » ou plutôt nous lui pardonnerons, car nous nous dirons : « La faim peut-être ne nous torturait pas aussi cruellement que lui, et en tous cas, nous savons ce que c'est que de passer par là. »

Qui se chargera jamais de compter combien il y a, sur cette terre, je ne dis pas seulement d'hommes, mais de bons chrétiens qui ne sont honnêtes que parce qu'ils n'ont nul besoin de ne pas l'être, et surtout parce qu'il leur est cent fois plus facile et plus avantageux d'être ainsi qu'autrement? Je ne connais pas de profession plus lucrative au monde que d'être intègre ou de passer pour l'être; en revanche, il n'est pas de métier plus ingrat, plus pénible et qui paie plus mal son homme que celui de voleur.

Comment peut-il exister des gens assez stupides pour choisir une pareille carrière? Point de sécurité, point de repos ni d'esprit ni de corps; point de bonheur le jour, point de sommeil la nuit. Il faut vraiment y être entraîné par une vocation irrésistible ou poussé invinciblement par la misère noire, c'est-à-dire par la société, telle qu'elle est faite; autrement, pourquoi les escarpes ne seraient-ils pas tout simplement des braves gens comme tout le monde? Posséder un riche fonds de probité et l'exploiter, quel commerce facile et commode! il vous place à l'abri des remords, des dangers et des appréhensions; il vous crée de bons amis et de hautes protections et vous met en passe d'obtenir de bonnes places, sinon de belles sinécures.

En vérité, les coquins qui le sont ouvertement — car il y a les autres, les lâches qui cachent leur jeu et qui sont toujours en règle avec le code — me semblent être, avant tout, ou bien naïfs ou tout à fait fous. En tous cas, ce ne sont point des paresseux, comme on le prétend; car le travail honnête et paisible qui se repose la nuit et qui n'a à se défendre ni des tribunaux, ni de la police avec ses fins limiers toujours éveillés, toujours à l'affût, un pareil travail me semble un doux *far niente* à côté de la besogne complexe et angoissée des filous et des escrocs. Si dans une semblable vie on les accuse d'être paresseux, ils auront le droit de dire qu'il n'y a que les paresseux qui travaillent.

Et souvent le travail est si rude pour eux que

bon nombre se tuent plutôt que de le continuer; c'est donc notre pitié qu'ils méritent bien plus que notre haine et notre colère. Mais la société et surtout les heureux sont impitoyables pour tous ceux, bons ou méchants, qui succombent au désespoir. A l'homme qui ne porte que sa canne à pomme d'or il est si facile d'appeler lâche l'animal de somme qui tombe, écrasé sous son fardeau! La vie est un bien pour quelques rares privilégiés; ils veulent que ceux pour qui elle est un intolérable supplice, la bénissent et s'en contentent comme ils le font. La bombance se donne en exemple à la famine et lui dit: « Pourquoi ne te résignes-tu pas à tes tortures, comme je me résigne, moi, à mes jouissances? »

CHAPITRE VI

L'opinion de Montesquieu. L'orgueil humain.

Plusieurs philosophes anciens, comme nous le verrons plus tard, ont cherché à expliquer la raison d'être du suicide, quand ils n'en ont pas fait ouvertement l'apologie. Les philosophes modernes tels que Montaigne, Rousseau, Kant, en ont parlé incidemment. Montesquieu, l'un des écrivains français dont on admire le plus non seulement le génie littéraire, mais le solide bon sens et la largeur de pensée, écrivait dans ses *Lettres persanes:*

« Les lois sont furieuses en Europe contre ceux qui se tuent eux-mêmes. On les fait mourir pour ainsi dire une seconde fois; ils sont traînés indignement par les rues; on les note d'infamie; on confisque leurs biens. Il me paraît que ces lois sont bien injustes. Quand je suis accablé de douleur, de misère, de mépris, pourquoi veut-on m'empêcher de mettre fin à mes peines et me priver cruellement d'un remède qui est entre mes mains ?

» Pourquoi veut-on que je travaille pour une société dont je consens de n'être plus; que je tienne malgré moi une convention qui s'est faite sans moi? La société est fondée sur un avantage mutuel; mais lorsqu'elle me devient onéreuse, qui m'empêche d'y renoncer? La vie m'a été donnée comme une faveur; je puis donc la rendre lorsqu'elle ne l'est plus : la cause cesse, l'effet doit donc cesser aussi.

» Le prince veut-il que je sois son sujet quand je ne retire point les avantages de la sujétion? Mes concitoyens peuvent-ils demander ce partage inique de leur utilité [1] et de mon désespoir? Dieu, différent de tous les bienfaiteurs, veut-il me condamner à recevoir des grâces qui m'accablent?

» Je suis obligé de suivre les lois quand je vis sous les lois; mais quand je n'y vis plus, peuvent-elles me lier encore?

» Mais, dira-t-on, vous troublez l'ordre de la Providence. Dieu a uni votre âme avec votre corps, et vous l'en séparez : vous vous opposez donc à ses desseins et vous lui résistez....

» ... Toutes ces idées n'ont d'autre source que notre orgueil. Nous ne sentons point notre petitesse; et malgré qu'on en ait, nous voulons être comptés dans l'univers, y figurer et y être un objet important. Nous nous imaginons que l'anéantissement d'un être aussi parfait que nous dégraderait toute la nature; et nous ne concevons pas qu'un homme

[1] Montesquieu est quelquefois trop concis; il veut dire ici : de l'utilité qu'ils retirent de ma vie.

de plus ou de moins dans le monde, que dis-je? tous les hommes ensemble, cent millions de terres comme la nôtre, ne sont qu'un atome subtil que Dieu n'aperçoit qu'à cause de l'immensité de ses connaissances ». *(Lettre LXXVI.)*

Ah! Montesquieu! Que tu as raison et comme tu touches juste! Toutes nos philosophies, nos morales et nos religions ne sont fondées que sur la seule chose que nous ayons en nous de vraiment gigantesque, sur notre orgueil. Insectes infiniment petits, perdus sur une planète microscopique qui n'a pas, comparée à l'Univers, la grosseur ni la valeur d'un grain de farine, nous nous imaginons que le Créateur s'occupe de nous plus que de toute son immense création. Et pourtant, comme nous ririons si l'on nous disait que les microbes invisibles perdus dans une goutte d'eau sont convaincus que toute l'humanité a les yeux éternellement fixés sur eux et sur eux seuls, et qu'elle ne perd pas un seul de leurs mouvements. Cet Infini que nous appelons tantôt Dieu, tantôt Providence, tantôt Nature, parce que notre intelligence est incapable de lui trouver son vrai nom, nous prétendons le faire entrer tout entier dans nos petites boîtes. L'Infini ne voit que nous, n'écoute que nous, ne suit que nous, n'a pas d'autre souci que celui de nos intérêts, de nos amours, de nos haines, de nos douleurs, de nos coliques mêmes, car « Il scrute nos reins » en même temps que nos pensées. Il a toujours l'oreille tendue du côté de l'imperceptible terre pour s'assurer

qu'il n'y a pas là, quelque part, un vibrion humain qui lui demande de faire cesser la démangeaison qui l'incommode, une vieille femme qui lui réclame le perroquet qu'elle a perdu. Trop bornés pour concevoir un Dieu plus grand que nous-mêmes, nous avons tellement rapetissé l'auteur de l'Univers que nous avons fait de lui une sorte d'inspecteur de nos misérables affaires, un agent de police qui nous file et note avec soin, pour nous en punir, nos mouvements, nos paroles, nos pensées et nos moindres actions, un être malveillant et cruel qui passe son temps, que dis-je ? son éternité à nous entendre gémir et mendier ses faveurs sur une mélopée toujours la même qu'on appelle prière, à nous tracasser dans le présent et à nous menacer de tourments épouvantables pour l'avenir ; ce qui ne nous empêche pas de couvrir les murs de nos temples et même de nos maisons de sentences ainsi conçues : « Dieu est amour ! » La haine la plus féroce n'est-elle pas un miel auprès d'un pareil amour ?

CHAPITRE VII

Le suicide chez les animaux.

Pour prouver que le suicide est un acte monstrueux, inconnu dans la nature, on a prétendu qu'il est particulier à l'homme et que les animaux ne le connaissent pas. Non content de tuer ses semblables sur les champs de bataille et les autres êtres vivants de la création dans ses laboratoires et ses abattoirs, l'homme réclamerait donc pour lui seul le triste privilège de se tuer aussi lui-même. Mais ce privilège, il ne l'a pas; les animaux le partagent avec lui, en lui laissant, bien entendu, la plus grosse part. Que d'oiseaux, de chiens, de chats, de singes, de bêtes sauvages surtout, se sont laissés mourir d'inanition, ne pouvant supporter la captivité, la perte de leur compagne, la mort de leur maître ou même encore les mauvais traitements prolongés! Plus d'un caniche — et ceci n'est point une fiction poétique — a été trouvé mort de faim sur le tombeau de son maître.

Ce qui a pu faire croire que les animaux ne se donnent pas volontairement la mort, c'est qu'ils ne sont pas outillés pour le suicide aussi richement que nous et que la faim est à peu près leur seul moyen d'en finir avec la vie. Le suicide des animaux ne frappe pas l'attention aussi vivement que celui des hommes, plus subit, plus dramatique, plus varié et, en tous cas, plus intéressant et plus affligeant; aussi passe-t-il souvent pour le résultat d'une simple maladie provoquée par le chagrin et caractérisée par la perte totale de l'appétit.

Voici deux ou trois traits entre mille autres qui démontrent jusqu'à l'évidence que le suicide des animaux peut être non seulement très réel, mais encore sérieusement réfléchi et longtemps prémédité :

Un jeune garçon de ma connaissance, habitant la campagne, avait pris un merle qu'il mit dans une cage; le petit prisonnier refusa obstinément, pendant plusieurs jours, de boire et de manger quoi que ce fût, et en particulier des cerises, et il allait périr, lorsque, saisi de pitié, l'enfant lui rendit la liberté. L'oiseau, très affaibli par son long jeûne, se laissa choir lentement sur le sol du jardin et, se sentant libre, il avala avec avidité tout ce que son bec put atteindre. Un moment après, il reprenait son vol et allait se percher sur un cerisier dont il piqua les fruits avec fureur. Il est hors de doute, comme on le voit, qu'il venait de faire dans sa cage une tentative de suicide parfaitement raisonnée.

M. E. P., propriétaire d'une fort belle campagne aux environs de Genève, avait un bœuf qui, ne sortant presque jamais, avait l'air de s'ennuyer beaucoup, seul dans son étable. Il lui donna pour compagnon un petit mouton. Dès lors, tout alla bien; le bœuf ne beuglait plus et, en revanche, il mangeait et engraissait beaucoup. Au bout de quelques mois, un boucher vint prendre le mouton qu'on lui avait vendu. Les mugissements recommencèrent de plus belle. Le bœuf restait couché tout le jour et ne touchait pas au foin qu'on lui servait. M. E. P., comprenant son chagrin, plaça tout près de lui, dans l'étable, un autre jeune mouton. Mais le gros ruminant, après l'avoir longtemps regardé et flairé, ne reconnut pas son petit ami; il détourna la tête, se remit à beugler et continua à refuser toute nourriture, si bien que le vétérinaire fut appelé et conseilla d'abattre la pauvre bête, pour qu'on pût encore profiter de sa chair; « car, disait-il après l'avoir longuement examinée, elle n'a aucun mal physique; elle est triste; elle veut mourir et vous ne l'en empêcherez pas ».

Catulle Mendès affirme qu'un beau chat qu'il aimait beaucoup, se suicida dans un accès de jalousie, en se précipitant volontairement de la corniche du toit sur le pavé de la rue. On a vu aussi des scorpions, enfermés vivants dans un bocal, se suicider en se piquant eux-mêmes de leur queue venimeuse et après avoir vainement cherché à s'enfuir.

On raconte qu'une gazelle qu'on envoyait d'Afrique en Europe, ayant été mise en liberté pour quelques instants, s'élança sur la pointe du navire qui la transportait, s'y arrêta un moment pour regarder la mer qui s'étendait devant elle à perte de vue, puis, prenant son élan, se précipita dans les flots qui l'engloutirent sans qu'elle tentât le moindre effort pour remonter à la surface. « Jamais une mort n'eut davantage le caractère d'un suicide », disait un témoin de cette scène.

Nous ne voulons pas que les animaux aient une âme, ce qui, tout naturellement, leur donne le droit de nous en refuser une; nous admettons pourtant qu'ils ont une volonté et qu'ils sont capables d'éprouver comme nous la douleur et le désespoir. Pourquoi échapperaient-ils toujours au suicide qui en est la conséquence, même si nous supposons qu'ils sont plus patients et plus philosophes que nous?

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VIII

Le suicide aux Indes, en Orient et en Afrique.

Le suicide a été évidemment connu dès la plus haute antiquité, et cependant les langues anciennes n'ont point de terme qui lui soit propre, et le mot français qui le désigne ne date que du dix-huitième siècle et a été employé pour la première fois par l'abbé Desfontaines qui l'a composé du latin *sui caedes*, meurtre de soi. Ce mot, en tant que substantif, est formé de la même façon que *régicide*, *homicide*, *déicide* et il est bien construit, mais le verbe pronominal qu'on en a tiré est absolument barbare : il l'est même plus que les verbes *homicider* et *régicider* qui n'existent pas. Naguère le mot

suicide s'appliquait à l'homme qui se tue aussi bien qu'à l'action de se tuer. De nos jours, l'usage le réserve à l'action seule. L'homme s'appelle un *suicidé* ; mais ce participe passé ne peut évidemment désigner que l'état de celui qui s'est donné la mort, et il serait absurde de dire, par exemple : Le suicidé dirigea l'arme contre sa poitrine. Il manque donc un mot pour indiquer l'homme qui fait l'action de mettre fin à ses jours ou qui s'y prépare. Bien qu'aucun dictionnaire ne m'y autorise, je l'appellerai *suicidant*, nom qui n'est pas plus mal fait que le mot *suicidé* et qui est suffisamment clair.

Si l'on consulte l'histoire, on constatera que le suicide était admis et largement pratiqué par tous les peuples qui se sont succédé sur la scène du monde avant la venue de Jésus-Christ ; il semblait alors être une application de ce principe qu'on retrouve souvent développé chez un grand nombre de philosophes anciens :

La fin de l'homme est le bonheur ; s'il ne le trouve pas dans la vie, qu'il le cherche dans la mort.

Socrate lui-même, le plus sage des anciens et qui aurait pu être l'émule de Jésus-Christ, n'a-t-il pas répondu à l'un de ses disciples qui lui conseillait de chercher à fléchir ses juges : « Pourquoi craindrais-je la mort ? Ou elle est un passage à une vie meilleure, ou elle vous plonge dans un profond sommeil qui n'aura point de fin. Dans les

deux cas, c'est un bienfait, car est-il sur cette terre un seul plaisir qui vaille un profond sommeil ? » En refusant qu'on lui fît grâce de la vie, Socrate ne se suicidait pas dans le sens rigoureux du mot, mais il se livrait volontairement à la mort, ce qui exige moins de courage et ce qui est à peu près la même chose.

La philosophie orientale n'excusait pas seulement le suicide ; elle le préconisait. Bouddha chez les Hindous commença par être un philosophe rêveur qui, se voyant pris au sérieux par ses contemporains, imagina de fonder une religion. Peut-être y eut-il dans son affaire plus d'ambition que de conviction ; toujours est-il qu'il essaya de se faire adorer comme un saint Il se donna le nom de Foë, non-homme, dénomination sous laquelle il est connu en Chine, mena une vie extraordinairement austère, se privant de nourriture, se tenant des jours entiers assis sur ses talons dans une complète immobilité et dans une religieuse extase, les yeux fixes, perdus dans l'espace, le corps ramassé, avec l'attitude d'une idole. Avant de mourir il rassembla ses disciples et leur révéla sa doctrine : Tout homme doit aspirer à se perdre dans le *Nirvâna* ou l'Univers confondu avec le néant. Les esprits et les corps ne sont qu'un seul objet dérivant du même principe infini qui n'est ni bon, ni méchant, qui n'a ni force, ni intelligence, ni pouvoir, ni action, qui ne voit rien et n'entend rien et qui pourtant contient tout. Rien n'est individuel

et les âmes pas plus que les corps n'ont de personnalité. Pour jouir d'une félicité sans bornes, il suffit de se modeler sur ce principe : ne rien faire, ne rien sentir, ne pas penser et vivre dans un état de contemplation semblable à la mort, en un mot, aspirer à ne plus être.

Une pareille doctrine était singulièrement favorable au suicide, et Bouddha Cyaka-mouni en donna l'exemple, car, dit-on, un jour il monta sur un arbre et y resta en extase jusqu'à ce qu'il mourût d'inanition.

Cette philosophie fut enseignée en Chine avec quelques variantes par Confucius et Kékia. Le *Lih* est le principe générateur de toutes choses. Incréé, il crée tout, il est éternel, infini, sans vie, sans action, pur et serein. Les esprits et les corps, le matériel et l'immatériel sont un même élément et Dieu ne se distingue pas de l'Univers. L'âme de chaque homme, en quittant son enveloppe charnelle rentre dans l'âme universelle, paisible et affranchie de toute douleur. Il y a donc, selon les philosophes chinois, tout avantage à quitter volontairement cette vie, pour peu qu'elle nous incommode ; et, en effet, les sectateurs de Kékia tiraient de la moindre offense un prétexte pour se donner la mort.

Les anciens Japonais — je dis anciens : tout a tellement changé dans l'empire du Mikado ! — poussaient l'amour du suicide bien plus loin encore. Ils n'attendaient pas toujours le désespoir et

les revers pour passer dans l'autre monde, et un grand nombre, par fanatisme religieux, se faisaient écraser, dans les processions, sous les roues des chars qui portaient les idoles ; d'autres se jetaient à la mer ou se faisaient murer dans leur tombeau. On sait que les souverains du Japon avaient une telle confiance dans ce mépris de la vie commun à tous leurs sujets que, lorsqu'ils condamnaient à mort quelque personnage de la cour ou de l'Etat, ils ne le faisaient pas ordinairement exécuter par le bourreau, mais ils se contentaient de lui envoyer l'ordre de s'ouvrir le ventre, opération dont le brave homme s'acquittait consciencieusement et dans les règles. C'était le suicide sur commande.

« La mémoire des suicidés, dit Charlevoix dans son *Histoire du Japon*, est en grande vénération ; on leur érige même quelquefois des basiliques et des chapelles. Ces honneurs ne font qu'aiguillonner encore plus ceux qui les admirent. Dès qu'un Japonais a pris la résolution de quitter la vie pour l'échanger contre une meilleure, il passe plusieurs nuits sans dormir, et ceux de ses amis à qui il a fait part de son dessein, ne l'abandonnent plus. Le futur martyr ne les entretient que du mépris du monde, et il fait même des discours publics sur le grand sujet qui l'occupe. Toutes les personnes qu'il rencontre l'honorent et lui font des présents. Enfin, le jour destiné pour le sacrifice étant arrivé, il assemble ses amis et ceux qu'il a engagés à suivre son exemple (c'est toujours le plus

grand nombre) et il les exhorte à la persévérance. Un festin d'adieu termine ces préparatifs et l'on ne quitte la table que pour s'acheminer à la mort. »

La religion des Egyptiens est, on le sait, fondée sur la métempsychose. Leurs prêtres enseignaient qu'après la mort, l'âme passait successivement dans les corps d'animaux terrestres ou aériens, qu'elle achevait ses migrations en trois mille ans, puis qu'elle rentrait dans le corps d'un homme puissant, ou, si elle s'était suffisamment purifiée, qu'elle allait habiter une étoile ou une planète où l'attendait une éternelle félicité.

Les adeptes de la métempsychose ont été rarement les adversaires du suicide ; pour peu qu'ils fussent mécontents de leur condition présente, ils le considéraient comme un moyen licite et facile d'essayer une autre vie dans un autre corps. Aussi les Egyptiens étaient-ils fort enclins à se donner la mort, comme le prouvent leurs annales. L'incarnation de leur âme dans des espèces que nous croyons moins nobles que la nôtre, ne les effrayait nullement, car, pleins de respect et d'égards pour les animaux, ils ne les jugeaient pas inférieurs à eux-mêmes et ils les estimaient plus heureux ; et, en effet, n'était l'odieuse cruauté des hommes envers les bêtes, qu'ils maltraitent, qu'ils égorgent et qu'ils mangent quand elles sont leurs esclaves et qu'ils tuent à la chasse quand elles sont libres, je ne sais si l'âme a beaucoup à se féliciter d'être logée dans le corps d'un homme

plutôt que dans celui d'un buffle, d'un ibis ou d'une hirondelle.

Les nègres de la Sénégambie et de l'Assinie ne font pas de la mort et du suicide une affaire de grande importance, car, pour eux, la transmigration des âmes n'est qu'un voyage perpétuel de la surface de la terre au centre et du centre à la surface, et ils jugent qu'ils n'ont rien de mieux à faire qu'à jouir de tous les plaisirs qu'ils rencontrent dans ces deux régions. Ils croient à l'éternité du monde et à l'immortalité de l'âme qui, après la mort, descend dans son nouveau séjour, reprend un corps dans le sein d'une femme, abandonne ce corps et remonte sur la terre pour y renaître par l'union des sexes. Il se fait donc un échange continuel d'habitants entre les deux mondes.

Il faut admirer, sinon la sagesse, au moins l'esprit de ces nègres : ils ont su se faire une religion ou plutôt une conception de la vie future qui supprime les terreurs de l'inconnu et les affres de la mort. Celle-ci n'est plus qu'un simple trajet qui recommence toujours et, volontaire ou non, elle ne présente pas plus de complications que le fait de prendre gratis, au guichet d'une gare, son billet d'aller et retour pour tel ou tel pays.

Chez certains peuples anciens de l'Amérique du Nord dont la religion n'est pas sans analogie avec la philosophie indoue, la métempsychose avait un caractère métaphysique, et l'on ne faisait pas grand cas du corps et de la vie terrestre. La série

des transmigrations psychiques embrassait toute la nature organisée ; elle commençait à la plante pour aboutir à l'homme et la fin de toute âme était son absorption dans l'âme universelle. Dès qu'elle était parvenue à rompre son dernier lien avec les êtres créés, elle perdait toute personnalité et se confondait avec le principe de l'Univers ; c'était donc à la fois, comme dans le bouddhisme, sa délivrance (môxa) et son extinction (nirvâna).

CHAPITRE IX

Le suicide chez les Grecs, les Romains, les Germains et les Gaulois.

De l'Orient où il semble qu'elle ait pris naissance, de l'Egypte où elle se propagea, la doctrine de la métempsychose passa chez les Grecs qui l'idéalisèrent, la raffinèrent, et qui, à leur tour, la transmirent aux Romains; aussi le suicide n'a-t-il guère été combattu par les philosophes de ces deux peuples et a-t-il été éloquemment défendu par quelques-uns et notamment par les stoïciens.

Pythagore, né à Samos l'an 608 avant J.-Christ, avait vécu longtemps en Egypte où il s'était fait initier aux mystères d'Osiris. Ardent adepte de la métempsychose, il défendait à ses disciples de manger de la chair d'aucun animal, considérant le meurtre de la moindre des bêtes comme aussi coupable qu'un homicide. Il parlait volontiers des transmigrations de son âme et prétendait se sou-

venir très clairement d'avoir assisté au siège de Troie sous le nom d'Euphorbe, d'avoir été tué par Ménélas, d'avoir vécu ensuite dans le corps d'Atalide, fils de Mercure, puis d'avoir été un pêcheur de Délos, nommé Pyrrhus; après quoi, il était devenu Pythagore.

Pour lui, la mort, de quelque façon qu'elle arrive, est un bien, car elle permet à l'esprit de parcourir de grands espaces, d'apprendre beaucoup de choses et, après une série de transformations, qu'elle rend d'autant plus courtes qu'elle survient elle-même plus souvent, de retourner à sa source qui est Dieu, la suprême Unité, la monade des monades (1).

Empédocle, son disciple, fit mieux que de vanter les avantages de la mort; il se les procura en se jetant dans le cratère de l'Etna. Il espérait ainsi, dit la légende, cacher sa mort et faire croire qu'il avait été enlevé au ciel comme un dieu; mais le volcan rejeta ses sandales et dévoila sa ruse avec sa vanité. Il prétendait avoir visité le soleil dans une de ses nombreuses pérégrinations. Comme Pythagore, il avait gardé le souvenir de tous ses avatars: « J'ai paru successivement, disait-il, sous la forme d'un jeune homme, d'une jeune fille, d'une plante, d'un oiseau, d'un poisson. Dans une de mes transfigurations, j'errai quelque temps comme un fantôme léger, dans le vague des cieux; mais

(1) Conception philosophique qui ramène tous les nombres ou tous les éléments à leur principe l'unité.

bientôt je fus précipité dans la mer, rejeté sur la terre, lancé dans le soleil, relancé dans les tourbillons des airs. »

Socrate n'a laissé aucun écrit, mais son fidèle interprète et disciple, Platon, le plus idéaliste et le plus poète des philosophes grecs, nous a fait connaître la doctrine de ce sage qui prit en souriant la coupe empoisonnée et qui, après l'avoir vidée, parla encore à ses amis avec tant de calme et de sérénité. Quelques auteurs font de Socrate et de Platon des adversaires résolus du suicide et s'appuient pour cela sur cette simple parole de Platon : « L'homme ne doit pas se donner la mort sans la volonté de Dieu, de même qu'il n'est pas permis à un soldat de quitter son poste sans en avoir reçu l'ordre de son chef. »

Mais cette interdiction du suicide paraît si peu formelle au philosophe qu'il déclare dans son livre des *Lois* que celui qui se donne la mort n'est répréhensible que s'il le fait sans le consentement des magistrats, ou s'il n'y est pas poussé par une affliction qui lui semble insupportable, ou par la perspective d'un avenir misérable. Ce qui revient à dire que les gens malheureux ou ceux qui craignent de le devenir ont seuls le droit de se suicider, et que les autres, les heureux, doivent s'en abstenir. On avouera que cette recommandation est au moins inutile et qu'il serait difficile de trouver pour le suicide une formule d'approbation plus claire et plus complète.

Quant à Pyrrhon, le sceptique, et à ses disciples, ils ne combattirent pas la mort volontaire, mais ils n'en prirent pas non plus la défense. Pour eux, tout étant illusoire ou douteux, tout est indifférent, même la vie et la mort; les notions de justice et d'injustice, de bien et de mal, d'honneur et d'opprobre, sont variables comme les idées qu'on s'en fait et n'ont aucun fondement certain. Ils rangeaient donc tout naturellement le suicide parmi les choses indifférentes, aussi peu dignes de blâme que d'éloge.

Les Cyniques recommandaient le suicide et s'en faisaient un jeu. Ils affectaient de mépriser tout ce que l'homme honore, aime et recherche, et particulièrement la vie. Diogène, dont le nom appartient à la philosophie moins qu'à l'histoire anecdotique, offrit, dit-on, un poignard à Antisthène, son maître, pour que celui-ci tranchât à la fois sa vie et ses souffrances. On prétend, mais cela n'est pas sûr, que lui-même, affligé d'infirmités incurables, se donna la mort.

La mort volontaire fut surtout préconisée par les disciples de Zénon ou stoïciens, à l'exception peut-être de Marc-Aurèle et d'Epictète qui lui préféraient la résignation. La philosophie de Zénon était pourtant d'une très grande élévation; elle repoussait toutes les passions et tous les appétits vils, n'admettait d'autre bien que la vertu, d'autre mal que le vice, ne tenait aucun compte de la douleur et considérait la mort comme désirable.

Selon les stoïciens, c'est la nature qui nous dicte nos devoirs, et nos pensées doivent surtout s'attacher aux questions qui concernent le choix entre la vie et la mort. Pour l'homme qui trouve autour de lui tout ce qui est propre à satisfaire les plus nobles besoins de sa nature, c'est un devoir de vivre; pour celui à qui ce monde n'offre que des causes de trouble et des objets d'affliction, c'est un devoir de mourir. Zénon ne fut pas seulement l'apôtre du suicide, il en fut aussi la victime, s'il faut en croire Diogène Laërce dans sa *Vie des philosophes illustres*. Il était déjà fort âgé quand il fit une chute en sortant de son école et se fractura un doigt; il y vit une invitation à mourir que lui envoyaient les dieux; alors, profitant de ce qu'il était encore étendu sur le sol, il s'écria : « Me voici, Terre; pourquoi me presses-tu de venir? » Cela dit, il s'étrangla avec les doigts.

Aristippe de Cyrène qui fonda la secte des Cyrénaïques et dont Epicure semble avoir été le continuateur, vint à Athènes pour y suivre les leçons de Socrate, mais il faussa et défigura beaucoup la philosophie et la morale de son maître dans l'école qu'il fonda après lui. Il enseigna qu'on ne doit chercher dans la vie que les plaisirs qu'elle donne, et ne se préoccuper de l'avenir pas plus que du passé; la volupté présente a seule quelque réalité et la vertu n'a de valeur que quand elle la procure. Tout ce que nous appelons mal ou bien, justice ou injustice, vérité ou mensonge, vient de la coutume

et des lois que certains hommes ont établies et su imposer aux autres; enfin toute personne est libre de choisir entre la vie et la mort, et de se donner celle-ci si elle la préfère à celle-là.

Hégésippe, son disciple, alla plus loin et prétendit qu'il n'était pas de volupté plus grande que de mourir. Il était si éloquent et dépeignait avec tant de poésie les misères et les dégoûts de la vie en même temps que les charmes de la mort que ses auditeurs, entraînés, rentraient bien vite chez eux pour mettre fin à leur existence. Valérius Maximus raconte que le roi Ptolémée, pour arrêter la destruction de ses sujets, défendit à Hégésippe de propager plus longtemps dans ses Etats les doctrines néfastes de son maître.

Hâtons-nous de dire cependant que si la philosophie grecque s'est montrée généralement très indulgente envers le suicide, les lois civiles de plusieurs états helléniques l'ont été beaucoup moins; c'est ainsi que Thèbes flétrissait la mémoire des suicidés et qu'Athènes ordonna pendant longtemps que leur cadavre fût coupé en morceaux et privé de sépulture.

Les Romains n'ont été que les héritiers de la philosophie grecque et surtout du stoïcisme. Cicéron, Sénèque et Pline, qui dans leurs écrits philosophiques ont fait plus d'une fois l'apologie du

suicide, ont exposé les idées de l'école du Portique plus que les leurs. Du reste, le nombre des suicidés illustres qui attristent l'histoire romaine, donne à penser que le meurtre de soi devait, chez ce grand peuple, sévir dans toutes les classes de la population sur une assez vaste échelle : petits et grands, pauvres et riches y recouraient en effet avec une grande désinvolture, si bien que Néron se dispensait le plus souvent de faire exécuter ses victimes par le bourreau ; comme au Japon, il leur envoyait simplement l'ordre de se tuer.

Sénèque, qui prêchait dans ses somptueux palais le mépris des richesses et vantait, au sein de l'opulence et des plaisirs, les délices de la pauvreté, Sénèque n'admettait pas, dans son stoïcisme de parade, que la douleur fût autre chose qu'un mot ou une illusion ; pour lui, c'est un mal d'opinion et nous souffrons parce que nous nous imaginons souffrir.

Cela ne l'empêchait pas de reconnaître le suicide comme le souverain libérateur. « S'il arrive au sage des malheurs ou seulement des inquiétudes qui altèrent sa sérénité, dit-il dans une de ses lettres à sa mère, qu'il se débarrasse de la vie ; qu'il n'attende même pas trop longtemps et qu'il sorte de cette vie dès que la fortune commencera à lui devenir suspecte. » — « Si j'ai une maladie que je considère comme incurable, dit-il dans une autre lettre, je ne me tuerai point pour faire cesser mes souffrances. Mourir ainsi, ce serait être vaincu

(Sic mori vinci est). Mais si la maladie m'enchaîne à elle trop fortement, je me tuerai, non point à cause d'elle, mais parce qu'elle me prive de tout ce qui est bon et désirable dans la vie. »

Il ne faut donc pas s'étonner que Sénèque, parvenu à l'âge de 62 ans, se soit ouvert les veines avec une sérénité d'âme toute philosophique, et cela, pour complaire à Néron, son ancien élève. Son neveu Lucain, auteur du celèbre poème *La Pharsale* en fit autant à l'âge de 27 ans.

Pline professe une grande estime pour le suicide calme et longuement médité. Il raconte dans une de ses lettres qu'un de ses amis, affligé d'une maladie grave, le fit appeler et lui annonça qu'après y avoir mûrement réfléchi, il se donnerait la mort, si son mal était incurable. « Rien de moins commun et de plus noble, à mon avis, qu'un pareil courage, ajoute Pline. Que de gens on rencontre qui courent bravement à la mort en aveugles et sans y penser! Il n'appartient qu'aux sages et aux héros de peser froidement la mort et la vie et de se décider pour l'une ou pour l'autre, du côté où la raison a fait pencher le plateau de la balance. »

Le tendre et sensible Virgile, qui ne connut guère que la gloire et le bonheur dans toute son existence, était naturellement très hostile à la mort volontaire et dans son *Enéide* (Chant VI) il traite sévèrement les suicidés auxquels il assigne aux enfers une place peu enviable. Les vers sont beaux et méritent d'être cités:

Proxima deinde tenent moesti loca, qui sibi lethum
Insontes perperêre manu, lucemque perosi
Projecêre animas. Quàm vellent aethere in alto
Nunc et pauperiem et duros perferre labores!
Fata obstant, tristique palus inamabilis undâ
Alligat, et novies Styx interfusa coërcet.

« Près de ces lieux se tiennent les malheureux qui, étourdiment, se sont donné la mort de leur propre main et ont rejeté la vie, parce que la lumière du jour leur était odieuse. Ah! qu'ils voudraient maintenant respirer l'air des hauteurs, supporter les misères et les peines les plus dures! Mais les destins s'y opposent; l'affreux marais les enveloppe de ses tristes ondes, et le Styx les étreint de ses flots qu'il enroule neuf fois autour d'eux. »

Horace n'était pas non plus partisan du suicide; mais, comblé des faveurs de Mécène et d'Auguste, d'un caractère aimable, enjoué et nullement ambitieux, épicurien délicat, n'éprouvant que des désirs modérés que, dans sa villa de Tibur, au mileu de ses belles esclaves, il lui était toujours facile de satisfaire, il n'avait aucune raison pour aimer la mort et approuver le suicide, et il était mauvais juge de cette résolution tragique que commandent presque toujours la misère et le désespoir.

Les peuples que les Romains soumirent à leur vaste empire ou avec lesquels ils étaient alliés, ne semblent pas pour la plupart avoir considéré le suicide comme une action criminelle On avait même institué à Marseille une sorte de suicide légal. Une ordonnance du Conseil des Six Cents

statuait qu'il serait déposé dans un local public un breuvage mortel qui resterait toujours à la disposition des citoyens, à la condition que ceux qui le demanderaient auraient prouvé devant le Conseil qu'ils avaient des motifs sérieux pour quitter la vie. « C'est ainsi, ajoute Valerius Maximus, qu'on pouvait mettre un terme, par une mort dûment autorisée, à un malheur excessif aussi bien qu'à une félicité outrée; car l'un et l'autre sont capables d'inspirer le désir de mourir. »

Les Germains honoraient le suicide à l'égal d'un acte héroïque et digne de louange, lorsqu'il s'accomplissait pour sauver l'honneur et la liberté. Les Ibères ou Hispaniens chez qui la philosophie grecque avait largement pénétré, faisaient de la jouissance le but suprême de la vie ; ils estimaient que si ce but n'est pas atteint sur cette terre, l'existence ici-bas n'a aucune raison d'être et que l'homme a le droit de se soustraire au malheur par la mort volontaire qui peut lui ouvrir un monde meilleur. Les Hispaniens n'étaient cependant nullement stoïciens, mais Zénon et Epicure se rencontrent sur ce point-là et vont à même fin par deux routes opposées.

Le fanatisme des Gaulois qui leur faisait mépriser à la fois la vie et la mort, ne le cédait en rien à la folie religieuse des gymnosophistes de l'Inde et de l'Afrique. Leurs druides dont la philosophie et la morale acquirent une immense autorité chez tous les anciens peuples de l'Europe, enseignaient

l'existence d'un Dieu distinct de l'univers qu'il a créé, mais répandu dans toutes ses parties, dans les astres, les mers, les montagnes, les forêts, les rochers. L'âme humaine est immortelle, mais elle passe continuellement dans de nouveaux corps; il est donc indifférent pour elle de quitter l'une de ces incarnations par le suicide ou par la mort naturelle, puisqu'elle entre immédiatement dans un autre corps équivalent ou meilleur; c'est même quelquefois un transfèrement qui lui est nécessaire; aussi les Celtes bravaient-ils joyeusement la mort dans les combats et dans les jeux guerriers et, s'il faut en croire Valerius Maximus, célèbraient-ils les naissances par des jeûnes et des lamentations, et les décès par des chants et des réjouissances. Ils promettaient un heureux avenir à ceux qui se dérobaient volontairement à la vie, et ils assignaient un séjour ténébreux peuplé de bêtes immondes aux lâches qui attendaient leur délivrance de la maladie ou de la décrépitude. Il en résultait naturellement qu'ils avaient horreur de la vieillesse et des infirmités et qu'ils étaient toujours prêts à aller au devant de la mort, si elle leur paraissait trop lente à venir.

CHAPITRE X

Le suicide devant le Khoran, la Bible et les Evangiles

Le Khoran ne se contente pas de recommander à ses cent trente millions de sectateurs la patience dans l'adversité et la résignation passive aux maux, petits ou grands, qui peuvent les assaillir dans leur courte existence ; il leur défend rigoureusement le suicide. On ne trouve dans le Khoran qu'un seul passage où il soit question de la mort volontaire, mais ce passage est précis et parfaitement clair, ce qui n'est pas toujours le cas dans les leçons que donne le livre de l'Islam et qui parfois propose à ses docteurs de telles énigmes que, depuis environ 1300 ans, des milliers de générations d'ulémas ont passé leur vie à tâcher de les déchiffrer et de leur trouver un sens.

Voici ce passage :

« Ne vous tuez pas vous-même, car Allah est plein de miséricorde. Celui qui se tuera par ini-

quité ou désobéissance sera livré aux flammes et consumé. » (Surah IV.)

Et, en effet, fidèles à la loi religieuse, les musulmans sont beaucoup moins friands de suicide que les chrétiens, et le peuple arabe ou turc est peut-être, de tous les peuples, celui qui le pratique le moins. Pendant mon séjour de huit ans à Constantinople, je me suis plus d'une fois apitoyé sur le suicide d'un de mes coreligionnaires chrétiens, établi en Turquie ; mais je n'ai jamais entendu dire qu'un Osmanli se fût donné la mort.

Est-ce par vénération pour le Khoran que les Turcs respectent ainsi leur vie ? Est-ce l'effet de leur caractère calme et placide ? Est-ce qu'ayant moins de besoins et étant moins ambitieux que les chrétiens, ils exigent moins de la vie et se contentent facilement de leur sort ? C'est peut-être tout cela à la fois, avec quelque chose de plus : le fatalisme, système de philosophie contraire à l'avancement de la civilisation, aux progrès de l'industrie, du commerce, des sciences et des arts, très favorable au Kief et à l'inertie, mais singulièrement efficace pour assurer le calme du caractère et maintenir la sénérité de l'humeur. Grâce au fatalisme, le Turc essuie les assauts du malheur avec l'inébranlable indifférence de l'écueil qui essuie les coups de la tempête ; pour lui, rien ici-bas ne vaut la peine de se donner la mort.

La Bible n'exprime aucune opinion à l'égard du suicide, bien qu'elle en cite une dizaine d'exemples

dont les plus illustres sont ceux de Saül et de son écuyer qui se percèrent de leur épée, d'Abuméleck qui, après avoir tué ses 70 frères, se fit mettre à mort par l'un de ses gardes, de Zambri qui fit incendier la maison où il s'était réfugié, d'Achipotel qui se pendit, de Samson dont le trépas héroïque est si célèbre, d'Eléazar qui aima mieux mourir que de manger de la chair de porc, et enfin de Razias qui, s'étant plongé son épée dans le ventre, s'élança sur une muraille, élargit sa blessure, s'arracha les entrailles et les jeta de ses deux mains sur le peuple.

La Bible raconte ces divers suicides, mais elle ne les juge pas, bien qu'elle paraisse approuver et presque admirer la mort courageuse de Razias, « ancien de Jérusalem, appelé père des Juifs et jouissant d'une grande réputation. » — « Il voulut mourir *noblement* plutôt que de se voir assujetti aux pécheurs et de souffrir des outrages indignes de sa naissance. » (Macchabées II. — Chap. XIV.) Si ce passage n'est pas une apologie formelle du suicide de Razias, il faut reconnaître qu'il est plus voisin de l'éloge que du blâme.

Cependant beaucoup de théologiens voient une condamnation de la mort volontaire dans le commandement du décalogue : « Tu ne tueras point. » Il est difficile de partager leur avis et il me semble de toute évidence que si Moïse avait pensé au suicide quand il donna aux Hébreux les tables de la loi, il ne se serait pas servi d'une ex-

pression qui ne pouvait pas même en éveiller l'idée. Il faudrait admettre de même qu'en disant : « Tu ne déroberas point, » Moïse voulait que cela signifiât aussi : « Tu ne déroberas pas ton propre bien » ou en d'autres termes, tu ne prendras pas ton argent dans ta poche pour le faire passer dans ta bourse.

Je sais bien qu'en torturant les textes, on leur fait dire tout ce qu'on veut, et qu'il n'y a pas à cet égard de livres plus commodes et plus complaisants que l'Ancien et le Nouveau Testament. Plusieurs docteurs de l'Eglise n'ont-ils pas prétendu aussi qu'en recommandant aux descendants de Noë de « croître et multiplier » Dieu entendait leur dire de ne pas se suicider ? En vérité, ou de pareilles exégèses sont des plaisanteries, ou il faut écrire dans tous les dictionnaires que « ne pas se suicider » est synonyme de « croître et multiplier ».

Pas plus que la Bible, et moins encore, les Evangiles ne se sont occupés du suicide et n'y ont fait la moindre allusion. Ceux qui veulent s'appuyer sur Jésus-Christ pour criminaliser le suicide, ne pouvant citer aucune parole du Sauveur ou de ses apôtres sur ce sujet, condamnent le meurtre de soi au nom de la morale chrétienne.

Et ils n'ont pas tort : le christianisme divinise la douleur, et il est certain qu'une religion qui dit à ses fidèles : « Heureux les affligés ! Bénis sont ceux qui pleurent ! » les détourne irrésistiblement

de la mort volontaire. Si les chrétiens se suicident trop, en tous cas bien plus que les juifs et les musulmans, c'est que beaucoup ne sont chrétiens que de nom. Pour les vrais croyants, fervents et sincères, toute souffrance est une espérance, toute larme est un gage de félicité future. Ils attendent donc, et cette attente, même au milieu des tourments et des revers, renferme un attrait mystérieux, une saveur d'idéal qui n'est pas sans charme et qu'on pourrait appeler un avant-goût du ciel, un escompte du bonheur à venir. Un poète n'a-t-il pas dit :

> **Bénissez vos douleurs, aimez votre misère ;**
> **Vos pleurs arroseront un germe précieux,**
> **Car vous aurez semé le bonheur sur la terre,**
> **Et vous irez bientôt le récolter aux cieux !**

Devant une telle perspective, qu'importe qu'elle soit un peu amère la petite graine divine d'où doit sortir la félicité éternelle ? « Soyez bons chrétiens, disait encore un prédicateur, ne serait-ce que pour être joyeux dans l'affliction ! » Malheureusement, la foi chrétienne, comme toutes les autres, ne s'acquiert pas : elle est un don du ciel, comme le génie auquel elle ressemble en ce qu'elle est une vision de l'idéal. On peut parler, il est vrai, et même agir comme si l'on croyait ; mais ce n'est pas tout à fait la même chose que de « croire ». « Je crois bien que je crois, me disait un vieux savant, mais je n'en suis pas bien sûr ; en tous cas, ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. »

Certains théologiens prétendent que le vif désir d'avoir la foi est déjà de la foi et que Dieu s'en contente à la rigueur ; ils n'osent pas dire : faute de mieux. C'est possible, et le Créateur de l'univers n'est pas tenu de sentir et de penser comme nous, ses infimes créatures ; mais il est certain qu'une personne qui nous dirait : « Hélas! je voudrais bien vous aimer ! » ne nous produirait pas le même effet que si elle s'écriait « je t'aime ! » surtout dans le cas où nous l'aimerions nous-même.

CHAPITRE XI

Le suicide devant les docteurs de l'Eglise

Pour combattre le suicide, ses adversaires ne peuvent donc pas s'abriter derrière la Bible qui ne le juge qu'une fois pour l'appeler une noble mort, ni derrière les Evangiles qui sont absolument muets à son égard ; mais ils peuvent, en revanche, invoquer le témoignage des conciles et des docteurs de l'Eglise.

Ces derniers n'ont pu émettre évidemment qu'une opinion personnelle qui n'a nullement l'autorité de la parole évangélique et qui n'engage pas la religion ; mais ils sont à peu près tous d'accord pour exprimer le même sentiment, qui est, cela va sans dire, foncièrement hostile au meurtre de soi. Bien peu ont osé plaider les circonstances atténuantes et insinuer qu'en certains cas la pitié pardonne ce que la morale condamne. St-Augustin faisait du suicide l'équivalent de l'assassinat. « Se

tuer soi-même, dit-il, est un crime abominable qui mérite la damnation éternelle...

« Personne ne doit se donner la mort, soit pour se délivrer des misères de cette terre, car il sera la proie des flammes de l'enfer, soit pour jouir d'une vie meilleure, car il n'y a point de vie meilleure après la mort pour ceux qui sont coupables de leur mort. » (*Cité de Dieu*. Livre I[er]) — « Le meurtre de soi est un meurtre comme un autre, dit-il plus loin ; car, lorsque je me tue, je tue un homme. » C'est incontestable ; de même qu'en s'appliquant un soufflet, on l'applique à quelqu'un. Seulement, quand ce quelqu'un est soi-même, c'est un acte indifférent qui ne constitue aucun délit et qui n'entraîne aucune conséquence ; et quand ce quelqu'un est un *autre*, c'est un grave outrage qui peut être expié par un duel suivi de mort ou que les tribunaux punissent sévèrement. St-Augustin aurait dû comprendre cette différence essentielle, et cet exemple mis en regard de la sentence qu'il prononce, prouve une fois de plus que l'homme qui porte la main sur lui pour se frapper, mortellement ou non, exerce un droit légitime dont il ferait mieux, il est vrai, de ne pas user ; mais qu'il commet une faute ou un crime quand le coup qui offense, blesse ou tue est donné à autrui.

Saint-Thomas d'Aquin est plus terrible encore que le fils de Monique. Pour lui, le meurtre de soi est un crime plus noir encore que le meurtre de son

semblable et la raison qu'il en donne est étrange et des plus subtiles : « Le suicide, dit-il dans sa *Somme de la doctrine chrétienne*, l'emporte en gravité sur les autres homicides, car l'amour qu'on se doit à soi-même est le type de celui qu'on doit aux autres », ce qui signifie, si j'ai bien compris, que l'amour que nous portons aux hommes ne pouvant être qu'une copie de celui que nous nous portons à nous-mêmes, c'est un crime moins grand de tuer la copie que de tuer le modèle. Thomas d'Aquin n'admettait pas même qu'une fille ou une femme pussent se donner la mort pour sauver leur honneur, car une souillure du corps est chose moins grave que l'homicide et surtout le meurtre de soi : « *Constat autem minus esse peccatum fornicationem vel adulterium et præcipuô suî ipsius.* »

Saint-Ambroise et Saint-Chrysostôme ont été moins féroces que Thomas d'Aquin envers les femmes héroïques qui ont sacrifié leur vie à leur vertu ; dans leur traité de *La Virginité*, ils leur décernent des éloges et déclarent que leur suicide a été agréable à Dieu.

Mais l'Eglise et les papes ont fait mieux encore qu'Ambroise et Chrysostôme, ils n'ont pas craint d'élever à la dignité suprême de saintes plusieurs femmes qui, pour la bonne cause, ont mis fin volontairement à leur existence, et en particulier Sainte-Pélagie qui, voulant sauver son honneur, se précipita, à l'âge de 15 ans, du toit de sa maison ; Sainte-Sophronie qui se plongea un poignard

dans la poitrine, pour échapper aux poursuites de Maxence; Sainte-Domnine et ses deux filles qui par pudeur se jetèrent dans un fleuve et s'y noyèrent. Digna, jeune femme d'Aquilée, ne fut que béatifiée et méritait mieux. S'il faut en croire Saint-Boniface, Attila, roi des Huns, s'étant emparé d'Aquilée, fut frappé de la beauté de la jeune Digna et résolut de l'avoir, même par la force. Celle-ci feignit d'entrer dans son dessein et invita le roi à monter avec elle dans une chambre haute de sa maison où ils ne seraient pas surpris. Attila la suivit avec confiance et ferma la porte derrière lui; mais au moment où il allait saisir la jeune femme, celle-ci se précipita par la fenêtre en lui disant : « Si tu veux m'avoir, tu n'as qu'à me suivre! »

Cette belle parole n'a pas paru sans doute assez solennelle à l'Eglise pour qu'elle décernât un brevet de sainteté à cette héroïne; mais, pour être plaisant, le mot n'en est pas moins sublime, quand on songe dans quelle circonstance il fut prononcé.

CHAPITRE XII

Les suicides héroïques et les autres selon le monde

Il y a des meurtres qu'on admire et qui ont valu à leurs auteurs des statues ou tout au moins des tragédies en vers et des drames en prose où ils jouent le plus beau rôle. David culbutant Goliath d'un coup de fronde et se servant de l'épée du géant pour lui couper la tête, Brutus faisant périr ses fils qui avaient conspiré contre la république, Virginius frappant d'un couteau de boucher sa fille outragée, pour soulever le peuple contre ses tyrans, Guillaume Tell perçant d'une flèche le bailli Gessler pour délivrer son pays d'une odieuse tyrannie, Charlotte Corday poignardant Marat dans un bain pour lui arracher de nouvelles victimes, Alexandre le Grand, César, Attila, Napoléon Ier et cent autres conquérants jonchant de morts toutes les plaines du monde pour assouvir leur ambition; tous ces meurtriers sont tenus en très haute estime

par les hommes, et l'histoire leur a donné dans son panthéon une place d'honneur.

Or, si l'on peut passer pour un grand homme en massacrant son prochain, on peut, à bien plus forte raison, passer pour un héros en se tuant soi-même, ce qui est un sacrifice personnel infiniment plus coûteux que de tuer les autres, sans compter qu'il est physiquement plus douloureux et moralement plus courageux. Aussi les annales de toutes les nations exaltent-elles la mémoire de nombreux suicidés qu'elles recommandent chaudement à l'admiration des peuples.

Je ne me charge pas de rappeler ici les noms de tous ceux qui doivent à leur suicide le plus clair de leur gloire : chez les Hébreux, Samson et Eléazar qui sacrifient leur vie à leur pays et à leur religion ; à Rome, Lucrèce qui refuse de survivre à sa vertu et Cassius qui se perce de son épée parce qu'il se croit vaincu ; en Egypte, Cléopâtre qui demande la mort à un aspic, pour ne pas tomber vivante au pouvoir d'Octave, son vainqueur ; en Suisse, Winkelried qui s'enfonce dans la poitrine les lances de l'ennemi, afin d'ouvrir à ses compatriotes le chemin de la victoire ; tous ces héros de la mort volontaire me dispensent de faire défiler sur ces pages une centaine d'autres, qui, pour être moins illustres, ne sont pas moins admirés.

A côté des suicides individuels, il y a aussi les suicides en masse, souvent plus admirables encore. L'histoire offre-t-elle beaucoup d'exemples de

vertu et de courage comparables à l'héroïque mort de ces femmes arméniennes qui, pour échapper à la brutalité des soldats turcs pendant les massacres de 1895, se tuent sous les yeux de leurs ennemis ?

« Après s'être défendues pendant vingt-quatre heures contre les Turcs, dit le professeur G. Godet, voyant l'impossibilité de résister plus longtemps, elles suivirent l'exemple de Schakhé, la femme de Gr'go, qui leur cria : « Mes sœurs, il faut choisir : ou bien tomber aux mains de ces Turcs et oublier nos maris, nos maisons, notre religion, adopter le mahométisme, être déshonorées, ou bien me suivre ! » En disant cela, tenant dans ses bras son enfant d'un an, elle se précipita du haut d'un roc dans l'abîme. Une seconde suivit, une troisième et ainsi de suite; les corps tombaient sans bruit l'un après l'autre ; les pauvres enfants suivaient comme des agneaux l'exemple de leurs mères. Bientôt le ravin fut comblé... Cette scène remplit d'horreur les ennemis eux-mêmes. » [1]

Ainsi le suicide, comme le meurtre, est tantôt crime, tantôt vertu, tantôt acte héroïque, tantôt lâche forfait. Tout dépend de ce qu'il rapporte à la société qui le juge. Il n'y a rien d'absolu dans ce monde, ni dans le bien, ni dans le mal ; selon les

[1] *Les souffrances de l'Arménie*, brochure de M. G. Godet, professeur de théologie à Neuchâtel. — Attinger frères, 1896.

circonstances, une bonne action peut devenir une odieuse scélératesse, de même qu'un crime peut être offert en exemple d'héroïsme. Le mobile d'une action joint à l'utilité plus ou moins générale de son résultat en fait seul, pour les hommes, le mérite ou le démérite, et il peut se présenter des cas où le devoir d'un individu est de commettre une action déclarée mauvaise et même criminelle soit par la religion, soit par la morale, soit même par la coutume et les préjugés. Je me hâte de justifier par deux exemples cette affirmation qui a l'air fort paradoxale.

Je sais que mon père a commis un crime qui peut le conduire en cour d'assises. On me demande : « Est-il l'auteur de ce crime ? » Je réponds : « Non, il ne l'est pas. » On m'ordonne de le déclarer par serment ; je jure ce que j'ai affirmé. J'ai fait sciemment un mensonge d'abord, un faux témoignage ensuite ; et j'ai eu raison, oui, parfaitement raison, en dépit des rigoristes qui mettent l'enfer au bout de tout mensonge et de tout parjure. Je suppose au contraire qu'à la question : « Votre père a-t-il commis ce crime ? » je réponde : « Oui, il l'a commis et je l'affirme sous serment. » J'ai dit et juré la vérité ; je n'en ai pas moins fait l'action la plus odieuse qu'il soit donné à un monstre de commettre : j'ai trahi lâchement mon père et je l'ai livré à l'opprobre. Donc, dans ce cas particulier, le mensonge et le parjure étaient un devoir, la véridicité était une infamie. Pourquoi ?

Parce que l'amour et la reconnaissance que je dois à mon père l'emportent sur toutes les autres considérations morales, philosophiques, sociales et même religieuses. Mon devoir strict, qui, dans cette circonstance, annule tous les autres devoirs qui s'y opposent, est de sauver l'honneur, la liberté ou la vie de mon père, par tous les moyens, même par une faute, très grave en d'autres circonstances. Ma conscience, mon bon sens et mon cœur sont d'accord pour m'absoudre et même m'approuver, et je n'ai pas à tenir compte de ce qu'en pensent les codes, les lois et les catéchismes.

Les tribunaux l'ont bien entendu de cette façon, puisqu'ils n'admettent pas contre un accusé le témoignage de ses proches parents, de ses amis et de ses alliés, comprenant fort bien que le mensonge et le faux serment sont commandés dans certains cas par le devoir même et par la conscience.

Un scélérat, qui ne se doute pas de ma présence, attaque grossièrement une jeune fille. Je m'élance, je le frappe violemment pour le réduire à l'impuissance et, par malheur, je le tue. Je n'étais pas dans le cas de légitime défense et je suis bel et bien un meurtrier; je le déplore vivement, mais dans mon for intérieur, je sens que j'ai bien agi. Si, feignant de ne rien voir, je m'étais prudemment esquivé et que j'eusse laissé le champ libre au mauvais drôle, la jeune fille aurait subi l'outrage, mais je me serais épargné un homicide, et j'aurais été inno-

cent de tout délit prévu par la justice. Je n'en aurais pas moins été un lâche plus méprisable cent fois qu'un voleur et un assassin.

Corneille a dit :

> Le crime fait la honte et non pas l'échafaud.

Ne pourrait-on pas dire aussi : le mobile d'un crime fait la honte et non pas ce crime lui-même ? C'est ce qui explique pourquoi tous les suicides qui naissent d'une cause généreuse sont non seulement pardonnés, mais approuvés par la conscience publique et souvent même admirés. Un suicide qui rapporte à la communauté, à la ville, à la nation quelque avantage positif, une victoire, une extension de frontières, une simple satisfaction d'amour-propre sera le bienvenu partout et toujours. Un capitaine de navire qui, après avoir sauvé ses passagers, refuse son propre salut et s'enfonce dans la mer avec son navire qui sombre et auquel il ne veut pas survivre, sera évidemment un suicidé, puisqu'il aurait pu prendre place avec les autres dans la chaloupe de sauvetage ; néanmoins, il passera partout pour une sublime victime du devoir, car « il aura préféré mourir que d'abandonner son poste » ; belle phrase qui ne signifie rien du tout, parce qu'il n'y a plus de « poste » dans un vaisseau qui coule à pic. Un commandant de forteresse qui se fait sauter, lui et tous ses hommes, plutôt que de se rendre à l'ennemi, commet un suicide aggravé de bon nombre d'homicides.

C'est un coup de théâtre parfaitement inutile, car l'ennemi n'en prendra le fort que plus facilement et quelques maçons l'auront bien vite restauré. Ce commandant dramatique n'en sera pas moins un héros, un type acquis à l'histoire, une matière à statue, car sa mort et celle de ses compagnons qui ne la désiraient probablement pas et qui ont dû l'accepter d'office, flattent délicatement l'amour-propre militaire de ses compatriotes, surtout s'ils sont battus.

Dans des cas semblables on a l'habitude, il est vrai, d'enlever au héros son nom malsonnant de suicidé, et on le remplace par de pompeuses périphrases : *un grand patriote qui a fait à sa patrie le sacrifice de sa vie, une noble victime du devoir, un sauveur du drapeau, tombé au champ d'honneur !...*

Oh ! ce drapeau !... Oh ! ce champ d'honneur!... Que de millions d'hommes ces deux mots ronflants qui représentent l'un un morceau de soie ou de calicot au bout d'un bâton, l'autre un abattoir humain, ont fait massacrer dans les tueries internationales !

Qu'ils soient réunis en petits groupes, en grandes communautés ou en immenses nations, les hommes, en général, s'indignent très fort des suicides qui ne leur servent à rien, mais ils applaudissent avec enthousiasme aux suicides qui leur sont de quelque utilité ou qui flattent leur vanité. Le malheureux dont la mort volontaire fait les affaires de cent personnes est un noble cœur ; si elle

sert à mille, c'est une belle âme ; à dix mille, c'est un sublime citoyen ; à cent mille, c'est un grand homme; à plus encore, c'est le sauveur de la patrie ou de l'humanité. Toute la moralité et l'immoralité du suicide se résume en définitive dans ces mots : si c'est pour nous que tu te tues, tu es un brave et tu fais bien ; si c'est pour toi et ta famille, tu es un lâche et tu commets un crime.

C'est là une des formes de cet égoïsme féroce qui se retrouve toujours au fond du cœur humain quand on l'a débarrassé et nettoyé de toutes les impures hypocrisies qui le remplissent. L'homme qui s'évade de la vie pour s'arracher au désespoir ou pour délivrer sa femme et ses enfants, est un profond égoïste, dîtes-vous ; mais ne l'est-elle pas cent fois davantage la société qui se réjouit d'un suicide, le loue et l'applaudit, parce qu'elle en tire quelque profit?

CHAPITRE XIII

La mort volontaire et les Martyrs.

Dans ce défilé macabre où figurent tant de grandes victimes et de grandes âmes, les martyrs marchent en tête des héros de la mort volontaire, et ce n'est que justice. Tous ceux qui se sont tués ou ont couru se faire tuer pour une croyance, un principe, une simple idée, méritent d'être classés parmi les suicidés portant auréole, et l'Eglise chrétienne a eu mille fois raison de dresser des autels à ces chauds et utiles auxiliaires et de leur donner ce beau titre de martyrs ; car ils ont contribué à son merveilleux développement et à sa prospérité bien plus que les prêcheurs, les docteurs et les pontifes.

Ce qui fonde les religions, ce n'est pas l'amour, hélas ! c'est la haine et la guerre, ce sont les tortures et les massacres. Une tête coupée est plus éloquente que la langue la mieux pendue, et les empereurs romains Décius, Dioclétien et *tutti quanti*

ont, par leurs cruautés, servi la cause du christianisme bien mieux que les apôtres et les saints par leur charité et leurs bons exemples. Sans l'inquisition, la St-Barthélemy, les dragonnades, les guerres religieuses, qui peut dire où en serait aujourd'hui le protestantisme ?

Si vous voulez qu'une religion progresse et s'étende au loin, faites-la persécuter sans merci ; faites-en tuer les adeptes le plus que vous pourrez. Une œuvre arrosée de sang est assurée de son avenir et ne peut plus périr. Ce qui a le plus aidé au triomphe du christianisme, c'est l'auguste supplice de Jésus ; s'il était mort bourgeoisement d'une fièvre ou d'une pleurésie, au lieu de se laisser clouer au gibet par ses persécuteurs, son Eglise n'existerait peut-être plus. Le catholicisme l'a si bien compris que ce n'est presque jamais sous la figure du bon Berger qu'elle le présente aux foules ; c'est sous les traits douloureux du divin martyr expirant sur sa croix ; l'idole catholique, c'est le crucifix, car l'église romaine et l'église greco-russe ont leurs idoles de bois, de pierre et de bronze aussi bien que le paganisme, le bouddhisme et le fétichisme.

Ce qui peut donc arriver de pis à un culte nouveau qui cherche à se pousser et à conquérir sa place au soleil, c'est qu'on ne le dérange pas et qu'on le laisse s'installer tout à son aise ; ce qui peut lui arriver de plus heureux, c'est qu'on renverse ses autels, qu'on bouscule ses adeptes et qu'on

soufflète ses ministres, la mode de tuer les prêtres étant heureusement passée.

Le vieux-catholicisme appelé aussi catholicisme libéral a eu de très beaux commencements et l'on aurait pu croire que, sous la conduite des Dollinger, des Reinkeins et des Hyacinthe Loyson, il ferait brillamment son chemin dans le monde. Ses principes étaient raisonnables, sa réforme était honnête et sensée; il simplifiait le culte romain et le débarrassait de ses vieilles formes païennes; il mettait la religion en harmonie avec la démocratie par l'élection des curés, avec la nature par l'abolition du célibat des prêtres; enfin, il permettait que les fidèles dont il parlait la langue, même à la messe, comprissent quelque chose à leur culte. De plus, grâce à l'éloquence de plusieurs de ses orateurs, la lutte commençait à s'établir entre lui et l'Eglise romaine; la lutte promettait de s'engager ardente et haineuse des deux côtés; on espérait presque une petite guerre religieuse. Elle n'éclata pas; la persécution ecclésiastique et laïque, qui aurait été si nécessaire au succès de la cause, fit complètement défaut. Point d'*in pace*, point de potence, point de chemises de soufre, point de bêtes féroces dévorant les nouveaux apôtres, point de glaives tranchant leur tête, pas l'ombre de torture et d'auto-da-fé; pas même un brin de prison. Il y avait là de quoi tuer la religion la plus robuste.

L'armée du salut fut plus heureuse et plus adroite: elle fit un affreux tapage et, à force de crier: « Feu

et sang ! », de faire rugir ses trompettes et tonner ses grosses caisses, elle sut attirer la main des gendarmes sur le collet de ses soldats et s'élever — à très bon compte, il est vrai — au rang de persécutée. Aujourd'hui elle continue à recueillir de brillants résultats des horions qu'elle se fait donner et qu'elle va mendier un peu partout ; les recrues lui arrivent de tous côtés, l'argent afflue dans ses coffres. Qu'elle parvienne à faire pendre, brûler ou décapiter quelques-uns de ses affiliés, et son entreprise, financière ou autre, deviendra mieux qu'une excellente affaire : elle deviendra une religion ; du reste, bien des bonnes âmes l'ont déjà prise pour telle.

Le christianisme, sans aucun doute, méritait de réussir par sa sublime morale toute d'amour et de charité, et par l'admirable caractère de son chef ; mais aurait-il fait tout le chemin qu'on lui a vu parcourir, s'il n'avait pas eu le bonheur de trouver un certain nombre d'exaltés qui lui ont sacrifié leur vie et un fondateur qui a surtout prêché d'exemple et qui, par sa mort, a montré à ces visionnaires avides de supplices que la voie qui conduit le plus vite et le plus sûrement aux félicités éternelles, c'est la mort volontaire ?

Car, soyons de bonne foi et ne nous payons pas de mots : les martyrs que l'Eglise canonise ne sont au fond que d'heureux suicidés auxquels a été épargnée la terrible tâche de s'arracher eux-mêmes la vie, tâche qui, quoi qu'on en dise, exige un courage presque surhumain. Ils ont, pour la plupart,

accepté ou recherché la mort, sans y être obligés par autre chose que la croyance que, moyennant quelques misérables jours qu'ils avaient encore à passer sur la terre, ils allaient entrer dans le ciel en possession de délices sans fin. L'échange, il faut le reconnaître, n'était pas des plus désavantageux; c'était du courage placé à un million pour cent.

Il y a plus : l'homme, aussi parfait, aussi vertueux qu'on le suppose, ne peut jamais se débarrasser entièrement de l'orgueil, et je ne suis pas certain que, dans cette belle exaltation religieuse, il ne se glissait pas un peu d'orgueil. « L'orgueil nous tient d'une possession si naturelle au milieu de nos misères, a dit le grand et pieux Pascal, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. »

Quand les martyrs se présentaient devant les magistrats romains pour leur déclarer en face qu'ils étaient chrétiens et pour y recevoir joyeusement l'ordre de marcher au supplice, ils bravaient les empereurs, les puissants et les juges; n'y avait-il pas alors dans leurs réponses et leurs attitudes quelque chose que nous appellerons, si l'on veut, une noble fierté, mais qui, en tous cas, était le contraire de l'humilité chrétienne. Se proposer comme modèle n'a jamais passé pour le comble de la modestie, et les martyrs, on le sait, trouvaient volontiers dans leur rôle de héros une satisfaction d'amour-propre qui fortifiait leur eourage. Ce n'était pas seulement vers le bonheur qu'ils s'élan-

çaient; c'était aussi vers la gloire et ils ne s'en cachaient pas. Aussi Corneille n'est pas seulement sublime, il est surtout vrai quand il fait dire au martyr Polyeucte ce mot révélateur qui termine un dialogue justement célèbre :

PAULINE

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX

A la mort;

POLYEUCTE

A la gloire !

(*Polyeucte*. Acte V. Scène III.)

Cette déclaration : *Je suis chrétien!* qui rappelle le *Civis sum romanus* des *Verrines* de Cicéron, les martyrs pouvaient éviter de la faire, sans engager leur foi et en gardant intacte leur liberté de conscience; mais elle conduisait droit à une mort glorieuse et délicieuse comme celle de Polyeucte, et c'est ce qu'ils voulaient. Or, toute glorieuse et délicieuse qu'elle était, cette mort, nous le répétons, était tout simplement un suicide. Il est heureux pour les martyrs qu'en raison de la foi qui le sanctifiait et qui enlevait ses aiguillons à la douleur physique leur suicide ait été si doux.

En résumé, les martyrs ne se donnaient pas la mort de leur propre main, mais ils se la faisaient ou laissaient donner ; elle leur apportait une joie et une sorte de volupté extatique qui débarrassaient

leur sacrifice de tout ce qu'il pouvait avoir de cruel ou seulement de désagréable. Doit-on même appeler « sacrifice » un échange où il n'y a rien á perdre et où l'on a tout á gagner?

Ce qu'il faut admirer en eux, ce n'est donc pas leur courage, car il en faut fort peu pour passer sans regret des misères terrestres à un éternel bonheur, et cela à travers une extase exaltée, dans une sorte de ravissement qui doit détacher l'homme entièrement des liens de ce monde; ce n'est pas non plus leur dévouement et leur générosité, car ils ne mouraient que pour mériter leur salut personnel et obtenir les délices qu'il promet; ce qu'il faut admirer, c'est cette foi intrépide, cette vision du ciel qui les a poussés à embrasser la mort avec tant de volupté et qui a été assez puissante pour vaincre la nature et son invincible auxiliaire, l'instinct de la conservation; c'est aussi le merveilleux concours qu'à leur insu, la mort a apporté à l'œuvre de la civilisation qui, chacun le reconnaît, a toujours été liée aux progrès du christianisme.

Du reste, l'Eglise chrétienne ne se fait pas d'illusions; elle sait qu'elle n'a pas le monopole des martyrs et que cette soif de mort qui a poussé au sacrifice de soi beaucoup de ses fidèles a sévi parmi les adeptes d'autres religions avec une égale intensité : chez les Gaulois à l'époque des druides, chez les fakirs musulmans qui, pour être agréables á Dieu, succombaient joyeusement à des tortures et à des austérités insensées; chez les bouddhistes

qui aspiraient au Nirvâna et pensaient par le suicide y arriver plus vite; chez les Japonais qui se faisaient écraser sous le char de leurs idoles.

Ces fanatiques, il est vrai, n'étaient pas aidés ou encouragés dans leur martyre par la haine et la persécution de quelque autre religion ennemie; mais c'était un titre de plus à leur gloire et à la reconnaissance de leurs dieux; leurs tourments, étant plus volontaires, devaient plaire davantage encore à ceux-ci, puisqu'il est admis dans presque toutes les religions que rien ne peut être plus agréable à la divinité que les souffrances et la mort de ses adorateurs. Les anciens cultes sacrifiaient aux dieux des béliers, des boucs et des génisses, quelquefois aussi des hommes; les religions modernes offrent aux leurs les douleurs humaines, sans doute pour qu'ils s'en régalent.

Il pourrait paraître assez étrange que la cruauté ait toujours été considérée comme le principal attribut de tous les dieux de l'humanité, si l'on ne savait que les hommes sont eux-mêmes les plus cruels des animaux et que, non contents des lieux de carnage où ils s'entretuent, ils ont construit sur leur petite planète plus de cinq cent mille abattoirs où, chaque jour, ils égorgent, pour les dévorer, plusieurs millions d'êtres vivants aussi bien conformés qu'eux, aussi sensibles à la douleur et ayant les mêmes droits à l'existence. Il est donc bien naturel qu'incapable de concevoir la notion de pitié et de bonté chez ses dieux pas plus que chez lui-

même, l'homme les ait toujours façonnés sur son modèle, et cela dans les temps modernes aussi bien que dans l'antiquité. Elle sera éternellement vraie cette parole bien célèbre : « Si Dieu fit l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu ! » J'ajouterai même : « Et souvent l'homme l'a fait encore pire que lui ; ce qui n'est pas peu dire ! »

CHAPITRE XIV

Le suicide devant les codes

Tout homme, étant né libre, n'appartient à personne autre que lui-même. Il peut donc disposer de lui, soit pour penser et agir, c'est-à-dire vivre, soit pour cesser de penser et d'agir, c'est-à-dire mourir. Toute société et toute législation commettent un abus de pouvoir en entravant la liberté qu'a chacun d'être ou de n'être pas. Aussi la plupart des anciennes législations ne poursuivaient pas après leur mort ceux qui volontairement avaient mis fin à leurs jours. Les Hébreux ne les privaient point des honneurs de la sépulture, comme certains auteurs l'ont affirmé, mais ils les faisaient ensevelir après le coucher du soleil ou pendant la nuit, pour ne pas les exposer à la vue du peuple et lui donner un exemple dangereux.

En Grèce, les suicidés étaient traités de la même façon que les autres morts, sauf à Thèbes et à

Athènes où, à une certaine époque, on brûla leurs corps après leur avoir coupé la main. La loi romaine ne sévissait pas contre le suicide quand il avait été provoqué par une conviction morale ou par des opinions relevant de quelque système philosophique, le stoïcisme, par exemple; elle ne le poursuivait pas davantage s'il provenait du désir de sortir d'un état douloureux comme la misère, la maladie ou la honte. Elle n'avait institué de pénalité que contre ceux qui avaient cherché, en se frappant de mort, à échapper aux tribunaux, à se soustraire au service militaire et à ne pas payer leurs dettes. Malheureusement, cette pénalité n'atteignait que des innocents, car elle se bornait à priver les héritiers du condamné de leur succession légitime, laquelle était dévolue à l'Etat.

Du reste, ce châtiment avait paru si injuste à ceux-mêmes qui l'avaient institué, qu'ils offraient aux intéressés plus d'un moyen de s'y dérober. L'un de ces moyens était fourni par le suicide lui-même. Un citoyen riche, compromis dans une de ces accusations formidables mais très vagues de lèse-majesté, qui composaient l'une des sources les plus abondantes des revenus impériaux sous les derniers Césars, obtenait facilement que toute poursuite contre lui serait abandonnée, à la condition qu'avant que l'accusation fût promulguée, il s'ouvrirait les veines ou s'empoisonnerait. Il arrivait même assez souvent que le messager impérial, porteur du « bon pour se suicider », était accompagné d'un

chirurgien armé d'une lancette, qui offrait complaisamment ses bons offices et ouvrait les veines du citoyen. Celui qui se suicidait ainsi sur commande, n'étant plus sous le coup d'une poursuite judiciaire, pouvait disposer de son bien en faveur de sa famille; cependant il devait payer cette généreuse concession par un legs considérable qui se réglait à l'amiable entre lui et le représentant du fisc; la somme était d'ordinaire longuement et chaudement débattue, car le fisc était exigeant.

Les législateurs du moyen-âge furent presque partout en Europe à la dévotion des conciles et des églises, et le droit coutumier comme le code pénal n'étaient que l'écho du droit canonique et des décrets ecclésiastiques. C'est dire que les lois furent impitoyables aux suicidés qui étaient, après leur mort, assimilés à des assassins et traités comme tels. Autrefois, les ministres du culte aimaient à châtier et à torturer, même les morts, faute de mieux. Ils ne pouvaient pas ressusciter les suicidés pour que ceux-ci souffrissent réellement, dans leurs os et dans leur chair, des tortures et des tourments qu'ils leur infligeaient; ils ne les en martyrisaient pas moins comme des êtres vivants et sensibles. Les supplices, dont l'appareil et la mise en scène étaient hideux et terrifiants, avaient été réglés dès le XIIIme siècle par une disposition dont l'abbé de Fourny a retrouvé et commenté le texte :

« La personne qui se deffait d'elle-même, le corps doibt estre trahinez (traîné) aux champs le

plus féellement (cruellement) que faire se pouldra, pour monstrer l'expérience aux aultres, et le corps doibt estre afourchiz (hissé au gibet) et les pierres de dessoubs les issues des chaussées par où il faut qu'il passe et sorte de la maison, estre arrachez. »

Le corps devait donc être pendu. C'était la peine du meurtre, appliquée au suicide, comme l'avaient désiré St-Augustin et Thomas d'Aquin. En traînant aux champs le cadavre du supplicié, on devait d'abord arracher les pierres scellées devant le seuil de sa demeure pour marquer qu'ayant rejeté tous les devoirs de la famille et s'étant soustrait aux maux de cette vie, il n'était plus digne de toucher le seuil du foyer domestique.

Quant aux biens que pouvait laisser le malheureux, ils ne revenaient pas à ses héritiers naturels, mais ils étaient confisqués au profit du seigneur sur le domaine duquel le suicide avait été consommé; si c'était dans une ville, les autorités municipales s'emparaient de l'héritage, sans autre forme de procès.

Dans plusieurs villes de France, le cadavre du suicidé était traîné sur une claie, par toutes les rues, la face contre terre, heurtée à tous les cailloux; puis on le pendait par un pied à une sorte de croix et enfin on le jetait au dépôt des immondices.

Ces tortures répugnantes qui s'acharnaient sur un cadavre furent adoucies dans la suite, mais on continua à faire le procès du mort et à lui appliquer d'autres peines moins barbares qui, du reste, cela

va sans dire, lui étaient aussi indifférentes que les premières.

L'ordonnance pénale de 1670, promulguée sous Louis XIV, consacrait tout un chapitre au suicide et réglait les détails du supplice aussi bien que les formes et formules de l'instruction judiciaire. Cette ordonnance rétablissait plusieurs coutumes monstrueuses qui étaient tombées en désuétude au seizième siècle; c'est ainsi qu'elle stipulait que si le mort était reconnu coupable de suicide, il devait être attaché derrière une charrette, de façon que la tête traînât sur le pavé; le corps était ensuite pendu par les pieds, puis jeté au charnier des criminels.

A ces barbaries ridicules s'ajoutait naturellement l'odieuse injustice qui consistait à spolier les héritiers du malheureux de tous ses biens meubles et immeubles. Cependant les parents du mort étaient admis à présenter devant le tribunal la défense de l'accusé trépassé et à établir son irresponsabilité; ils étaient, cela s'entend, vivement intéressés à gagner sa cause, car une condamnation entraînait pour eux la perte totale de la succession.

Le corps du suicidé était apporté au tribunal et figurait parmi les pièces de conviction; mais la décomposition du cadavre n'attendait pas toujours la fin de la procédure qui était autrefois presque aussi longue que de nos jours, les avocats étant presque aussi nombreux. Aussi pour qu'il se maintînt en bonne odeur auprès des juges et des procu-

reurs, on le faisait geler en hiver, on le marinait et on le salait en été.

Pendant tout le cours du dix-huitième siècle, il ne fut rien changé aux ordonnances de Louis XIV, mais, dans les circonstances où l'on aurait pu les rappeler, on les passait volontiers sous silence et on les éludait très facilement ; au surplus, quand il était impossible de faire passer un suicide pour un décès naturel, le médecin ne se faisait pas longtemps prier pour accorder aux victimes du désespoir un certificat d'aliénation mentale qui les mettait à l'abri des rigueurs de la loi. Au fond, il avait raison : puisque l'amour, la colère, le génie même sont des variétés de la folie, pourquoi le désespoir aussi n'en serait-il pas une ?

En 1791, année où toutes les lois furent bouleversées et toute la jurisprudence remise en question, les barbaries posthumes du moyen-âge furent rayées du code et le suicide ne fut plus soumis à aucune pénalité. Inutile de dire que le code pénal actuel ne l'autorise pas et ne l'absout pas en fait ; il se contente de n'en point parler, ce qui équivaut à l'immunité ; car, en droit, ce qui n'est pas défendu en termes exprès, est, sinon permis, au moins toléré ou *ignoré*, et, même en Angleterre où la législation pénale est encore assez arriérée, aucun juge ne consentirait aujourd'hui à considérer un suicide comme un assassinat et à lui appliquer les peines qu'on inflige à ce crime.

CHAPITRE XV

Les châtiments posthumes

Bien des moralistes regrettent la suppression de toute pénalité à l'égard des suicidés ; ils estiment même que la confiscation de leurs biens au profit de l'Etat, tout en paraissant injuste en soi, était une mesure très efficace. Pour justifier les sévices de certaines législations contre les cadavres des suicidés, ils se fondent sur ce que les supplices, même fictifs, infligés à ceux qui se sont tués, ainsi que l'opprobre public attaché à leur mémoire, sont de nature à retenir bien des malheureux qui seraient tentés de sortir de la vie trop brusquement.

Ils se font, je le crains, d'honnêtes illusions. Si un homme méprise à ce point les plus horribles supplices et fait de son corps si peu de cas qu'il le saigne de sa propre main, le déchire, l'empoisonne et le brûle pendant que ce corps est vivant

et qu'il tressaille aux moindres piqûres, comment espère-t-on qu'il craindra les tourments stupides et imaginaires qu'on fera subir à sa dépouille inerte et absolument insensible ? Décapitez sa photographie, cela le touchera bien plus vivement, car il se voit encore dans ce morceau de carton, il y reconnaît son image ; mais, après sa mort, verra-t-il son cadavre et son cadavre se verra-t-il lui-même ?

Et ce n'est pas seulement le désespéré prêt à se donner la mort qui se moquera de cette fantasmagorie ; c'est tout le monde ou du moins tous les gens de bon sens. Si notre corps devait éprouver après le départ de la vie, l'impression même la plus imperceptible, ne fût-elle qu'un pâle reflet des sensations passées, quel est l'insensé qui consentirait à se laisser ensevelir à deux mètres de profondeur, au fond d'un trou soigneusement comblé de terre et de gravier et scellé de quelque énorme pierre ? Qui ne demanderait pas que son corps fût jeté à la voirie et dévoré en une nuit par les pourceaux ou les chiens, par les hyènes ou les chacals, plutôt que d'être rongé sans trêve pendant cinq à six ans par une myriade de vers ? Nous consentons si facilement à pourrir peu à peu dans la vermine, parce que nous savons que le « moi » disparaît du cadavre, comme il disparaît de la jambe qu'un impotent fait couper et enfouir n'importe où. L'homme qui va se tuer et à qui l'on montrerait un suicidé subissant les supplices les

plus immondes, hausserait les épaules et trouverait peut-être encore la force de rire ; ce serait un moment de douce gaieté qu'on lui aurait charitablement procuré avant qu'il se frappât du coup mortel.

Mais il y a l'opprobre public, dit-on.

Quelles peuvent être les pantalonnades et les singeries qui représentent pour un cadavre l'opprobre public ?

Cinquante kilogrammes d'os et de muscles pendus à un croc, une tête morte roulant et se bosselant sur des cailloux, un quartier de chair putréfiée sur lequel crache une foule bestiale ? Mais ce n'est pas ce cadavre, ce n'est pas cette tête morte, ce n'est pas cette chair putréfiée qui sont ignobles ; ce sont tous ceux qui s'acharnent dessus comme des mouches charbonneuses sur quelque fiente pestilentielle.

Reste l'exhédération.

Je doute fort qu'une mesure qui s'appuie sur une injustice révoltante puisse offrir un exemple salutaire à qui que ce soit. Et puis, est-on bien sûr d'effrayer beaucoup d'aspirants au suicide en les menaçant de spolier leurs héritiers ? On peut être à peu près certain que le plus grand nombre des hommes qui se tuent de propos délibéré et parce qu'ils sont à bout de patience, ont été poussés à cette terrible extrémité par leur propre famille, je ne dis pas père ou mère, mais mari ou femme, enfants, frères ou sœurs, qui, d'une façon ou d'une autre, ont empoisonné lentement leur existence,

de telle sorte qu'un beau jour le vase d'amertume a fini par déborder. Il est bien permis de penser qu'après avoir trouvé un enfer dans son intérieur dont il ne demandait pas mieux que de faire un paradis, le malheureux qui va se suicider ne se désolera pas outre mesure à la pensée que ceux qui l'ont assassiné petit à petit ne feront pas ripaille avec les biens qu'il laisse.

Sans doute, il ferait mieux de pardonner et de ne pas rester indifférent à la misère méritée qui attend ses indignes persécuteurs; mais il ne faut pas demander l'impossible à cet être égoïste et faible qui s'appelle l'homme, et encore moins au pauvre affolé que le désespoir a poussé au suicide. Si la vengeance est le plaisir des dieux, peut-on exiger que le pardon soit toujours le seul plaisir des victimes ?

Il eût été fort étrange que la religion du Christ, laquelle s'honore du nom de religion d'amour, eût été plus impitoyable que le code pénal envers les tristes héros de la mort volontaire ; et, en effet, les églises protestantes de toutes nuances ont renoncé sagement à les poursuivre d'inutiles anathèmes ; bien mieux, elles les regardent comme des égarés qui méritent leur compassion et qui ont besoin de leurs prières plus que les autres frères ; aussi la dernière parole qui, des lèvres d'un ministre protestant, tombe sur le cercueil d'un suicidé est toujours une parole de pardon et de commisération.

Quant à l'église romaine, fidèle à la furieuse doctrine de St-Thomas d'Aquin, elle continue à tenir rigueur aux déserteurs de la vie; et si elle ne peut plus armer contre eux le bras séculier ni les priver d'une sépulture décente, elle interdit à leur cercueil l'entrée de ses temples et elle leur refuse ses prières, ses cierges, son eau bénite et son latin. J'ai tout lieu de craindre que ces colères posthumes n'effrayent que bien peu de gens parmi ceux qui sont décidés à s'échapper de la vie en enfonçant la porte, et je doute qu'elles puissent obliger le Père miséricordieux à damner ces malheureux, s'il trouve plus juste ou plus charitable de leur pardonner.

CHAPITRE XVI

De la complicité dans le suicide

Peut-il être permis, dans certains cas, par bonté et compassion, de faciliter le suicide d'un malheureux et de l'aider à l'accomplir ? Assurément non. Tout homicide volontaire qui n'est pas commandé par la nécessité de défendre sa vie ou son honneur est un meurtre comme un autre. Aucun mobile, quelque généreux qu'il soit, ne saurait absoudre le complice d'un suicide, pas même la pitié et le désir de faire cesser d'intolérables souffrances. Il suit de là que nul n'a le droit de demander le secours d'autrui pour se débarrasser de la vie. Si l'on n'a pas le courage qu'il faut pour en sortir sans aide, on doit avoir celui qui est nécessaire pour y rester, et si l'on a perdu ses forces physiques au point qu'on soit incapable de presser une détente ou d'avaler une poudre, qu'on prenne un

peu patience : on est mûr pour la mort et elle accourra bientôt sans qu'on l'appelle.

Le meurtre est un crime ; c'est là un principe absolu sur lequel il serait extrêmement dangereux de transiger, car la moindre exception entraînerait de funestes abus et autoriserait de redoutables interprétations. Les tribunaux qui ont eu à juger des complicités de suicide les ont presque toujours considérées comme des assassinats. Quelques-uns mêmes se sont montrés à cet égard d'une sévérité exagérée. C'est ainsi qu'autrefois la cour d'assises du Finistère condamna à mort un nommé Lefloch qui, cédant aux supplications d'un ami torturé par les souffrances d'une maladie incurable, avait consenti à l'aider dans son suicide. L'avocat de Lefloch recourut en cassation ; mais ce tribunal rejeta le pourvoi, considérant que les lois pénales n'assurent l'impunité qu'aux suicidants et non pas à leurs complices et que l'homicide, commis même sur les instances réitérées de la victime, constitue un meurtre tel que le définit la loi pénale. Sans le roi qui, paraît-il, exerça son droit de grâce, Lefloch, qui n'avait agi que dans un élan de compassion et sous l'inspiration de l'amitié, aurait donc été exécuté comme un vulgaire assassin.

Assurément, la peine capitale était hors de proportion avec une faute dont le mobile, après tout, était fort louable, et quelques années de prison auraient amplement suffi pour donner un utile avertissement aux âmes compatissantes qui seraient

tentées de rendre à qui les leur demande des services de ce genre. Mais un acquittement pur et simple, tel qu'on l'accorderait peut-être aujourd'hui, aurait été une prime accordée à toute espèce de meurtre qu'on pourrait commettre sous le manteau de l'amour et de la charité ; il ne faut pas oublier que les châtiments infligés par les cours de justice visent bien moins à punir les coupables qu'à inspirer une crainte salutaire à ceux qui auraient envie de les imiter ; la crainte du châtiment, comme la crainte de Dieu, est le commencement de la sagesse.

Il est certain cependant qu'on peut se trouver en présence de certains cas où le refus d'abréger les tourments d'un mal absolument irrémédiable, est presque un acte de cruauté. Un couvreur qui tombe d'un toit et se brise la colonne vertébrale, un ouvrier qu'on retire à moitié carbonisé d'une fournaise ardente, la victime pantelante d'une explosion, tous ces malheureux que rien ne peut sauver, mais sur lesquels la vie s'acharne encore, implorent le coup de grâce qui mettra fin à leurs tortures, ce coup de grâce qu'on accorde toujours aux condamnés militaires quand on vient de les fusiller... et on le leur refuse ! ! Certes, il faut de la fermeté et presque de la dureté de cœur pour se détourner à ce moment-là et dire : Non !

Cela n'empêche pas que, devant la nature, devant la raison, devant la justice, nul n'a le droit de raccourcir même d'une minute l'existence de ses

semblables, et la preuve que cette loi est supérieure à toutes les autres et que nous l'apportons avec nous en naissant, c'est que notre conscience, — nous le sentons instinctivement, — nous reprocherait le coup fatal que nous aurions donné à un suppliant pour le délivrer de la vie, bien plus que l'apparente cruauté avec laquelle nous lui aurions refusé la mort.

On s'est souvent demandé à ce propos si le médecin à qui un scrupule moral défend de hâter par des moyens anesthésiques les derniers moments d'un malade en proie à d'atroces souffrances, ne ferait pas, malgré tout, une bonne action en apaisant ces douleurs par une injection de morphine à dose exceptionnelle, dût ce suprême calmant avancer de quelques heures l'instant de la mort. La charité, la pitié, l'amour du prochain, tout le cœur en un mot, répond : Oui. Mais la conscience, que dit-elle? C'est là une question bien embarrassante, et la conscience ne donnera pas à tous les hommes la même réponse. Si elle se montre intransigeante, il faut lui obéir ; mais si la voix de la charité parle plus haut que toutes les autres, comment pourrait-on ne pas l'écouter? Toutefois, il va sans dire que cet acte de commisération qui exigera du médecin un certain courage, ne pourra s'accomplir qu'à la prière instante du moribond, avec le consentement de sa famille et à la suite d'une consultation sérieuse avec plusieurs membres du corps médical. Du reste, c'est à l'avenir de donner une

solution à ce délicat problème. Pour le moment, la loi morale, à défaut de la loi civile, semble interdire aux médecins ces bons mouvements-là. Peut-être a-t-elle raison ; la thérapeutique, comme la politique, n'est pas une affaire de sentiment.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XVII

Les causes premières du suicide. Le tempérament et le caractère

Hélas ! il semblerait que les causes du désespoir et du suicide dussent être aussi nombreuses et aussi variées que les misères, les maladies, les afflictions, les hontes et les folies humaines. Le suicide est la solution définitive de tous les maux de l'âme et du corps, quand on n'a pu et qu'on n'espère plus en trouver d'autres; c'est l'*ultima ratio* des affligés. Une douleur morale ou physique ne veut céder ni aux remèdes, ni à la volonté, ni à la raison, ni à l'espoir, ni aux prières, ni à aucun des moyens que fournit la vie ; mais elle sera bien forcée de céder à

la mort, qui est la suppression absolue de tout mal et de tout bien. « Mon désespoir ne veut mourir qu'avec moi ; eh ! bien, soit ! je mourrai pour qu'il meure » : voilà la question tranchée avec une effrayante simplicité.

Et cependant, je crois qu'on se trompe le plus souvent quand on attribue aux maux de l'âme et du corps la cause première et réelle du suicide. Toutes les manières de souffrir que l'homme ait expérimentées dans sa chair et dans son esprit ne suffiraient pas pour le décider à se donner la mort, s'il ne portait pas en lui-même un agent secret qui, lorsque les circonstances sont favorables à son action, le pousse irrésistiblement au suicide. Cet agent, qui a toute la force d'un instinct, c'est le tempérament, lequel résulte de la constitution physique de chacun et détermine sa manière de penser, de juger et de sentir. Il y a des tempéraments robustes et sains qui, bien que très sensibles à la douleur, sont absolument réfractaires au suicide. Toutes les calamités de ce monde peuvent fondre à la fois sur les hommes qui en sont dotés ; elles ne parviennent pas à faire naître en eux le désir, ni même l'idée de se tuer. Par contre, il existe chez d'autres individus une prédisposition au suicide telle, que le moindre revers, une simple contrariété, les entraînent aux plus funestes résolutions ; tout leur sert de prétexte à déserter la vie. Un tempérament malheureux fausse et altère profondément le caractère et il se transmet très souvent par héré-

dité d'une génération à l'autre, comme le vice et la maladie.

Je n'ai pas une bien grande foi dans la classification des tempéraments en sanguin, bilieux, lymphatique, nerveux: je crois moins encore à leurs combinaisons en tempéraments nervoso-sanguins, lymphatico-bilieux et ainsi de suite, car je ne me représente pas très bien cette suprématie de la lymphe chez les uns, de la bile chez les autres, du sang chez ceux-ci, des nerfs chez ceux-là, de telle sorte que, suivant le tempérament de chacun, c'est le foie qui commande ou bien le cœur et les poumons, quand ce ne sont pas les centres nerveux ou les vaisseaux lymphatiques. Mais il est bien certain que nous avons tous une façon particulière de sentir, de penser, de souffrir et de jouir et que le même bien ou le même mal nous affectent si différemment que ce qui réjouit les uns peut affliger les autres. Les philosophes et les médecins ont donné à cette disposition particulière à chaque individu un nom grec d'une physionomie assez pédante, qui aurait fait les délices de Philaminte et de Bélise : c'est l'*idiosyncrasie*.

En effet, le même malheur peut se présenter à l'homme sous mille aspects différents. Les uns le voient avec une lunette assombrissante et grossissante ; les autres l'aperçoivent à peine. Si l'imagination ou le tempérament l'exagèrent, il peut devenir une circonstance déterminante du suicide, mais il n'en sera pas la cause.

C'est la manière d'éprouver la souffrance bien plus que la souffrance même qui fait les malheureux et établit entre eux de si grandes différences. Deux amis perdent leur fortune en même temps dans un coup de bourse ; l'un se désole, s'assombrit toujours plus et finit par se tuer de désespoir ; l'autre, conserve toute sa sérénité, se remet aussitôt au travail et devient plus heureux qu'auparavant ; c'est le même malheur pour tous les deux, mais senti d'une façon si différente qu'il a mis l'arme du suicide dans la main du premier et qu'il a donné le bonheur au second.

La souffrance est le lot de tout le monde et pas un homme n'est épargné par elle pendant toute sa vie. S'il existait quelqu'un qui pût me dire : « Je n'ai jamais connu la douleur », je lui répondrais qu'il ne perdra rien pour attendre et que la certitude que son tour de souffrir arrivera tôt ou tard est déjà une douleur. Seulement chez les uns la douleur, même la plus violente, glisse rapidement sans laisser de traces, bien que ses atteintes puissent être très fréquentes ; chez les autres, elle s'enfonce profondément et fait vibrer toutes les fibres de la sensibilité. C'est affaire de tempérament et de caractère.

Le joyeux maréchal de Bièvre, que ses calembours ont rendu célèbre, logeait quelquefois un vigoureux bon sens dans ses jeux de mots, témoin cette naïve définition du bonheur et du malheur :

Le malheur et le bonheur
Nous viennent du même auteur :
Voilà la ressemblance.
Le bonheur nous rend heureux
Et le malheur malheureux :
Voilà la différence.

Cette différence est si peu de chose, semble dire le facétieux maréchal, qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter. Mais il aurait pu noter une autre ressemblance et une autre différence entre le bonheur et le malheur : ils diffèrent en ce que le premier est très rare et que le second ne l'est pas du tout ; ils se ressemblent en ce que ni l'un ni l'autre ne réside dans les choses et ne ressort directement des faits et des évènements. Le luxe, pas plus que la misère, la volupté pas plus que la souffrance, l'amour pas plus que la haine, la santé même pas plus que la maladie ne sont capables de les engendrer. Ils sont tous deux placés en nous, dans notre caractère, comme une semence que la bonne fortune ou les revers peuvent faire lever, mais qu'ils ne peuvent pas créer.

CHAPITRE XVIII

De quoi se forment le bonheur et le malheur

Le bonheur est une denrée très rare et d'un très haut prix; personne n'en peut obtenir beaucoup pour sa part : sachons donc nous contenter de peu sur ce point et n'en demandons pas trop à la destinée. C'est déjà jouir d'un certain bonheur que de n'être pas trop malheureux.

Le bonheur se forme de l'union de trois éléments inséparables : le désir, l'espoir et la possession. Désirer, c'est tendre par la pensée vers un objet, animé ou inanimé, matériel ou immatériel; espérer, c'est avoir le sentiment qu'on l'obtiendra; posséder, c'est l'attacher à soi et en jouir. Si un seul de ces éléments vient à manquer, le bonheur qui naît de leur union ou de leur succession manquera aussi. En effet, on ne peut espérer sans désirer ce qu'on espère; désirer sans avoir l'espoir de posséder est un tourment semblable à celui qui naît de l'envie impuissante, et enfin posséder ce

qu'on ne désire pas est une chose indifférente, quand ce n'est pas une charge ou un ennui.

La nécessité de remplir ces trois conditions pour être heureux explique pourquoi tant de riches oisifs, souffrent, gémissent et maudissent la vie : ils entrent immédiatement en possession de tous les biens de ce monde sans passer par le désir et par l'espoir qui mettent ces biens en valeur et en font le charme ; cela suffit pour que tous ces plaisirs, que le pauvre envie bien à tort, cessent aussitôt d'être pour eux des jouissances ; ils n'accomplissent qu'une des conditions du bonheur, posséder ; c'est comme s'ils n'en remplissaient aucune. Mais qu'au lieu de se courber, désœuvrés, sous le poids d'une lourde et ennuyeuse possession, ils se consacrent à un travail qui leur plaît, et tout changera : ils *désireront* que leur œuvre réussisse, ils *espèreront* qu'elle réussira, enfin ils l'achèveront et ils en jouiront ; c'est-à-dire qu'ils auront passé par la filière indispensable pour atteindre ce résultat, le bonheur.

Seulement, pour que son bonheur dure toute sa vie et ne soit jamais interrompu, l'homme devrait réaliser cet idéal malheureusement irréalisable sur la terre : désirer toujours, espérer toujours et obtenir toujours ce qu'il espère.

Des trois éléments du bonheur on pourrait donc former une sorte de syllogisme ainsi conçu :

« Pour être heureux, il faut désirer et espérer sans cesse, puis posséder ; or, j'arrive toujours à

posséder ce que je désire et espère; donc je suis heureux. »

Toutefois, la possession n'a peut-être pas toute l'importance du désir uni à l'espoir, et si le syllogisme pouvait à la rigueur se passer de l'un de ses termes, ce serait de sa mineure résumée dans ce mot : *je possède*. On peut en effet, sans en souffrir beaucoup, désirer et espérer longtemps une possession qui se fait attendre, comme ces mariages dont les fiançailles durent plusieurs années. Seulement, il ne faut pas que cette attente se prolonge indéfiniment, car elle risquerait de changer le terme « espoir » en son contraire « désespoir » comme le dit si bien Oronte dans son sonnet :

> Belle Philis, on désespère,
> Alors qu'on espère toujours. *(Misanthrope.)*

En général pourtant, une possession longtemps différée, tout en aiguisant le désir, ne détruit pas l'espérance, la plus fidèle et la plus tenace des amies de l'homme; aussi, les misérables qui espèrent beaucoup et obtiennent très peu, rient et chantent plus souvent que les possédants qu'on est convenu d'appeler les heureux de ce monde. C'est que l'espérance apporte la joie, tandis que la possession ne donne que la satisfaction qui vaut moins et qui dure peu, et il est certain que si l'on cherche quelque part de la franche gaieté, il faut entrer dans la chambre du pauvre qui espère plutôt que dans le salon du millionnaire qui possède.

Qui pourrait s'en étonner ?

L'insouciance est fille de l'espoir, le souci est fils de la possession, et l'on aura beau dire que l'espérance n'est que le rêve d'un homme éveillé, cela ne la rend pas moins précieuse et moins bienfaisante, car il n'est pas en ce monde de plus douce jouissance qu'un beau rêve.

L'espoir est donc un bien plus réel et plus solide que la possession, puisqu'il peut durer et s'accroître et qu'il n'est pas nécessairement condamné au désenchantement et au dégoût comme la possession. N'est-ce pas Bossuet qui a dit : « Les jours heureux, on les imagine dans le passé, on les espère dans l'avenir et on ne les possède jamais. » Ainsi, l'homme souffre dans son passé en regrettant ce qu'il s'imagine avoir eu ; il souffre dans son présent en étant privé de ce qu'il désire, et il ne jouit un peu que de l'avenir, puisqu'il goûte d'avance, bien que vaguement, ce qu'il espère.

Et voilà pourquoi la perte de l'espérance, appelée si justement le désespoir, est considérée comme le dernier degré de la détresse humaine, le fond du gouffre dont la seule issue est un gouffre encore plus profond : la mort, volontaire ou non.

Si le bonheur naît de l'union du désir et de l'espoir suivis de la possession, son contraire, le malheur, se formera naturellement des éléments opposés. J'ai de l'aversion[1] pour la ruine, le déshon-

[1] Il faudrait ici un mot qui désignât exactement le contraire du désir, comme la crainte désigne l'opposé de l'espoir. Les Allemands ont *Zuneigung* et *Abneigung*.

neur, la maladie, la persécution; je crains que l'un ou l'autre de ces maux ne m'arrive; réel ou forgé par l'imagination et l'hypocondrie, il m'atteint en effet et je le subis : c'est le malheur, lequel, sans le concours de la crainte, peut naître simplement aussi de la répulsion qu'il inspire et du coup dont il frappe. Ce malheur me cause une douleur si profonde et si continue qu'elle détruit en moi toute espérance d'en être délivré : c'est le désespoir. Si je quitte la vie volontairement pour mettre un terme à mon désespoir, c'est le suicide; si j'accepte mon mal jusqu'à ce que la mort naturelle vienne d'elle-même le terminer, c'est la résignation. Le désespoir ne peut s'allier avec la résignation, car du moment que je me résigne, mon désespoir s'apaise et prend fin; en effet, j'espère, sinon la cessation ou la diminution de ma douleur dans cette vie, du moins des compensations et des récompenses dans une autre vie. C'est pourquoi la religion, bien comprise et débarrassée de toutes ses superstitions absurdes et terrifiantes, est, comme je le dirai plus tard, un refuge assuré contre le désespoir et le suicide. La foi, sœur de l'espérance, est aussi la mère de la résignation.

A l'époque où j'habitais Constantinople, j'allais quelquefois visiter à l'hôpital allemand de Péra un pauvre diable qui souffrait d'une maladie de cœur déclarée incurable et à laquelle s'était jointe une hydropisie de tous les membres. Il avait fréquemment des crises d'étouffement qui le faisaient cruel-

lement souffrir, et il ne pouvait plus rester couché, de sorte que la nuit il sommeillait assis dans un fauteuil, courbé, comme cassé en deux et réveillé à chaque instant par d'intolérables suffocations. Indigent et sans protection, il était soigné dans la salle commune en compagnie d'autres malades qui geignaient, gémissaient ou poussaient des cris lamentables. Lui-même souffrait comme un damné et pensait à sa femme et à ses enfants qui, privés de son travail, vivaient dans une grande misère que quelques secours charitables parvenaient à peine à adoucir. Un sculpteur, qui aurait voulu buriner l'image du malheur, n'aurait pu choisir de meilleur modèle que ce pauvre homme. Eh ! bien, il était infiniment plus serein et plus souriant que nous autres qui venions le voir. Saisis d'une profonde pitié, nous nous étions bien promis, à nos premières visites, de chercher à remonter son courage; mais c'eût été une peine inutile, car c'est lui, au contraire, qui nous consolait, nous rassurait et nous invitait à garder notre bonne humeur.

« Sans doute, nous disait-il, je ne suis pas toujours sur des roses; mais je ne me plains pas : je suis bien soigné dans mes crises, bien nourri quand il m'arrive d'avoir quelque appétit; je suis résigné quand je souffre, tranquille et content quand je ne souffre plus. J'ai même, la nuit ou le jour, de courts moments de sommeil où je me repose. Dans mon état, peut-on exiger davantage ? La situation de ma femme et de mes enfants est le mauvais côté

de mon affaire; mais il y a partout, à Péra comme ailleurs, de bonnes âmes secourables, qui, j'en suis certain, ne les abondonneront pas si je viens à leur manquer. D'ailleurs, j'ai bon espoir : je ne tarderai pas à me rétablir et à reprendre mon travail. »

Ce n'était pas la religion qui lui inspirait ce « bon espoir », cette confiance en l'avenir et cette admirable sérénité. Il avait été baptisé dans la religion catholique, mais il n'adorait guère que « le dieu des bonnes gens » à la façon de Béranger; il puisait toute sa belle humeur dans son caractère. Le malheur le cernait de toutes parts; il s'attaquait à sa chair, mais ne s'enfonçait pas plus avant, car un soleil bienfaisant rayonnait au-dedans de lui et dissipait les sombres nuages qui cherchaient à l'envelopper et à obscurcir sa joie intérieure. Certes, ce n'est pas à lui qu'il aurait fallu parler de suicide !

L'homme dégoûté de la vie est généralement celui qui posséde trop et bien rarement celui qui ne possède pas assez, car il est bien plus triste de tout obtenir sans rien désirer que de tout désirer sans rien obtenir.

CHAPITRE XIX

Les motifs déterminants du suicide chez l'homme et chez la femme.

Il ressort de ce qui précède que les gens qui se donnent la mort ont, indépendamment de toutes les tribulations de la vie, une prédisposition innée au suicide, une sorte de microbe abstrait qui agit sur eux, comme sur les phtisiques le microbe de la tuberculose. Il n'en est pas moins certain qu'il faut qu'une circonstance se produise, qu'un malheur survienne pour que ce germe éclate, grandisse, se développe jusqu'à envahir l'être entier, produire le désespoir et provoquer cette crise finale qui est le meurtre de soi.

La cause première du suicide est donc placée dans le caractère ou dans le tempérament, mais cette cause met en jeu, à un moment donné, une foule de motifs déterminants qui sont comme ses subordonnés et ses exécuteurs et qui reçoivent d'elle leur force et leur impulsion.

Ces motifs sont bien plus nombreux et plus variés chez les hommes que chez les femmes, parce que les hommes, vivant plus au dehors, étant plus souvent en contact avec la société qui les corrompt, et se frottant continuellement à tous les abus de la civilisation, sont exposés à bien plus de chutes, de déboires et de calamités; parce qu'ils cultivent une foule de vices dont la plupart des femmes se tiennent sagement éloignées, et parce que leur existence est plus soucieuse et plus tourmentée. Les passions violentes avec leurs fureurs qui égarent la raison, les excès de tous genres, vils comme l'alcoolisme et la débauche ou nobles comme l'extrême abstinence et le surmenage cérébral, mais qui ruinent également et de la même manière le corps et l'intelligence ; l'oisiveté persistante qui donne le dégoût de la vie et anéantit toute énergie : voilà autant d'agents malfaisants qui entraînent au suicide bien des malheureux.

Outre que les femmes ont beaucoup moins de motifs qui les poussent à s'arracher la vie, elles ont horreur de la mort, bien plus que les hommes; aussi, compte-t-on parmi elles moins de suicides que parmi les représentants du sexe fort, à peine 35 pour cent des cas qu'on constate dans les divers pays; ceci s'accorde avec leur longévité bien plus considérable que chez les hommes, car sur mille personnes qui atteignent cent ans, 75,4 appartiennent au sexe féminin.

Les principales raisons qui entraînent les femmes

au suicide sont l'amour trompé, la jalousie, l'abandon de l'époux ou de l'amant, surtout quand il s'y joint la maternité présente ou attendue, le fanatisme religieux et enfin l'extrême misère.

On remarquera qu'à l'exception de la misère, tous ces motifs relèvent de l'érotisme ou viennent du cœur; ce qui n'étonnera personne, la femme étant essentiellement organisée pour l'amour. Le fanatisme religieux lui-même n'est qu'une des formes de ce sentiment et l'on n'ignore pas que chez bon nombre d'aliénées, il n'est pas autre chose qu'une passion ardente, exaltée, mais très humaine et très féminine, pour le Seigneur Jésus-Christ, dont on les voit couvrir l'image de caresses et de baisers. Celles que cette passion hystérique pousse au suicide ne cherchent généralement à quitter la vie que pour aller plus tôt rejoindre le « bien aimé », le « divin époux », car elles le nomment ainsi, et jamais « l'ami ». C'est de l'amour inoccupé, de l'amour terrestre qui, faute d'emploi, s'est porté ailleurs et s'est créé un objet dans le ciel. L'adoration du Sacré-Cœur dans certains couvents de femmes n'est qu'un besoin du cœur et des sens, qui, ne pouvant se satisfaire selon les règles de la nature, s'assouvit par des moyens formés d'un singulier mélange de mysticisme et de sensualité.

Les femmes se lamentent sur leurs souffrances beaucoup plus que les hommes, parce qu'elles aiment qu'on s'apitoye sur leur sort, qu'on les plaigne et qu'on les conseille; elles n'en supportent

pas moins leurs maladies plus patiemment que les hommes, et il est rare qu'elles se jettent volontairement dans la mort pour échapper aux souffrances même les plus cruelles. C'est le roseau qui plie et qui gémit, mais qui ne rompt pas. Comme elles n'ont pas cette intrépidité qu'exige le suicide et qui est bien plus nécessaire pour se donner la mort que pour l'affronter dans un combat, elles supportent de même l'extrême misère avec plus de résignation que ne le fait l'homme, et elles se laisseront lentement mourir d'inanition, plutôt que de hâter par un coup décisif l'œuvre de la faim.

Qui pourra jamais énumérer toutes les raisons ou les circonstances qui mettent dans la main des hommes l'arme du suicide? Comme, en général, ils font assez bon marché de leur existence quand ils se croient malheureux, ils se décident à en finir avec la vie plus facilement que les femmes et pour des motifs bien moins graves. A moins que la folie ne s'en mêle, les femmes ont presque toujours, sinon de bonnes, du moins de fortes raisons pour franchir volontairement le terrible seuil; aussi les suicides excentriques sont-ils aussi rares chez elles qu'ils sont communs dans l'autre sexe. Les Anglais ont la réputation de se distinguer tout particulièrement dans ce genre de suicide et cette excentricité va même quelquefois jusqu'au comique.

Un juge de Manchester se tue un beau matin parce que, voyant sur sa table une grosse liasse de procès à examiner, il estime que « décidément

il a trop à faire ». Un autre gentleman, très riche et très viveur, se coupe la gorge parce qu'il a fini par remarquer que toute la vie consiste à s'habiller le matin et à se déshabiller le soir et que cet exercice, qu'il pratique depuis quarante ans, soit quatorze mille six cents jours, ne lui présente plus rien de nouveau ni d'intéressant. Un voyageur écossais passant à Bruxelles, se pend à un réverbère parce que, ayant eu maille à partir avec l'administration belge, il a grande envie de tirer la langue aux habitants de la ville et qu'il n'ose le faire de son vivant. Le docteur Tissot cite le cas d'un enfant de treize ans qui se tua en laissant un écrit commençant par ces mots : « Je lègue mon âme à J.-J. Rousseau et mon corps à la terre. » Un grand brasseur très rouge avait vainement essayé de se donner un teint moins révolutionnaire; mais ni le régime, ni les remèdes, ni même d'abondantes saignées ne parvinrent à changer sa couleur. A la fin, il prit le parti de se tuer, espérant que la mort lui apporterait enfin cette bienheureuse pâleur à laquelle il avait toujours vainement aspiré.

Cependant, — est-il nécessaire de le dire ? — la plupart des suicides, même masculins, sont provoqués par des malheurs plus sérieux; mais ces malheurs eux-mêmes sont-ils toujours bien réels et l'imagination ne les forge-t-elle jamais? Etre privé de ce qu'on aime et de ce qu'on désire, c'est le malheur; mais ce que j'aime et ce que je désire, un autre peut-être le hait et le repousse : c'est donc mon

imagination qui met dans cet objet tout le charme que j'y trouve, et c'est l'imagination de l'autre qui lui donne tout ce qu'il y voit de répugnant. J'aime la politique: occuper un poste éminent dans l'Etat, c'est pour moi le bonheur; être rejeté dans l'obscurité de la vie privée qui plaît à tant de gens, voilà pour moi le malheur. Un autre aime le faste que je ne puis souffrir: acquérir des millions forme l'unique objet de ses efforts; les perdre et se contenter de l'*aurea mediocritas* du poète, qui me semblerait si douce, voilà ce qu'il ne peut supporter et ce qui le jette dans le désespoir et dans le suicide. Au fond, les douleurs physiques sont les seules réelles, et encore sont-elles presque toujours considérablement exagérées par la peur; toutes les autres naissent de l'imagination : on se les figure, on ne les a pas. Notre malheur est donc aussi chimérique que notre bonheur et l'on se tue plus fréquemment pour des idées que pour des faits. N'importe! puisque nous souffrons ou que nous jouissons de nos chimères autant que de vrais maux ou de vrais biens, l'illusion vaut la réalité et se confond avec elle.

Parmi les raisons positives qui poussent les hommes au suicide, il faut mentionner en première ligne la ruine, les pertes d'argent et la banqueroute, la crainte du déshonneur public et des poursuites pénales, l'emprisonnement, les chagrins d'intérieur, l'orgueil blessé et l'ambition déçue, la révocation d'un emploi et la perte d'une position; puis viennent la misère, la maladie, les peines d'amour, l'hy-

pocondrie, le spleen et la nostalgie; enfin, mais plus rarement, la mort d'un membre de la famille, le fanatisme religieux, les remords, l'isolement.

On voit combien le sentiment qui joue un si grand rôle dans le suicide des femmes, tient peu de place dans les causes qui déterminent le suicide des hommes. Aussi la mort volontaire des femmes est-elle presque toujours plus noble et plus touchante. Quand nous apprenons le suicide d'une de ces malheureuses créatures, notre premier cri avant toute réflexion est: « Pauvre femme! » car il ne nous vient pas à la pensée que l'égoïsme, l'inconduite ou quelque action honteuse aient quelque chose à voir dans ce triste évènement. Mais nous sommes plus sceptiques si l'on nous informe du suicide d'un homme, et bien souvent nous nous écrions tout d'abord; « Quel imbécile! » ou bien « Quel lâche! » quand nous ne disons pas: « Après tout, c'est ce qu'il avait de mieux à faire! » Les détails qu'on nous donne et nos propres réflexions corrigent souvent notre cruel jugement; mais la première impression est comme la calomnie: il en reste toujours quelque chose, et, instinctivement, nous continuons à nous apitoyer sur la fin tragique de la « pauvre femme » bien plus que sur la « déplorable et stupide résolution du misérable. »

CHAPITRE XX

Les malheurs. La ruine et la banqueroute.

Le nombre des suicides occasionnés par la perte de la fortune, des places et des honneurs, ainsi que par la banqueroute, dépasse sensiblement chez les hommes le chiffre des suicides déterminés par d'autres causes extérieures. L'argent rend heureux bien peu de gens; en revanche, il en tue beaucoup, surtout quand, étant mal gagné, il est perdu d'un seul coup. L'homme qui ne doit sa fortune qu'au travail et qui ne l'augmente que par le travail, peut connaître des jours d'embarras et de gêne, mais il se ruine très rarement et, par conséquent, il ne se tue guère. Mais pourra-t-on jamais faire le compte des suicides qu'ont occasionnés les jeux de bourse et les jeux de hasard, enfants de la même famille et qui se ressemblent beaucoup?

Les krachs, mot peu harmonieux d'importation allemande, sont de vastes banqueroutes financières qui se distinguent des autres en ce qu'elles sont

beaucoup plus étendues et par conséquent bien plus désastreuses que les simples faillites commerciales et industrielles. On sait avec quelle effrayante rapidité les krachs se sont succédé à notre époque soit en Europe, soit en Amérique, semant dans toutes les villes et dans tous les coins le désespoir et la mort, amoncelant les ruines là où le travail avait répandu l'aisance. Or, les krachs sont le plus souvent l'œuvre abominable de quelques gros spéculateurs qui y trouvent le moyen le plus prompt et le plus commode de râteler la grande et la petite épargne des familles pour l'engloutir dans leurs coffres-forts. Ils procèdent de plusieurs façons, toutes assez prudentes pour ne pas éveiller la curiosité des codes; ils crèent par exemple, après s'être formés en syndicats ou consortiums, une entreprise quelconque : percement d'isthme, exploitation de mines d'or, irrigation de province; ou bien ils fondent un établissement de crédit avec de magnifiques bureaux; ils font « mousser » l'entreprise ou l'établissement par des prospectus mirobolants semés à profusion ou par des annonces et des réclames chèrement payées — certains journaux qui s'enrichissent à ce métier en savent quelque chose; — puis ils allument dans le public la fièvre des achats par une hausse factice et par quelques dividendes dont l'argent versé par les gogos-souscripteurs paie seul le montant. Quand la valeur, fortement chauffée, a atteint sur la cote la hauteur maxima, ils l'écoulent graduellement, avec une sage

lenteur, en ayant soin de racheter quelquefois un certain nombre de leurs actions pour ne pas ébranler trop violemment l'équilibre de l'offre et de la demande; ce jeu dure jusqu'à ce qu'ils soient entièrement débarrassés de leur « paquet » comme ils l'appellent; ensuite ils abandonnent la valeur qui, n'ayant aucune assise réelle et n'étant plus soutenue par ses patrons, ne sert plus ni intérêts ni dividendes et naturellement retombe au prix qu'elle vaut, c'est-à-dire à rien ou presque rien... et le tour est joué. Les lanceurs attrapent l'argent et le bon public garde le papier (1). Ce jeu-là qui escroque les millions est autorisé par les lois, lesquelles en revanche, mettent sous les verroux — car il faut bien que les prisons servent à quelque chose, — le pauvre diable qui s'est emparé indûment d'un petit écu.

On avouera que, de quelque manière qu'elle arrive, la mort qui vous délivre ou vous met à l'abri de pareils abus, est une amie dont il est quelquefois bien difficile de repousser les avances.

On ne saurait assez le répéter: avec ses marchés à terme, ses primes, ses reports et déports, ses ventes à découvert, la Bourse est un tripot comme

(1) En 1873, après le krach de Vienne, un maître d'hôtel acheta pour 150 florins vingt mille titres d'actions discréditées, de divers genres et de diverses couleurs. La valeur nominale de tout le stock montait à vingt-cinq millions de francs. Il en tapissa toutes les chambres de son hôtel et réalisa ainsi une économie de 200 °/₀ sur ce que lui aurait coûté la même quantité de papier peint acheté chez les marchands.

un autre, bien qu'il soit différemment outillé; c'est un tripot dont le tapis vert s'intitule la corbeille et dont les croupiers quittent ce nom malsonnant pour en prendre un autre plus honoré dans le monde; ce qui n'empêche pas que plusieurs parmi eux, échaffaudant leur fortune sur la ruine de bien des familles, font plus de victimes que le baccarat et la roulette. Le tripot de Monte Carlo enregistre en moyenne sept ou huit suicides par an dûment constatés. La Bourse en tous pays serait bien en peine de dresser la liste des siens. Il faut donc espérer que les lois qui pendant notre siècle ont interdit les maisons de jeu dans la plupart des Etats feront, dans le siècle suivant, un nouveau progrès, sinon en supprimant toutes les Bourses, au moins en les réformant à fond et en en bannissant les spéculations à terme et à découvert. Telles qu'elles sont organisées de nos jours, les Bourses sont de véritables coupe-gorge où une foule d'imprudents vont se faire dévaliser légalement et trouvent, en échange de la fortune dont on les allège, le désespoir et la honte, quand ce n'est pas le suicide ou la folie.

Dans ces dernières années, la législation allemande semble avoir compris qu'il est nécessaire de mettre un frein aux abus de la Bourse, et malgré les protestations furieuses des gros spéculateurs, protestations qui prouvaient qu'il était grandement temps d'agir, elle y a apporté quelques remèdes très insuffisants sans doute, mais qui en promettent

d'autres. Assurément, la fermeture de toutes les Bourses serait le meilleur des remèdes; elle serait en tous cas un grand bien pour les familles et les honnêtes gens; mais dans l'état actuel des mœurs et du crédit, lequel repose partout et exclusivement sur du papier [1], on conçoit que ce serait là une utopie irréalisable; et puis la suppression de la Bourse supprimerait du même coup les intermédiaires de toutes dénominations; elle diminuerait même de beaucoup le nombre des banquiers. Mais qui s'en plaindrait? Ceux-là seuls qui seraient supprimés ou diminués. Quant aux travailleurs et à leurs familles, ils sauveraient leur épargne, ce qui compenserait bien la perte de cette absurde illusion qu'on peut conserver la fortune sortie d'un coup de bourse. Une personne qui est très versée dans les questions de finance et d'économie politique me disait que les diverses Bourses de l'Europe, y compris celle de Genève, ont fait perdre aux habitants de cette ville, à partir du fameux krach de 1881, plus de cent millions de francs, c'est-à-dire plus que ne pourraient leur en voler, pendant cent ans d'exercice, plusieurs bandes d'escrocs, de filous, de pick-pockets et de cambrioleurs.

[1] Si l'on réunissait tout le papier imprimé et à vignettes qui circule dans le monde sous forme de titres d'actions, d'obligations, de banknotes, de chèques, de lettres de change, d'effets de commeree, de reconnaissances, etc., etc., on pense qu'on en formerait un tas pesant plus de deux cent mille kilos, d'une valeur intrinsèque de 20,000 fr. (le papier compté à 10 centimes la livre), et d'une valeur nominale de plus de 300 milliards.

CHAPITRE XXI

La crainte du déshonneur public et des poursuites pénales. La prison

Les suicides provoqués par la crainte du déshonneur public et des poursuites devant les tribunaux sont aussi fort nombreux parmi les représentants du sexe mâle. L'homme a tellement peur de la déconsidération, et il est si avide de louanges qu'il se tourmente non seulement de ce qu'on dit de lui pendant qu'il vit, mais de ce qu'on en pourra dire après sa mort. A défaut de l'admiration qu'il est bien difficile d'inspirer aux autres hommes, quand on ne s'élève pas fort au-dessus d'eux, il veut au moins qu'on lui accorde l'estime et la considération. Cette crainte du « qu'en dira-t-on » pendant la vie s'appelle le souci de la réputation; les ferrailleurs et les militaires la nomment le culte de l'honneur. Quand on désire que la bonne opinion des hommes et leur admiration se prolongent après la mort, c'est l'amour de la gloire, amour

absurde, car on sacrifie sa vie entière à une chose dont on ne jouira jamais.

Hélas! bien des gens tiennent à être honorés plus qu'à être honorables ; aussi ne se font-ils aucun scrupule de tromper et de frauder leurs semblables, aussi longtemps que leurs victimes ne s'en apercevront pas et que le public n'en sera pas informé. En revanche, ils tombent dans une poignante affliction, dès que la rumeur générale les signale. On ne sait rien : leur vertu est intacte ; on apprend tout : leur infamie est complète ; dans le premier cas, ils vivent joyeusement de leurs fourberies et de leurs rapines ; dans le second cas, ils en sont désespérés et ils se tuent.

Et même, il n'est pas toujours nécessaire, pour qu'un homme du monde conserve sa considération, que ses pires turpitudes soient ignorées de tout le public ; il suffit souvent qu'elles ne soient pas officiellement connues, qu'elles ne s'étalent pas dans la *Gazette des Tribunaux* et dans la chronique judiciaire des grands journaux. Qu'il n'y ait rien d'imprimé, c'est-là l'essentiel. On parle de ses petites infamies dans les salons, au café, un peu partout ; mais cela n'empêche personne de le saluer, de lui serrer la main, de le recevoir s'il est bien mis : il n'en demande pas davantage. « L'indignité ne compte dans notre société moderne que le jour où elle est rendue publique, dit fort justement M. Saint Julien dans le *Peuple français* ; jusque-là on sait, mais on fait comme si l'on ne savait pas. »

La crainte du déshonneur *public* — je dis bien: public, puisque l'autre, le seul réel au fond, ne compte plus — a créé une espèce de suicide qu'on pourrait appeler le suicide obligatoire ou le suicide extorqué, suivant les cas. Qui n'a entendu parler de ces morts tragiques imposées à certains fils de famille par l'honneur du nom ? Un jeune homme a commis quelque méfait assez grave ou assez retentissant pour éveiller les curiosités malsaines de la Cour d'assises ; on a bien cherché à étouffer l'affaire, mais on ne l'a pu. Le père se présente dans la chambre du malheureux, lui met un revolver chargé dans la main ou sur la table et lui dit : « Tu sais ce qui te reste à faire, si tu n'es pas un lâche ! » Puis il se retire ; le fils obéit et se tue.

La justice verra-t-elle dans cette mort un suicide ou un homicide ? L'un et l'autre, sans aucun doute. Elle ne poursuivra pas le défunt, puisque, fort heureusement, nos lois modernes ne s'acharnent plus sur des cadavres ; mais poursuivra-t-elle le père ?

Elle le doit, car celui-ci a été, volontairement et avec préméditation, l'auteur immédiat de cette mort. Il n'était pas coupable du crime commis par son fils et il n'en pouvait être déclaré responsable ; ce n'est donc que par un faux orgueil qu'il aura obligé son enfant à se tuer ; bien plus, s'il avait eu plus de courage, il l'aurait tué lui-même, et cette action qui n'eût pas été pire que

l'autre, aurait fait de lui un assassin bien authentique, dévolu au code criminel.

La prison, et tout particulièrement la prison cellulaire, pousse au suicide bien des malheureux, et Maxime Ducamp, dans son remarquable ouvrage sur *Paris*, dit qu'à Mazas et dans les autres maisons de détention, on prend toutes sortes de précautions pour empêcher ceux qu'on écroue de se donner la mort, car c'est la première chose à laquelle plusieurs songent en entrant dans leur nouveau domicile. On a mille peines à déjouer leurs sinistres tentatives, bien qu'on leur ôte tout ce qu'ils ont dans leurs poches et, de plus, leur ceinture, leurs bretelles et leur cravate. On en a vu qui avaient déchiré leur chemise et s'en étaient fait une corde pour s'étrangler ; un autre avait arraché de son soulier un clou avec lequel il avait essayé, mais vainement, de s'ouvrir une artère du poignet.

Au bout d'un ou deux ans, quand les prisonniers se sont habitués à la captivité et à leur nouvelle vie, ils renoncent généralement à leurs sombres projets. Chose remarquable et qui témoigne de l'influence salutaire du travail, même le plus pénible et le plus humiliant, les condamnés aux travaux forcés cherchent très rarement à se suicider, sans doute parce qu'ils n'ont pas le loisir d'y songer aux heures de la corvée et parce que, rompus de fatigue, ils ne pensent qu'à dormir aux heures du repos. En revanche, ils continuent toujours à

épier l'occasion de s'évader, ce qui me semble fort naturel ; il y a des biens dont on peut se passer, mais la liberté est un bien nécessaire qu'il devrait être permis à tout homme, même au scélérat, de chercher à reconquérir, et il est inique d'aggraver la peine d'un prisonnier qui a été arrêté au moment où il prenait la clé des champs ou qui a été ressaisi après l'avoir prise. S'il se laisse surprendre avant ou rattraper après, qu'on le refoule dans son domicile forcé après en avoir solidement réparé les brèches; qu'on le soumette même à une surveillance très rigoureuse, rien de plus légitime ; mais qu'on ne lui inflige aucun châtiment supplémentaire, car il n'a fait, après tout, qu'exercer un droit imprescriptible, aussi naturel que le droit de respirer, de boire et de manger.

CHAPITRE XXII

Les chagrins d'intérieur

Les suicides occasionnés par les chagrins d'intérieur sont peut-être plus fréquents que tous les autres, et le fait que les gens mariés, s'il faut en croire la statistique, se tuent plus souvent que les célibataires, les veufs et les veuves, est d'une éloquence qui donne beaucoup à penser ; mais ces suicides-là sont les plus difficiles à constater, car ils sont, d'ordinaire, soigneusement dissimulés par les familles, et les médecins qui savent ce qui s'est passé ou qui s'en doutent, sont trop charitables pour les divulguer, en supposant même que le secret professionnel ne leur fasse pas une loi de la discrétion la plus absolue à cet égard. Dans le cas où le suicidé aurait cherché et trouvé la mort hors de sa demeure, et où il serait impossible de la mettre sur le compte d'un accident, quel est le mari, quelle est la femme et quels sont les enfants

qui diront au public ; « Il fut notre victime ? » Des pertes d'argent, un accès de fièvre chaude, une maladie cruelle, une hypocondrie incurable, s'offrent d'eux-mêmes pour expliquer tout.

Les suicides qui proviennent de chagrins d'intérieur sont en général longuement prémédités. Avant que l'explosion ait lieu, la matière explosible s'est lentement accumulée dans le cœur : un dernier affront, un dernier outrage, une dernière infidélité, une dernière avanie qui, le plus souvent, n'est pas plus grave que toutes celles qui l'ont précédée, allument la mèche et font sauter le pauvre homme ou la malheureuse femme. Pour être lentes, ces causes de suicide n'en sont pas moins d'une extrême énergie, car elles agissent incessamment sur le caractère qu'elles assombrissent petit à petit ; elles attaquent l'énergie morale et l'entament profondément par leur action dissolvante et persistante dont on ne peut prévoir la fin ; elles obligent à une dissimulation de tous les instants, car il importe, — ainsi le veut l'orgueil, — de ne pas laisser transpirer au dehors ces dissensions et ces misères intestines et d'avoir toujours l'air satisfait de son home et content des siens.

On sait qu'il n'est rien que l'homme redoute autant que de laisser voir aux autres « ce qui cuit dans sa marmite »; les femmes sont, en général, beaucoup moins discrètes sur ce sujet : leur nature expansive leur fait chercher souvent des amies qui sont promptement mises au courant des scéléra-

tesses du monstre et, quand une seule amie les apprend, même sous le sceau du secret, tout le monde en est vite instruit. Ce perpétuel effort de concentration qui, chez les hommes, refoule sans cesse au fond de l'âme le mécontentement et la douleur, est tout ce qu'on peut imaginer de plus pénible et il est capable de faire tomber le caractère le mieux trempé, le plus ferme et le plus patient dans un abîme de tristesse et de désolation dont le suicide semble être la seule issue. Le statisticien qui parviendrait à constater toutes les morts plus ou moins volontaires qui sortent de ces sources cachées serait singulièrement habile ; il serait surtout effrayé lui-même des listes qu'il aurait dressées.

Les femmes restent au foyer domestique bien plus que les hommes ; aussi sont-elles plus souvent la proie des chagrins d'intérieur ; mais la femme que son mari ou sa famille rend malheureuse, trouve dans sa faiblesse même ou dans son effroi de la mort violente une force de résistance qui la défend contre le suicide. Elle n'en est que plus estimable et plus digne d'éloge. L'homme a son remède entre les mains, et il y recourt sinon volontiers, au moins sans trop de répugnance ou de frayeur ; la femme l'a aussi, mais elle le repousse le plus souvent ; pour elle le mal est toujours préférable au remède. Ce n'est point par grandeur d'âme ou par philosophie qu'elle ne se tue pas, et, bien qu'elle aime à se persuader que la religion

seule la retient à la vie, ce n'est pas davantage par la crainte d'offenser Dieu ; c'est tout simplement parce qu'elle a peur de se faire du mal ; elle ne veut pas de la rivière, parce que l'eau est trop froide, du poignard parce que « ça pique » et du charbon parce que cela donne la migraine ; et c'est ainsi que, pour éviter une douleur momentanée, elle supporte des tourments qui sont plus atroces que les plus cruels supplices.

L'homme, qui ne tremble pas devant la mort, tremble souvent devant sa femme. Qu'il y prenne garde ! c'est de cette absence de virilité et de son abdication d'homme que naissent le plus souvent ses chagrins d'intérieur, car la femme, ordinairement si bonne, si attentive, si dévouée envers ceux qui la dominent et lui imposent leur autorité, est impitoyable pour les hommes qui plient devant elle et paraissent lui être humblement soumis ; elle les appelle dédaigneusement des mazettes. Autant elle respecte et elle aime les hommes qui savent être les maîtres, autant elle méprise et exècre ceux qui se font ses esclaves, car chez elle, le respect tourne très vite en amour et le mépris en haine. Or, de même qu'elle est merveilleusement habile dans l'art de rendre heureux celui qu'elle aime, elle possède aussi un instinct diabolique qui lui enseigne à fond l'art de torturer sans trêve ni merci celui qu'elle abhorre et, chose étrange, son entourage, ses domestiques, ses amies ne s'en aperçoivent pas, tant elle sait leur cacher son jeu

et tant le pauvre diable, qui a honte de son rôle, s'ingénie de son côté à n'en rien laisser paraître.

Pendant le séjour de deux ans que j'ai fait à Moscou, je voyais assez souvent un négociant autrichien établi dans cette ville, homme fort aimable, causeur spirituel, amateur passionné de musique et jouant du piano comme un virtuose. Il était marié et avait trois enfants, mais il ne parlait jamais de sa famille, et, bien qu'il vînt beaucoup me voir et qu'il fît souvent de la musique avec moi, il ne m'avait jamais invité à lui rendre ses visites, et je ne connaissais que d'une manière très vague son adresse qu'il évitait de m'indiquer clairement.

Un jour, il me rencontre dans la rue et me demande à quelle heure il pourrait me trouver seul chez moi, car il avait une communication imporportante à me faire. Je le reçus le lendemain. Dès les premiers mots :

— J'ai un service à vous demander, me dit-il.

— Un service d'argenterie ? répondis-je en plaisantant.

— Il y a en effet un peu d'argenterie dans mon affaire, car vous me permettrez de vous offrir cet étui à cigarettes qui est en bon argent, en souvenir de mon amitié et aussi en échange d'une petite démarche que vous voudrez bien faire pour moi.

Ce disant, il tirait de sa poche, en même temps que l'étui, un paquet de lettres soigneusement ficelé et cacheté, qu'il me remit.

— Il s'agirait de porter à mes parents qui habitent la Loubianka (1), les lettres et les papiers que voici, et cela cinq jours après ma mort.

— Après votre mort! Oh! alors, lettres et papiers auront le temps de jaunir et moi de blanchir.

— Nullement, car je me tue en sortant de chez vous.

Je reculai, abasourdi. Sa pâleur, son air grave et son regard égaré disaient assez qu'il ne plaisantait pas. Je répondis néanmoins :

— Voyons, monsieur, ce n'est pas sérieux ce que vous dites-là !

— C'est très sérieux ; je me tue et je vous dirai pourquoi, si vous me promettez le secret. Je suis marié depuis vingt ans et il y a déjà bien des années que je ne suis plus regardé par ma femme et mes enfants que comme une machine à gagner de l'argent, une machine pour laquelle on n'a plus d'égards ni de ménagements et qui doit fournir chaque mois une somme énorme que mon travail ne parvient plus à réaliser depuis longtemps. Je suis à la veille de la ruine, car voici trois ans que je m'y achemine à grands pas. J'ai beau le dire chez moi ; on hausse les épaules et l'on affecte de ne pas me croire. On me tient pour un avare doublé d'un menteur, et si je ne verse pas très régulièrement la

(1) Quartier de Moscou qui tire son nom de sa rue principale *Lubianka ulitza*.

rançon exigée, il n'est pas d'injures que je ne doive essuyer, de querelles et d'affronts qu'on ne me fasse. On ne m'informe de rien; on fait tout sans ma participation, à mon insu ou malgré ma défense, même de longs et coûteux voyages. On se passe de mes avis et de mon agrément dans les résolutions les plus sérieuses; on m'abandonne dans mon coin comme un chien malade dans sa niche; mais, en revanche, on remplit ma maison de gens qui me sont hostiles et désagréables et que je dois héberger et régaler à mes frais. Mes enfants, excités par leur mère qui les flatte, les gâte et me donne toujours tort devant eux, quand je leur fais des observations justes, mais bienveillantes, mes enfants n'ont aucun respect ni aucune pitié pour leur père qu'ils voient soucieux et malheureux; ils se moquent de ses conseils et répondent à ses réprimandes par de grossières insolences. On ne me rosse pas encore, parce qu'on comprend que je serai le plus fort et que je saurai me défendre, mais on ne manque pas une occasion de heurter mes désirs, de contrarier mes goûts, de m'infliger des humiliations. Je me tiens à la maison le moins que je peux, et quand j'y suis, je me réfugie dans ma chambre. Là encore, je sens toujours peser sur moi la présence de ces êtres hostiles, et cependant je ne les vois guère qu'aux repas où je garde le silence pour ne pas fournir de prétextes à des scènes et à des querelles.

— Permettez-moi de vous dire, cher monsieur,

que si l'on a pu, dans votre propre maison, vous soumettre à de telles humiliations, c'est que vous l'avez bien voulu et que vous vous êtes, comme on dit, laissé faire. Il fallait, dès l'origine, montrer aux vôtres que vous êtes le maître, et prouver par votre fermeté qu'on ne saurait impunément porter atteinte à votre dignité de chef de famille, à votre autorité de père et de mari. On vous ruine, me dites-vous ; mais vous y consentez, car personne ne peut vous forcer à dépenser plus que vous n'avez et plus que vous ne pouvez.

— Je le reconnais sans peine : j'ai été faible ; mais, comme je désirais à tout prix maintenir l'union et la paix dans ma famille, j'ai cru bien agir en donnant l'exemple de la douceur et de la complaisance ; j'ai donc fait les premières concessions qui en ont entraîné d'autres, puis d'autres encore ; mais elles n'étaient jamais suivies de réciprocité du côté des miens, de sorte que, cédant tout à des gens qui ne cédaient rien, j'ai fini par me voir dépouillé de tous mes droits de maître de maison. Je m'en accuse et j'en ai honte ; et c'est parce que je suis mécontent de moi encore plus que des miens, que j'ai résolu de me délivrer d'une existence abominable que nul homme ne pourrait supporter plus longtemps.

— Délivrez-vous en par le divorce ; de cette façon, vous garderez la vie en vous débarrassant de ce qu'elle a pour vous d'abominable.

— Ma religion et les lois de mon pays n'admet-

tent pas le divorce et, de plus, il m'est rendu impossible pour des raisons que je dois taire. Il ne me reste donc plus que la fuite ou le suicide. La fuite, c'est le déshonneur pour un négociant établi, et l'on serait bien vite sur mes traces et à mes trousses. Le suicide est bien plus simple.

— Ce qu'il y aurait de plus simple encore, c'est de changer de conduite.

— Qu'entendez-vous par là ? Je me conduis fort bien. Je ne suis ni joueur, ni buveur, ni débauché; je travaille du matin jusqu'au soir ; je me couche et me lève de bonne heure ; que voulez-vous de plus ? J'ai à me reprocher une grande faiblesse de caractère, de la lâcheté, si vous voulez, mais...

— C'est précisément à cette lâcheté que je pensais, quand je vous invitais à changer de conduite. Toutes les vertus dont vous me parlez touchent peu les femmes qui, cependant, souffrent cruellement toutes les fois qu'elles ne les rencontrent pas chez leurs maris. Mais ces vertus, elles les ont comme nous — quand nous les avons — et elles en jouissent de la même façon que nous jouissons de l'air respirable sans penser que nous nous débattrions dans les tortures de l'asphyxie, si nous en étions privés un seul instant. Ce qu'elles aiment en nous, c'est la virilité, c'est cette mâle vigueur qui leur prouve notre sexe et que goûtait si fort la femme de Sganarelle quand il lui plaisait d'être battue. Elles veulent que nous soyons plus forts qu'elles et plus grands ; elles sont heureuses de se

soulever pour atteindre nos baisers, mais il leur répugne que nous nous baissions pour cueillir les leurs. Montrez donc, une fois pour toutes, de la vigueur et de la volonté ; reconquérez, par une action énergique, votre position légitime dans votre home et remettez à la raison ceux qui la menacent. Oh ! je le sais, les premières fois vous soulèverez des tempêtes sous forme de crises de nerfs et de vociférations ; mais sachez y tenir tête et elles se feront toujours plus rares. Surtout, ne vous laissez pas dévaliser par votre entourage. C'est vous qui, après tout, tenez les cordons de la bourse ; tenez-les assez ferme pour qu'on ne vous les arrache pas.

— Eh ! qu'on me les arrache ! La bourse est vide et ne se remplira plus. Et puis, ma femme si bonne et si généreuse envers tout le monde — à mes dépens, il est vrai — n'est une mégère qu'avec moi, tout simplement parce qu'elle me hait, et l'on guérit l'amour, mais jamais la haine. Quant à mes enfants, il y a longtemps que je n'attends plus d'eux ni affection ni reconnaissance ; or, avez-vous jamais connu un remède contre l'indifférence et l'ingratitude ? Moi-même, je l'avoue, j'ai perdu toute énergie et tout ressort, et je me sens incapable de remonter les pentes du gouffre où je me suis laissé bêtement tomber ; enfin, je vous le répète, ma ruine est presque consommée.

— Raison de plus pour vivre ; votre famille, quels que soient ses torts, a besoin de votre tra-

vail et vous ne voudriez pas laisser croupir dans une honteuse indigence la femme et les enfants qui portent votre nom.

— Cette indigence qui les attend, ce sont eux qui l'ont faite et qui l'ont voulue ; ce n'est pas moi. Il ne manquerait plus que de me désoler devant la perspective que les gens qui m'ont poussé à la mort en dévorant gloutonnement tout le fruit de mon travail, ne trouveront plus dans mon cadavre les sommes qu'ils arrachaient de mes poches ! Quand on tue la poule aux œufs d'or, lui demande-t-on de continuer à pondre ?

— Tout cela est très peu généreux ; avant de songer à mourir, on doit penser à pardonner, surtout à sa femme et à ses enfants.

— Qui vous dit que je ne leur ai pas pardonné ? Je souhaite à madame un agréable veuvage et à ses enfants un orphelinage heureux. Je leur laisse le peu qui me reste et je ne leur dérobe qu'une âme et un corps qu'ils ne tourmenteront plus.

— Voyons, monsieur, promettez-moi de rentrer immédiatement chez vous, d'avoir une explication calme, ferme, mais bienveillante avec votre famille. Tout peut changer entièrement et votre situation peut prendre une tout autre tournure, suivant les paroles que vous vous direz et la ligne de conduite que vous adopterez. Le suicide seul serait irrémédiable, car on ne revient pas de la mort.

— C'est justement pourquoi j'y cours. Ah ! si l'on revenait à la vie, croyez-vous que je me donne-

rais la peine inutile et fort désagréable de me brûler la cervelle ?

Je continuais à faire valoir tous les arguments que ma raison me fournissait, pour l'obliger à abandonner son funeste dessein : mon éloquence échoua ; d'ailleurs, je sentais bien qu'il n'aurait l'air de céder à mes instances que pour mettre un terme à ce débat sans issue. Tout ce que je pus obtenir, c'est qu'il ajournerait d'une semaine l'exécution de son projet et que, dans tous les cas, il viendrait me faire ses adieux. Je lui rendis ses lettres et son étui, car je ne voulais pas être mêlé de près ou de loin à cette sinistre affaire ; mais, bien que je lui eusse promis le secret, j'écrivis à sa femme pour la conjurer de surveiller beaucoup son mari et de l'entourer des soins les plus tendres, ajoutant qu'elle pouvait ainsi empêcher qu'il n'arrivât chez elle un affreux malheur ; enfin, je la priai instamment de m'accorder une entrevue pour m'entendre avec elle sur ce qu'il convenait de faire dans un danger aussi pressant. Je ne reçus aucune réponse et la semaine s'écoula sans m'apporter de nouvelles du désespéré. J'en conclus qu'il y avait eu entre les deux époux, sinon une réconciliation dans toutes les règles, au moins un replâtrage quelconque. Je gardais pourtant une certaine inquiétude qui me poussa un jour à aller frapper à leur porte. On me dit qu'ils étaient sortis ensemble pour faire une promenade. La vérité est que je n'étais pas reçu, car j'avais vu de la rue mon lu-

gubre visiteur se retirer subitement de son balcon dès qu'il m'eut aperçu. Mes conseils et mes reproches lui avaient sans doute déplu. Je ne le revis plus, mais trois mois plus tard, on m'apprit que le malheureux s'était tué « par accident » en essayant un fusil de chasse.

Cette conversation que j'ai rapportée en substance, faute de m'en rappeler exactement les termes, a produit sur moi, avec son triste épilogue, la plus profonde impression, et le souvenir qui m'en est resté n'est pas étranger au dessein que je formai plus tard de consacrer un de mes ouvrages au malheur et à la mort volontaire. Elle m'a, de plus, raffermi dans mon opinion que le divorce, s'il est un mal, n'est que trop souvent un mal nécessaire d'où peut sortir un grand bien. Il y a indubitablement un certain nombre de gens qui sont si malheureux chez eux qu'ils ne voient plus que deux portes pour s'échapper de leur enfer : le divorce et le suicide. Laquelle doivent-ils ouvrir ?

L'homme est assez rarement placé dans l'obligation de choisir entre le bien et le mal. Le plus souvent, il faut qu'il se décide entre deux maux ; s'il pouvait éviter l'un et l'autre, ce serait parfait ; mais, forcé d'accepter l'un des deux, il donnera naturellement la préférence au moindre. Or, le divorce, quelque répugnance qu'il inspire, vaudra toujours mieux que la discorde, la débauche et le meurtre de soi. Quand deux époux vivent dans le désordre et dans la haine et qu'ils n'en peuvent

sortir, n'est-il pas à souhaiter qu'une séparation définitive rende la liberté et probablement le bonheur à ces deux ennemis, excellents peut-être chacun de leur côté quand ils sont disjoints, mais féroces quand ils sont attachés au même joug ? Si le divorce séparait d'ordinaire des époux qu'un malentendu divise, qui peuvent encore s'entendre et s'aimer, mais dont le bonheur est assombri plus ou moins souvent par quelques nuages passagers, il est évident qu'il faudrait le chasser de tous les codes ; mais, la plupart du temps, il délivre du carcan qui les étrangle deux êtres qui s'exécrent à fond et qui se tueraient s'ils l'osaient. Dans ce cas, certes, il n'est plus un mal ; il est l'ange libérateur ; il apporte la clé qui ouvre la porte de la chambre des tortures, et les Eglises qui continuent à lui jeter l'anathème ne font en somme que favoriser dans les familles la haine et la discorde, qu'encourager l'adultère et le suicide, auxquels elles prétendent faire la guerre. Rappelons enfin, à ceux qui en craignent l'abus, que le divorce ne va pas tout seul : il est toujours accompagné d'une foule de désagréments qui ôtent l'envie d'y recourir à la légère et à tout propos, et il suffit de savoir, pour en être dégoûté, qu'il est saisi à la volée par les avocats et les tribunaux civils, lesquels le font passer par une procédure si longue, si tracassière, si pénible et surtout si coûteuse — ce qui n'est pas indifférent aux petites bourses — qu'on n'y a recours, comme au suicide, qu'à la dernière extrémité.

CHAPITRE XXIII

L'orgueil blessé et l'ambition déçue

L'orgueil est l'égoïsme qui s'admire et qui veut qu'on s'incline quand il passe. S'il est vrai que tout le blesse et que rien ne le tue, il n'est pas moins certain qu'à l'occasion il est souvent lui-même un assassin. Que de gens, en effet, ont été poussés au suicide par l'orgueil offensé, l'ambition déçue, le dépit et la honte qui résultent d'une faillite, de la perte d'un emploi ou d'une position ! Toutes ces affections de l'âme ne sont au fond que les variétés d'une seule espèce de vice, les divers membres de cette pieuvre ridicule qui étend ses tentacules sur toutes les choses de ce monde, la vanité ou l'amour-propre.

La femme aime à faire pitié, l'homme à faire envie ; celle-là veut qu'on la plaigne, celui-là veut qu'on le flatte ; c'est pourquoi la femme est avide de sympathies et l'homme affamé d'honneurs, c'est-à-dire ambitieux. Or l'ambition, qui n'est pas autre chose que la vanité poursuivant le pouvoir et les gran-

deurs, est la plus tyrannique, la plus envahissante et la plus égoïste des passions ; on lui sacrifie tout: son bonheur, son repos, sa fortune et, à la rigueur, sa propre vie, bien plus précieuse pour chacun que la vie des autres. Napoléon Ier, qui a fait mourir plus d'un million d'hommes pour assouvir son ambition, aurait été capable de lui immoler sa vie. Cependant Agamemnon permettant qu'on égorge sa fille Iphigénie sur l'autel de Diane, pour conserver le souverain pouvoir, est resté le type éternel du parfait ambitieux, et Racine l'a bien compris quand il lui fait dire pour s'excuser d'avoir promis son enfant au couteau de Chalcas :

> Ce nom de roi des rois, de chef de la Grèce
> Chatouillait de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse.

Tous ces politiciens qui jouent des coudes et surtout de la langue afin de s'emparer des meilleures places au tournoi de la vie, ne sont poussés que par le besoin de sortir des rangs, de se faire voir, envier et admirer ; ils ne l'avouent pas, cela s'entend ; d'ailleurs le « patriotisme » est si complaisant qu'il prend tout à son compte. Qu'est-ce qu'un patriote ? a-t-on pu dire. C'est un homme qui désire une place. Qu'est-ce que la politique ? c'est l'art d'obtenir cette place et d'en poursuivre une plus haute. Etre président de n'importe quoi, d'un cercle, d'un conseil, d'une ville, d'un petit Etat, d'une vaste république, briller au-dessus des autres comme le clocher au-dessus d'une église, être le point de mire de tous les regards, le centre lumineux autour duquel tournent les dos courbés,

se faire acclamer comme comédiens sur des scènes de théâtre ou comme tribuns sur des places publiques par des foules hurlantes qui lèvent les bras ou lancent des chapeaux en l'air : voilà l'idéal rêvé, voilà le bonheur ! « Que d'orateurs prennent l'amour de la parole pour l'amour du pays ! » a dit Petit-Senn. Que n'a-t-il ajouté : « et que de prédicateurs prennent l'amour de l'épiscopat pour l'amour de Dieu ! » L'ambition est la force motrice qui élève l'humble séminariste à l'archevêché, l'avocat d'une petite ville au siège de député, le député aux fonctions de ministre et le ministre au rang de chef d'Etat. .

On comprend qu'une telle passion, aussi longtemps qu'elle n'est pas satisfaite, puisse tourmenter affreusement le pauvre homme qui l'héberge en son âme, et, quand elle est trompée, on comprend encore mieux qu'elle arrive à lui donner le dégoût de la vie et le goût de la mort. On a grimpé péniblement pendant de longues années à cet interminable mât de cocagne hérissé de clous et d'épines qui doit vous hisser au pouvoir et aux honneurs ; on est sur le point de décrocher la timbale, et tout à coup on reçoit sur la tête, de la part du destin, un formidable coup de poing qui vous fait dégringoler le long du mât et vous rejette tout au bas, parmi la foule, au point même d'où l'on est parti.

A ce moment-là, si l'on tient dans la main un pistolet chargé, il se portera de lui-même sur la tempe et partira tout seul.

CHAPITRE XXIV

La misère

La misère!... Que dire sur ce terrible fléau qui n'ait été mille fois répété? On ne sait que trop que la misère est aussi une infatigable pourvoyeuse de la mort volontaire. Hélas! le monde est ainsi fait que des foules de misérables grelottent de faim et de froid à la porte de gros financiers qui détiennent dans leurs coffres, en espèces ou en papiers, la subsistance de plusieurs milliers de familles. On le sait, on le voit, on en murmure, on en crie; on en a même tant parlé dans les meetings, en chaire, dans les parlements, dans les livres et les journaux que d'en parler encore passe pour de la grosse rhétorique banale et démodée. Et cependant rien ne change, ou si quelque chose change, c'est pour empirer.

Sans doute, la paresse, le vice, l'alcoolisme, le manque d'énergie morale causé souvent par la perte des forces physiques, recrutent bien des

pauvres gens à la misère et par suite au suicide ; mais il me semble que la société devrait être d'une indulgence extrême envers tant d'autres suicidants qui tombent victimes de son indifférence, de ses lois, de cet ensemble d'abus et d'injustices qu'elle nomme civilisation. Le meurtre de soi provoqué par l'extrême misère est bien plus souvent un crime de la société qu'un crime de l'individu, et il faut reconnaître que, dans la plupart des pays, les lois sont coërcitives plutôt que secourables ; elles ne s'occupent guère de venir en aide aux citoyens quand ils souffrent de la misère ou de les relever quand ils succombent ; leur grande affaire est de restreindre leurs libertés, de leur prohiber ceci, de les punir de cela, de dresser des barrières contre leur commerce et leur industrie, de leur rogner le plus qu'elles peuvent le fruit de leur travail pour en enrichir le fisc, de s'emparer de leurs fils à l'âge où ils seraient le plus utiles, pour les jeter dans les casernes ou les camps et les envoyer mourir au loin sur quelque champ de carnage.

Si la moitié des milliards improductifs payés par les peuples pour cet horrible objet était versée dans la caisse de la misère, personne ne s'en plaindrait, pas même les riches dont les jouissances, nullement diminuées, seraient un peu moins dérangées par le spectacle de tant d'infortunes, et il resterait encore aux hommes civilisés plus de dix mille millions pour s'entretuer et arracher à leurs propriétaires légitimes de vastes pays dans les contrées lointaines.

Il est certain, pourtant, que le suicide n'est pas le seul refuge contre la misère. Il y a les bureaux de travail, les workshouses, les institutions de bienfaisance de tous genres, l'assistance publique, la charité privée, les cuisines économiques et même, en certaines villes, les repas gratuits ; il y a les hôpitaux pour les malades et les infirmes, les hospices pour les enfants trouvés, pour les orphelins, pour les vieillards, les refuges pour les détenus libérés et les filles repenties, les asiles de nuit, les pouponnières, que sais-je encore ?

Oui, il y a de tout cela et un peu partout ; mais c'est absolument insuffisant et la plupart du temps ces utiles institutions sont entourées de tant de barrières administratives, elles exigent tant de formalités, de requêtes et de certificats, il est si difficile aux pauvres honteux et timides d'y pénétrer que bon nombre d'affamés, à bout de force, effrayés de la longue filière qu'il leur faudrait suivre pour obtenir quelques secours, souvent aussi ne pouvant se résigner à des démarches humiliantes, préfèrent en finir tout de suite avec la vie. « Ils auront au moins le repos et ils n'auront plus la faim, se disent-ils sans doute. »

« Malgré les louables efforts d'hommes généreux, dit excellemment le Dr L. Bertrand, notre société est encore ainsi organisée que le pauvre ne sait quelle assistance implorer. S'il demande du travail, très souvent on le lui refuse, ou bien on lui donne un salaire trop faible pour suffire à ses be-

soins et à ceux de sa famille ; si, poussé par la faim et le froid, il mendie, la police l'arrête et l'emprisonne comme vagabond ; frappe-t-il à la porte des maisons de charité légale, de philanthropie administrative, toujours, hélas ! sous prétexte d'éclairer l'aumône, on le soumet à des enquêtes, à des épreuves, à des questions qui le découragent ; et encore, ne reçoit-il que la valeur d'un bon, distribué non selon ses besoins, mais selon la hausse ou la baisse de la caisse municipale. Repoussé de tout le monde, comme une plaie, comme un vil fléau, suspect parce qu'il demande, le pauvre met fin à son existence pour mettre fin à ses angoisses. »

Chose bizarre, la crainte chimérique de la misère fait autant de victimes du suicide que la misère elle-même et l'on cite des rentiers qui, par effroi de l'indigence, se sont donné la mort, après un bon repas, dans un beau logement, en face d'un bureau plein d'argent, de titres et de valeurs. Des pauvres, vivant aisément de leur travail, mais se croyant toujours à la veille de mourir de faim, en ont fait autant.

C'est une espèce de monomanie qui explique l'avarice et qui est probablement la source d'où sort cette absurbe passion, car l'avare, même très riche, se figure presque toujours, et très sincèrement, qu'il se ruinerait à fond s'il faisait une dépense qui n'est pas absolument nécessaire. Le spectre de la misère a troublé plus d'un cerveau ; c'est

ainsi qu'un archimillionnaire de la ville de G... se jeta un jour du toit de sa maison sur le pavé d'une cour et se fracassa la colonne vertébrale parce qu'il venait de perdre une petite somme imprudemment prêtée. Il avait laissé sur sa table un billet ainsi conçu : « J'aime mieux mourir tout de suite que de croupir dans la misère. » Ce suicide valut près de deux cent mille francs de rente à ses héritiers.

Le Romain Apicius, qui vivait sous le règne de Tibère, s'était fait une immonde célébrité grâce à sa gloutonnerie qui finit par le pousser au suicide. Après avoir dépensé plus de cent millions de sesterces, environ vingt millions de francs, pour assouvir sa gourmandise, il se donna la mort parce qu'il ne lui restait plus que deux millions et qu'il craignit qu'une aussi faible somme ne suffît plus à le nourrir.

Faut-il faire défiler ici le triste cortège des artistes et poètes qui ont demandé à la mort la fin de leur misère et de leur désespoir ? La France nous présenterait parmi plusieurs autres, l'auteur dramatique V. Escousse qui, en 1832, s'asphyxia, âgé de 19 ans, avec le poète Auguste Lebras, son collaborateur, un enfant de 17 ans ; ils avaient trop compté, pour subsister, sur le succès que méritait leur beau talent et ne surent pas se consoler de la perte de leurs illusions. Puis viendrait le poète et critique Gérard de Nerval, qui, découragé et à bout de patience, renonça à lutter plus longtemps

contre l'indifférence publique et se pendit pendant la nuit à la porte d'une maison borgne.

L'Angleterre, de son côté, n'a-t-elle pas à se reprocher le suicide de Thomas Chatterton, suicide qui a inspiré à Alfred de Vigny le plus beau de ses drames ? Poète précoce, il écrivait à l'âge de 11 ans des satires remarquables ; à 15 ans, il publiait son premier recueil et continuait à composer des poèmes dont l'un, *La Bataille d'Hastings*, pouvait déjà compter pour un chef-d'œuvre.

La renommée commençait à lui sourire, mais le pain ne lui arrivait pas, si bien qu'après être resté plusieurs jours sans manger, il avala une dose d'arsenic qui le délivra en même temps de la faim et de la vie à l'âge de 17 ans. Il est vrai qu'après sa mort, on s'intéressa à lui et qu'on publia ses œuvres ; mais elles auraient été sans aucun doute plus considérables et de plus de valeur, si on lui avait permis de vivre quelques années encore.

Le poète Harrick Carrey, auteur d'odes et de ballades justement estimées, eut le même sort. Après avoir doté l'Angleterre de son chant national, *Gode save the King*, il dut se donner la mort, vaincu par la misère. Pour tout homme de cœur, ces deux morts ne sont pas seulement des suicides, ce sont des meurtres dont les auteurs sont trop nombreux pour qu'on puisse les poursuivre ; d'ailleurs, ils sont anonymes, à moins qu'on ne les appelle la société anglaise au 18me siècle.

CHAPITRE XXV

Les maladies

L'homme est bien moins sensible à ses maux physiques qu'à ses souffrances morales; il les supporte plus patiemment pour ne pas dire plus gaiement. C'est qu'au fond, ces dernières sont singulièrement plus angoissantes et plus irritantes que les autres, peut-être parce qu'elles sont moins réelles, moins strictement définies. Lorsque quelque maladie organique entraîne un homme au suicide, c'est qu'elle a déjà profondément affecté son moral; l'idée qu'elle est incurable, qu'elle deviendra toujours plus horrible, qu'elle lassera la patience de ceux qui le soignent, n'est le plus souvent qu'une idée sans fondement, mais il se tue pour cette idée-là; il se tue non pas pour mettre fin à ses douleurs physiques, mais à ses appréhensions et à son désespoir. L'imagination et la peur exaspèrent nos maux au point de les rendre intolérables; d'un bouton elles font un cancer, d'une petite toux une

tuberculose; elles voient la ruine et la misère dans une suspension de travail, la perte de toutes les facultés dans une fatigue cérébrale; or tout cela compose une maladie imaginaire cent fois pire que le mal réel. Notre pensée est souvent plus cruelle envers nous que notre sensibilité physique, car si elle ne se tourmentait pas outre mesure des sensations plus ou moins douloureuses que l'état de maladie nous fait éprouver, nous verrions que celles-ci sont d'ordinaire assez fugitives et n'ont rien de bien terrible. L'enfant ne sent vraiment une blessure que lorsqu'il l'aperçoit et c'est la vue de son sang qui le fait pleurer bien plus que la souffrance. Ce n'est donc pas la douleur physique qui engendre des idées de suicide, c'est l'épouvantail qu'on s'en fait. La douleur, a dit Montaigne, ne tient en nous que la place que nous lui cédons; elle est comme nos vêtements qui nous réchauffent de notre propre chaleur et non de la leur.

Les maux qui, par leur nature, ne peuvent inspirer aucun effroi, comme les maux de dents, les névralgies, les rhumatismes, ont beau être parfois horriblement douloureux, ils ne provoqueront jamais le désir de quitter la vie, même par une mort naturelle. Bien plus, certains malades, à force de vivre avec un certain mal, s'y accoutument si bien qu'ils finissent par l'aimer. « Je me suis donné un coup au bras », s'écrieront-ils avec humeur, si ce bras se porte toujours si bien qu'ils ne pensent jamais à lui; en revanche, ils vous diront d'une

voix attendrie : « Je me suis fait mal à *ma* pauvre jambe », c'est-à-dire à cette chère jambe infirme à laquelle ils pensent toujours, qui semble être à eux plus que l'autre, qui leur procure même de petites joies, car elle leur vaut des amis qui viennent les voir, des bras qu'on leur offre pour les aider à marcher, des coussins qu'on leur met sous le pied. Dans plusieurs hôpitaux d'incurables, on recommande aux médecins et à leurs assistants, aux infirmiers et aux gens de service de montrer toujours aux malades un visage riant, d'avoir l'air rassuré et de ne leur dire que des paroles enjouées et encourageantes. Les pauvres gens savent bien qu'ils sont inguérissables, puisque l'enseigne de leur maison le leur dit incessamment ; n'importe ! on maintient autour d'eux une atmosphère de sereine gaieté, on charme leur imagination et l'on parvient quelquefois à les rendre presque heureux. « En visitant les hôpitaux d'incurables, dit le Dr Leuret, on est étonné du calme avec lequel ces pauvres malades supportent leurs maux. Ils n'ont pas l'espoir de guérir, mais ils songent à obtenir quelque soulagement, et cette espérance qui les occupe est comme un voile tiré sur l'avenir. »

Cependant, tous les incurables ne sont pas aussi patients et aussi résignés, témoin ce colonel français qui, souffrant d'un squirrhe à l'estomac et ayant essayé vainement de tous les remèdes, se décide à réunir chez lui en consultation plusieurs médecins de sa connaissance. D'abord, cela va sans dire,

Hippocrate dit oui et Galien dit non; à la fin, ils se mettent d'accord pour proposer un traitement énergique au pauvre officier. « Je l'ai déjà essayé, sans succès, dit celui-ci ; mais je possède un remède plus prompt et plus sûr que tous les vôtres. Permettez-moi de l'aller chercher ». Ce disant, il passe dans la pièce voisine et bientôt une détonation d'arme à feu annonce aux ministres d'Esculape que leur client s'est administré son remède, plus prompt en effet et plus sûr que le leur.

Au-dessus du diaphragme les maladies sont optimistes; au-dessous, elles sont pessimistes; aussi les infirmités qui prédisposent le plus à l'hypocondrie et par conséquent au suicide sont en général celles qui affectent spécialement les fonctions de la digestion; telles sont les maladies du foie, de l'estomac, des intestins, des reins, de la vessie. Les mauvaises digestions font les mauvais caractères et l'on sait que les cacochymes voient tout en noir, sauf la mort.

Par contre, les maladies des organes respiratoires, telles que la laryngite, la bronchite, la phtisie surtout, ont beau secouer et tourmenter beaucoup leur homme, elles altèrent bien moins son humeur et ne lui inspirent pas ces idées sombres qui portent aux sinistres résolutions. Il y a une grâce d'état pour les poitrinaires, principalement pour ceux qui sont arrivés au dernier période de leur maladie, alors que tout espoir est absolument perdu. Ils savent fort bien qu'il n'est pas de

maladie qui pardonne moins que la phtisie; mais s'ils s'en souviennent pour les autres, ils l'oublient pour eux-mêmes, et ils n'ont presque jamais conscience de la gravité de leur état. Ils rassurent tout le monde autour d'eux, font des plans d'avenir, projettent des voyages, sont fort enclins à l'amour, désirent ardemment se marier s'ils sont célibataires, et, quand ils ne le sont pas, ils se montrent des époux très tendres. Ils conservent même le goût des plaisirs, le premier qu'on perd quand on est malade... « Pourquoi Mme F. ne m'a-t-elle pas invitée à son bal, me disait une jeune poitrinaire presque moribonde ? J'avais ma toilette toute prête et j'en ai presque pleuré; pourtant la semaine dernière, elle est venue me faire une longue visite. » La veille de sa mort, la pauvre enfant exprimait encore l'espoir qu'on lui permettrait bientôt de sortir.

CHAPITRE XXVI

Les peines d'amour

L'amour qui, d'un coup d'aile, vous porte au septième siècle, peut vous plonger aussi rapidement dans un abîme de désespoir ; mais il y a amour et amour comme il y a fagots et fagots; l'un, commun à tous les êtres vivants, est un instinct de la nature comme la faim et la soif, et il est nécessaire pour assurer la conservation des espèces: c'est l'amour physique. L'autre est, pour ainsi dire, un enfant de l'imagination qui envahit le cœur peu à peu; il s'affine et se raffine à mesure que la civilisation se perfectionne ou se complique; il est une source intarissable de belles actions ou de grands crimes, un puissant inspirateur d'œuvres de génie dans les arts et la poésie : c'est l'amour idéal. Loin de s'accorder toujours, ces deux genres d'amour sont le plus souvent en conflit et il peut arriver que l'un tue l'autre. C'est à l'amour idéal qu'Alfred de Musset pensait quand il a dit

que ce sentiment meurt de nourriture et vit d'inanition. En effet, deux jeunes amoureux, purs et innocents, qui s'aiment d'un amour idéal, ne ressentent en général aucun trouble charnel en présence l'un de l'autre, et si quelque pensée équivoque vient à les surprendre, ils en éprouvent des remords et la repoussent avec horreur. C'est que, comme les corps, les âmes ont un sexe et une pudeur plus délicate encore que celle de la chair.

On suppose que les animaux, même supérieurs, ne peuvent ressentir que l'amour instinctif imposé par la nature. Qu'en sait-on ? Ils supposent peut-être de leur côté que, nous autres humains, nous n'en connaissons pas d'autre. Malgré sa curiosité insatiable, l'homme n'est jamais parvenu à découvrir quoi que ce soit de la vie morale des autres espèces. C'est pour lui un monde hermétiquement fermé. Aussi, faute de rien savoir de l'âme des animaux, il la nie. C'est en effet la manière la plus commode de résoudre cette indéchiffrable et terrible énigme.

L'amour, et surtout l'amour idéal, a aussi sa longue colonne de victimes dans le martyrologe du suicide. Quand deux amants fortement épris, rencontrent dans l'inégalité de leur fortune ou de leur position sociale, dans une séparation forcée, dans la vigilance ou la jalousie de leurs surveillants, des obstacles insurmontables à leur union ou à leurs rendez-vous ; quand ils se heurtent au refus obstiné de tuteurs ou de parents, c'est de l'amour

contrarié. Quand l'un ne répond à l'amour de l'autre que par l'indifférence et l'infidélité, c'est de l'amour malheureux.

Ce sont deux variétés du chagrin érotique qui font naître une foule de suicides dans les romans et les drames, mais un peu moins, je crois, dans la vie réelle, au moins chez les hommes, car nous avons vu que les peines d'amour figurent parmi les principaux motifs déterminants du suicide des femmes. Les hommes ont pour se distraire d'un désespoir érotique mille moyens refusés à l'autre sexe, et pour peu qu'ils aient conservé quelque jeunesse, ils trouvent facilement des consolatrices, de sorte que plus d'un se dit, apportant une variante à certain vers du *Cid* : « Nous n'avons qu'une vie, il y a tant de femmes ! » Aussi, quand leurs fiançailles sont rompues, que leur liaison amoureuse est arrêtée, ils en conçoivent un chagrin qui, au bout d'un certain temps, se termine par un autre hymen ou de nouveaux liens, plus souvent que par la mort de chagrin ou par le suicide.

Il y a cependant chez les hommes des exemples d'un amour fidèle jusqu'à la mort inclusivement ; mais la preuve qu'ils sont assez rares, c'est qu'ils sont souvent cités. Le héros qui ouvre la marche des suicidés d'amour est Pyrame, qui se poignarda par erreur, croyant bien à tort que son amante Thisbé avait été dévorée par un lion dans la forêt où ils avaient leurs rendez-vous. Mais cette mort romanesque, racontée par Ovide dans ses *Métamorphoses*,

appartient à la légende plus qu'à l'histoire. Tout le monde, surtout les femmes, admire la belle mort de Tiberius Sempronius Gracchus, qui périt volontairement pour sauver la vie de son épouse Cornélie, qu'il aimait avec passion. On exalte moins le suicide du général Boulanger qui se brûla la cervelle sur la tombe de sa maîtresse; c'est qu'on soupçonne que des soucis politiques et financiers se mêlaient à ses peines d'amour. Le peintre suisse Léopold Robert, que ses *Moissonneurs* et ses *Pêcheurs de l'Adriatique* ont rendu si célèbre, se donna également la mort à Venise, en 1835, parce qu'il ne put obtenir la main d'une belle Vénitienne dont il était follement épris. Le pauvre artiste comptait à peine quarante-deux ans. Que de chefs-d'œuvre nous a peut-être dérobés cette blonde fille des Lagunes !

Un des suicides les plus dramatiques qu'aient enregistrés les annales de l'amour est celui de sir R. T., fiancé de Clara Webster, jeune actrice anglaise qui eut à Londres son heure de célébrité. Le feu ayant pris aux vêtements de cette belle actrice pendant une représentation où elle jouait, ne put être éteint qu'après qu'elle eut péri dans d'atroces souffrances. Le jeune homme voulut d'abord, dans son désespoir, se laisser mourir de faim, mais sa famille sut l'en empêcher; alors il essaya de se couper la gorge; on le guérit de ses blessures comme plus tard on guérit le romancier Guy de Maupassant, qui avait tenté de s'arracher

la vie par le même moyen. Enfin il mit lui-même le feu à ses habits, afin d'avoir la douceur de mourir comme sa bien-aimée. Cette fois, il avait si bien pris ses mesures que sa famille éplorée ne trouva plus qu'un corps carbonisé quand, ayant été avertie, elle accourut à son secours.

L'amour, le grand amour dans son sens idéal ou passionné, ne va guère se fourvoyer dans le voisinage des trônes; et cependant il était réservé à la couronne impériale d'Autriche de fournir à l'histoire de l'humanité son plus bel exemple de suicide d'amour.

Il y a un certain nombre d'années, l'archiduc Rodolphe, héritier présomptif du trône des Habsbourg, effondrant en une minute plusieurs siècles de protocole et d'étiquette, s'est tué comme un simple poète en l'honneur d'une demoiselle de la cour, qu'il aimait et que l'orgueil du sang royal lui défendait d'épouser. On sait que ce sang royal ne diffère des autres sangs humains — puisqu'il y en a plusieurs espèces — qu'en ce qu'il est plus pauvre, ce qui explique sa fierté, la fierté du pauvre. Ce coup de théâtre, éclatant à une telle hauteur, prenait les proportions d'un coup de foudre; aussi stupéfia-t-il tous les porteurs de couronne qui durent se dire : « Ah ! ça, nous autres souverains, nous mettrons-nous aussi à nous suicider comme des chiffonniers ! » On essaya de donner le change à l'opinion publique et « mort subite, accident de chasse, rupture d'anévrisme » jouèrent

leur rôle dans les journaux, consciencieusement, mais sans succès. Comment cacher la vérité quand elle rayonne de si haut ? Il fallut reconnaître enfin que l'héritier de la couronne s'était modestement immolé pour une simple mortelle ([1]). Funeste exemple pour tous les désespérés de l'amour qui voudront ressembler à un archiduc, au moins par leur suicide, et se montrer aussi héroïques que lui ; mais aussi, terrible leçon infligée aux monarques qui font du cœur de leurs enfants un enjeu de la politique et qui ne craignent pas de sacrifier le bonheur de ceux-ci à cette absurde raison qu'on appelle la raison d'Etat, comme s'il importait à la prospérité et à la gloire d'un Etat que la compagne de son chef ait des parents assis sur des trônes plutôt que dans de simples fauteuils, où, du reste, ils se reposent tout aussi moëlleusement, car, dans ce monde-là, les fauteuils sont toujours capitonnés.

Mais ce ne sont pas seulement les empereurs qui ne tiennent aucun compte de l'amour dans le mariage de leurs enfants. Les riches, même quand ils sont généreux, ne donnent pas volontiers leur fille à l'amoureux qui n'a que son cœur à mettre dans la corbeille de noce. On connaît l'éternelle histoire : un jeune homme pauvre aime sincèrement une jeune fille riche et la demande à son

([1]) Quelques journalistes sceptiques ont prétendu aussi que l'archiduc avait été assassiné dans une orgie par un de ses compagnons de plaisir, devenu son rival. Ce racontar n'a pas trouvé que des incrédules ; mais qui trompe-t-on ici, dirait Bazile.

père. — Désolé, jeune homme; il vous faut chercher ailleurs. — Ah ! Monsieur, si vous me refusez Eudoxie... — *Mademoiselle* Eudoxie, s'il vous plaît. — Si vous me refusez Mademoiselle Eudoxie, je me tue ! — Ça, c'est votre affaire; la mienne est de vous répéter que vous n'aurez pas ma fille. » Le soupirant rentre chez lui, désespéré, et il pourra arriver que si un revolver se trouve sous sa main, il envoie à tous les diables ce qui lui reste de cervelle. Mais, je le répète, cette conclusion est assez rare. Ce qui l'est peut-être un peu moins, c'est que la jeune fille, étant de son côté fortement éprise, combine avec son amant un suicide en partie double. Dans ces morts-là, l'orgueil, l'entêtement et le désir de se venger de parents impitoyables ne jouent certainement pas le premier rôle ni même le second; mais si l'on cherchait bien, peut-être découvrirait-on qu'ils y entrent en petite quantité, comme assaisonnement.

Tous les suicides dont je viens de parler sont sortis d'une source pure; et cependant on a remarqué que la plupart de ceux qui sont dus à des peines d'amour ont été accomplis par l'homme en l'honneur de filles légères qui en étaient peu dignes et qui avaient eu déjà plusieurs amants, telles que des danseuses d'opérettes ou de café-concert, des femmes entretenues et même des créatures plus déchues encore. Cela prouverait-il le goût pervers des hommes et leur peu de délicatesse dans le choix de leurs amours? Je ne le crois pas : il fau-

drait plutôt en chercher la cause dans le soin que les femmes vertueuses mettent à cacher les suicides que leurs froideurs ou leurs refus ont provoqués; les femmes vénales s'en font au contraire une réclame; de plus, elles ont des secrets pour se faire aimer irrémédiablement, des moyens diaboliques d'enchaîner le cœur et les sens que les jeunes vierges et les femmes honnêtes ne connaissent pas, ce qui serait tout à leur honneur.

CHAPITRE XXVII

L'hypocondrie, le spleen et l'ennui. La nostalgie

Les anciens croyaient que l'hypocondrie provenait soit d'une sécrétion excessive d'atrabile ou bile noire, soit d'un épaississement du sang, soit d'une accumulation dans le cerveau de vapeurs subtiles formées dans les hypocondres et dans les viscères abdominaux. L'hypocondrie revêt une multitude de formes qui, toutes, ont reçu un nom particulier, comme la mélancolie, la lypémanie, la misanthropie, la nosomanie, la pantophobie ou effroi de tout, l'atrabilisme, le spleen, etc. Dans son sens général, c'est une maladie mentale issue très souvent d'un état morbide et qui se répercute dans tout l'organisme, provoquant des troubles de la digestion et de la circulation, une exaspération de la sensibilité nerveuse, des palpitations, une succession ininterrompue d'impressions et de sensations qui semblent annoncer une foule de maladies, des appréhensions chimériques, des terreurs à

tout propos, une inquiétude angoissée de l'état du corps et de l'état mental. L'hypocondrie se développe souvent chez des individus doués de grandes facultés intellectuelles, mais nerveux, irritables, fatigués par le travail cérébral ou par d'ardentes passions ; Jean-Jacques Rousseau, Beethoven, Byron, Leopardi, pour en nommer quelques-uns, en furent tourmentés chacun de leur façon.

L'hypocondrie commence d'ordinaire chez le jeune homme par une timidité farouche, une indécision qui s'étend sur les choses les plus insignifiantes ; puis elle devient une tristesse habituelle, une crainte outrée des moindres incidents, une défiance de tous les hommes qui se change bientôt en véritable anthropophobie. L'hypocondre prend volontiers pour des maladies graves toutes les sensations qu'il éprouve dans ses organes ; il se plait à analyser ses pensées et ses impressions pour leur donner une signification pessimiste et les interpréter dans un sens défavorable à lui-même ; son tourment est le plus souvent un égoïsme puni, devenu une maladie. Les hypocondriaques conservent toutes les apparences de la raison, sauf quand ils parlent de leurs maux réels et imaginaires sur lesquels ils sont généralement intarissables. Ils souffrent de tout et ne jouissent de rien. Aussi l'on comprend que ce mal horrible qui ravage en même temps l'âme et le corps soit, parmi les recruteurs du suicide, l'un des plus féroces et des plus actifs.

Le spleen est une variété de l'hypocondrie, mais

il en diffère en ce qu'il est plus vague et beaucoup plus indépendant de l'état physique et des organes vitaux. Les Grecs plaçaient dans la rate (σπλήν) le siège de la tristesse; de là le nom de spleen donné à ce mal profond, cancer de l'âme, qui plonge celui qui en souffre dans un abîme d'angoisses sans fin et semble se nourrir de ce qu'on fait pour le combattre. Les hommes atteints du spleen conçoivent peu à peu un tel dégoût de la vie qu'ils ne songent plus qu'à en sortir ; le suicide devient leur idée fixe et s'ils n'exécutent pas toujours leurs sinistres projets, c'est que le propre du spleen est d'enlever toute énergie morale ou physique à ses victimes qu'il rend le plus souvent incapables d'une action courageuse.

Le spleen n'est pas l'ennui, ni même une exaspération de l'ennui. C'est un mal persévérant qui, d'abord, envahit l'âme et ne lui laisse qu'un seul désir, la mort, puis le corps auquel il enlève toutes les sensations agréables, toutes les forces et tous les appétits. On peut se distraire de l'ennui, lequel naît le plus souvent du désœuvrement ou de la satiété et que chassent facilement une occupation intéressante, un plaisir intellectuel, une société aimée ou aimable. Rien ne chasse le spleen et rien ne le trompe, si ce n'est quelquefois les voyages en pays lointains, et encore, combien de spleeniques ont promené leur hôte autour du monde et l'ont ramené chez eux plus vivant, plus robuste, plus cruel que jamais! C'est au spleen que

Boileau aurait dû consacrer les deux vers célèbres qu'il applique à l'ennui : « L'homme, dit-il,

> En vain monte à cheval pour tromper son ennui,
> Le chagrin monte en croupe et galope avec lui [1].

L'ennui est intermittent, même chez ceux qui y sont le plus enclins ; c'est un vide qui se forme et qui se comble, quitte à se reformer encore ; c'est une tristesse qui naît, se dissipe et reparaît avec la cause qui la produit. Le spleen ne lâche jamais sa proie, ne lui permet aucun repos et ne fait jamais d'absence. Sa cause est mystérieuse, bien qu'on l'ait attribuée au climat, au luxe, à l'abus des plaisirs, à l'usage immodéré des liqueurs fortes, à la luxure, aux jeux de hasard et à l'oisiveté. Le spleen ne s'explique pas : il est parce qu'il est. Qui a mis le ver rongeur dans le fruit, le termite dans le bois ? Or, le spleen est un ver rongeur ou un termite qui se loge dans l'âme, y creuse incessamment ses chemins et dont rien ne peut arrêter le travail de destruction.

Le spleen, mot anglais, n'est pourtant pas spécial à l'Angleterre comme on l'a dit souvent. S'il est vrai que rien ne le favorise autant que l'absence de soleil et de lumière et que la persistance des brouillards qui empêchent la vue et l'esprit de s'étendre et de jouir de l'espace, il n'est pas moins certain qu'on le trouve partout, en Allemagne, en

[1] Horace avait exprimé plus brièvement la même pensée : « Post equitem sedet atra cura », le noir souci s'assied derrière le cavalier.

France, dans les contrées aimées du soleil, en Italie même, patrie de l'insouciance, pays de la vie en plein air.

Le célèbre virtuose italien Bottesini qui jouait sur sa contrebasse des concertos de violon et qui avait mérité, comme Paganini, qu'on l'appelât « un phénomène musical » était en proie à un spleen dont ses voyages en Europe, en Australie, en Amérique, n'avaient pu le délivrer, pas plus que les ovations qu'il recueillait partout sur son passage. Je fis sa connaissance à Constantinople, où il était venu avec le violoniste Consolo donner quelques concerts. Consolo, que je puis mettre au nombre de mes amis de vieille date, était aussi un broyeur de noir, mais il avait des jours de bonne humeur et de vive gaieté que Bottesini ne connaissait pas. Il m'offrit de me présenter au roi de la contrebasse, qui était de plus un compositeur dramatique souvent joué en Italie. Quand nous entrâmes dans sa chambre d'hôtel, nous le trouvâmes assis près d'une table où son bras s'accoudait, soutenant sa tête. Les lèvres serrées, le regard dur, il me laissa parler sans me répondre un mot ; on comprend que j'abrégeai mon monologue et que je pris congé de lui aussi vite que la politesse le permettait. Il ne se leva pas de sa chaise, mais me serra la main d'un mouvement nerveux qu'il me semble ressentir encore quand je pense à ce pauvre artiste. Je fis part de mon étonnement à son compagnon qui me dit que, depuis de longues années, Bottesini était

dévoré d'une immense « noja » que rien ne justifiait et ne pouvait dissiper, et qu'on était obligé de le surveiller de très près pour conjurer un malheur toujours à prévoir. Né en Lombardie, le musicien mourut à Parme en 1889. subitement, m'a-t-on dit, mais je n'ai jamais pu savoir de quoi il était mort ni de quelle manière.

Il est à remarquer que les spleeniques appartiennent presque tous à la classe riche et lettrée, et que leur mal n'est jamais déterminé par un malheur réel, comme la mort d'une personne aimée, des pertes d'argent, une grande maladie, un opprobre ou une humiliation quelconque. Le spleen atteint ordinairement ceux à qui rien ne manque pour être heureux que la volonté de l'être ; on dirait qu'il est enfoui dans l'âme ou dans le tempérament comme un germe que gonfle et fait lever le soleil de la fortune et du bonheur.

Le Dr Marc raconte dans ses *Annales* que le marquis de M..., âgé de quatre-vingts ans, ne souffrant d'aucune infirmité, entouré d'une famille et de bons amis qui le chérissaient et le vénéraient, fut trouvé, un matin, pendu dans son grenier.

On tira de sa poche un papier écrit et signé de sa main, où il était dit : « N'inquiétez, n'accusez personne ; sans autre motif que l'ennui de vivre si longtemps, j'ai pensé que le meilleur moyen d'en finir était de me pendre : ce que je vais faire dans mon grenier, pendant que vous serez occupés à déjeuner. Adieu ! »

« Philippe Mordant, âge de 27 ans, cousin germain du fameux comte de Pétersbourg, raconte le même auteur, paraissait né tout exprès pour le bonheur. Il avait un beau physique, de l'esprit, de la fortune, une naissance illustre, de grandes espérances et une maîtresse dont il était adoré. Malgré tant de raisons d'être heureux, ce jeune homme tomba dans le spleen, dans le dégoût de la vie et résolut de terminer brusquement sa carrière. Il paya ses dettes, écrivit à ses amis pour leur faire ses adieux et se brûla la cervelle. La cause d'une pareille détermination était, disait-il, que son âme était lasse de son corps et que, lorsqu'on est dégoûté de sa maison, il faut en sortir. »

C'est la même raison que donna, pour se tuer, cet Américain vingt fois millionnaire qui se coupa la tête lui-même au moyen d'une guillotine qu'il s'était fait construire et dont il pressa le bouton de sa propre main. « Quand on est mal dans son logement, avait-il écrit à son frère la veille de son auto-exécution, on en déménage et personne n'y trouve à redire ; mon âme n'est pas contente de son logis et demande à le quitter. Pourquoi l'en empêcherais-je? Elle ne pourrait en habiter de plus mauvais et elle en trouvera peut-être un meilleur. »

La nostalgie diffère du spleen en ce qu'elle a une cause bien définie, un objet déterminé et un remède infaillible. Ce mot formé du grec et qui signifie « désir douloureux du retour » ne désigne

pas seulement, malgré son étymologie, le regret du pays natal, mais aussi le regret de tous les lieux où l'on a vécu heureux, où l'on a laissé des liens et des amitiés et d'où l'on a rapporté de profonds souvenirs.

Une personne revenue dans sa patrie peut fort bien s'y déplaire à fond et avoir la nostalgie d'un pays étranger, si elle y a trouvé un climat délicieux ou favorable à sa santé, et si elle y a mené une vie selon son cœur et selon ses goûts. Un simple changement de domicile peut provoquer ce mal bizarre qui tient du physique autant que du moral, et l'on cite des gens qui, forcés de quitter un logis où ils avaient longtemps habité, n'ont pas voulu entrer dans un autre et se sont tués de chagrin dans leur chère demeure.

Cependant, le mal nostalgique naît le plus souvent du regret de la patrie, du coin de terre où l'on a passé son enfance et qui sera toujours le plus aimé, parce que l'enfance, même entourée de circonstances malheureuses, est l'âge du vrai bonheur, du bonheur quand même et malgré tout. Des Lapons transportés à Paris dans le luxe et les plaisirs se sont plus d'une fois suicidés, ne pouvant supporter le regret de leurs steppes glacées, de leur nourriture nauséabonde et de leurs huttes empestées. Dans le temps où les Suisses prenaient du service dans les armées étrangères, il était dangereux de leur faire entendre le *Ranz-des-yaches* ; ce chant alpestre, si beau, mais si profondément mé-

lancolique, les entraînait facilement au suicide ou à la désertion.

Ce même effet se produit souvent sur les personnes qui quittent un pays de montagnes pour un pays de plaines. On dit qu'un riche tyrolien qui séjournait à Rome, tomba gravement malade et manqua mourir parce qu'il avait vu dans un musée un grand tableau représentant les montagnes de son pays.

Il n'y a guère d'autres remèdes contre la nostalgie que de s'enfuir au plus vite et d'aller revoir les lieux après lesquels on soupire. Un séjour de quelques semaines dans ces lieux-là suffit d'habitude, non seulement pour vous délivrer du mal présent, mais pour vous en préserver dans l'avenir, et quand vous retournez en terre étrangère, vous êtes si bien guéri, et les illusions que l'éloignement et l'absence amoncelaient dans l'imagination malade ont été si complètement détruites qu'on ne songe plus dès lors à repartir.

Il n'est pas moins certain que la nostalgie est un terrible mal et que si on la laisse se développer et envahir l'âme, elle peut la pousser aux plus funestes résolutions. Le docteur Bégin en a fait une peinture saisissante et vraie qui vaut mieux que tout ce que j'en pourrais dire :

« Les premiers symptômes qui indiquent à l'observateur l'invasion de la nostalgie consistent dans une réserve inaccoutumée que manifeste le malade, dans de la tiédeur et du dégoût pour les oc-

cupations auxquelles il se livrait auparavant avec plaisir, dans un état habituel de distraction, qui devient chaque jour plus prononcé. Une tristesse incessamment croissante naît du regret d'être éloigné des lieux où l'imagination exaltée se reporte sans relâche, et de la crainte de ne plus pouvoir y retourner. Cette crainte, quelque peu fondée qu'elle puisse être d'ailleurs, se transforme bientôt, sous l'influence d'une préoccupation invincible, en une certitude accablante, en une sensation douloureuse qui retentit vers les principaux viscères et trouble graduellement leurs fonctions. Les plaisirs et les distractions de la jeunesse, la société de ses amis et de ses camarades les plus chers n'ont plus d'attraits pour le malade. Il fuit tout ce qui pourrait mettre obstacle à la direction que son esprit a prise. Sous l'influence de cette obsession, la tête devient chaude, souvent douloureuse ; les yeux sont ternes, enfoncés, brillants d'un feu sombre ; les traits du visage sont affaissés, les mouvements musculaires sont lents et comme sans but ; la respiration est irrégulière, entrecoupée de soupirs sans motifs apparents ; la digestion ne s'opère qu'avec difficulté, l'appétit se perd ; le corps maigrit, se décolore et s'affaiblit de plus en plus.

« A mesure que la détérioration physique fait des progrès, le cerveau concentre ses forces, avec une persistance toujours croissante, sur une série exclusive d'idées ; le malade recherche la solitude, pendant la durée de laquelle il peut caresser sans

obstacle sa chimère favorite et nourrir sa douleur, et, plus tard, lorsque la débilité des actions organiques lui a rendu le mouvement pénible, il se tient à l'écart, absorbé par sa pensée funeste, dans un repos qui favorise encore et la toute-puissance de cette pensée et les progrès de la désorganisation organique qu'elle a déjà provoquée. »

Cette fidèle peinture du mal du pays fait penser à ce pauvre André Chénier, l'une des plus nobles victimes de la Terreur. Perdu dans cette vaste métropole de Londres, toujours seul dans sa chambre d'exilé, il exhala sa nostalgie, un mal de poète s'il en fut, dans des vers inoubliables que n'ont pas écrits, mais qu'ont vécus tous ceux qui ont connu cet horrible tourment :

> Sans parents, sans amis et sans concitoyens,
> Oublié sur la terre et loin de tous les miens,
> Par les vagues jeté sur cette île farouche,
> Le doux nom de la France est souvent sur ma bouche.
> Auprès d'un noir foyer, seul, je me plains du sort,
> Je compte les moments, je souhaite la mort ;
> Et pas un seul ami dont la voix m'encourage,
> Qui près de moi s'asseye et, voyant mon visage
> Se baigner de mes pleurs et tomber sur mon sein,
> Me dise : — « Qu'as-tu donc ? » — et me prenne la main.

On a remarqué que, tandis que le spleen fait de nos jours plus de victimes qu'autrefois, la nostalgie, semblable à ces maladies qui s'épuisent et finissent par s'éteindre, tend à diminuer de fréquence et d'intensité. Il faut en rechercher la cause dans la facilité avec laquelle on voyage à notre époque.

Grâce aux chemins de fer qui deviennent toujours plus confortables et plus rapides, tous les pays sont plus ou moins voisins, et l'on dévore en vingt-quatre heures des distances que jadis on ne pouvait franchir en moins de douze jours ; la fatigue est supprimée aussi bien que les dangers et les privations, et si les dépenses ne le sont pas encore, elles s'accommodent mieux à toutes les bourses. Sans doute, tout le monde ne profite pas de ces précieux avantages ; ils paraissent encore trop coûteux aux pauvres qui souffrent de la nostalgie plus que les riches, n'ayant pas comme ceux-ci le moyen de s'étourdir et de tromper leur mal ; mais les pauvres savent que le remède est à leur porte et à leur portée, qu'ils pourront toujours se l'administrer, s'il le faut absolument. Cette certitude les soutient et suffit le plus souvent à repousser les attaques de la nostalgie. Cette seule pensée : « Je partirai quand je le voudrai », vous dispense de partir, et l'on est déjà libre quand on sait que la clef de la prison est à la serrure.

CHAPITRE XXVIII

Chagrin causé par la mort d'un membre de la famille.

Comment se fait-il qu'il y ait tant de gens qui se tuent pour la perte de leur argent et si peu pour la perte d'un mari, d'une femme, d'un enfant ou d'un ami ? Il est incontestable en effet que la plupart des hommes aiment mieux pleurer de longues années la personne, même la plus aimée, que de s'enfermer avec elle dans son cercueil, et certain couplet de Béranger trouve souvent son application en pareille circonstance :

> Dieu ! faut-il lui survivre,
> Me faut-il la pleurer ?
> Non, non, je veux la suivre...
> Pour la voir enterrer.

Cependant, l'histoire mentionne un certain nombre de vrais désespoirs suivis de vrais suicides qu'aurait provoqués la mort d'un proche parent ou d'un ami. C'est ainsi que Tacite, dans ses *Annales*, rapporte que Porcie, fille de Caton, refusant de

survivre à Brutus, son époux, et voyant qu'on lui avait enlevé tout ce qui aurait pu servir à son suicide, avala des charbons ardents, la seule chose qui fût à sa portée. Pauline, désespérée de la mort de son vieil époux, Sénèque, se fit ouvrir les veines par une esclave; mais Néron, aussitôt informé, ordonna qu'on arrêtât l'écoulement du sang et qu'on bandât la blessure. Pauline survécut donc quelque temps à son mari et fut honorée à Rome comme un modèle de fidélité conjugale.

Xénophon raconte dans sa *Cyropédie* qu'Abradate, roi de Susiane, allié de Cyrus, ayant été tué à la bataille de Thymbrée, sa femme Pauthée en conçut tant de chagrin qu'elle se fit apporter le corps de son mari, le prit sur ses genoux, le contempla longtemps dans un muet désespoir, puis s'enfonça un poignard dans le cœur.

« J'étais sur le lac de Côme, dit Pline le Jeune dans une de ses lettres, lorsqu'un vieillard de ma connaissance me montra sur la rive une maison fermée d'où une femme s'était précipitée avec son mari. Celui-ci était dévoré par une horrible maladie, et sa femme l'engagea à mettre fin à ses jours. Mais le malheureux n'osait se tuer; alors elle prit l'héroïque parti de lui donner l'exemple. Elle s'attacha à lui par de forts liens et, s'élançant dans le lac, elle l'entraîna avec elle. »

Tous ces suicides relèvent beaucoup, il est vrai, de la mort d'amour, le *Liebestod*, comme l'appellent les Allemands. Ceux qui sont déterminés par la

simple amitié ou par un profond attachement de famille sont infiniment plus rares. On a vu cependant des parents se tuer pour ne pas survivre à leurs enfants, d'autres pour les sauver, d'autres encore pour leur être utiles; témoin ce pauvre père de famille du Département de la Marne, qui, en 1868, voyant son fils vivement affligé d'avoir tiré un mauvais numéro à la conscription, et ne pouvant lui payer un remplaçant, se suicida pour le mettre en possession de la dispense accordée aux fils aînés de veuve et pour l'affranchir ainsi du service militaire.

Voici encore un navrant exemple de suicide provoqué par l'amour paternel. Le héros est un père un peu exalté qui ne sut pas se consoler de l'indifférence de son enfant :

Un représentant de commerce de Boulogne-sur-Seine, Francis Château, âgé de trente ans, rencontrait au mois d'avril 1896 sa jeune femme dont il était divorcé depuis un certain temps. Elle conduisait par la main leur unique enfant, une fillette de six ans. Le père s'approcha tout ému et voulut embrasser son enfant, après en avoir demandé la permission à la mère; mais la petite fille qui avait perdu le souvenir de son père, recula tout effrayée. Désolé d'être méconnu d'un enfant qu'il adorait, le malheureux ne put prononcer que ces mots : « Ma fille ! oh ! mon Dieu !... est-ce possible ? » puis il s'enfuit, rentra chez lui, tira d'une panoplie un long poignard et se le plongea trois fois dans la

poitrine. Au troisième coup, il tomba sans connaissance. Le commissaire, averti, le fit transporter à l'hôpital où l'on constata une perforation profonde des poumons, et son état fut tout de suite considéré comme désespéré. Pendant son agonie, il murmurait encore : « Ma petite, ma chère petite! » L'enfant fut amenée au chevet du mourant en qui elle finit par reconnaître son père. Elle lui devait bien cela.

En général, les mères se consolent de la mort de leurs enfants plus difficilement que les pères ; peut-être aussi font-elles plus volontiers étalage de leur désespoir, car leurs nerfs et leur imagination aiment les cris et les crises ; mais la mort d'un fils chéri ou d'une fille adorée exaltant en elles le sentiment religieux, elles se laissent mourir de chagrin plus souvent qu'elles ne se tuent dans le sens brutal du mot.

Quant aux enfants qui perdent leurs parents, ils aiment trop la vie pour l'immoler á une idée ou à un chagrin, à moins que la misère et l'abandon ne s'en mêlent ; en ce cas, leur suicide est d'un égoïsme pur de tout alliage d'amour filial et il ne présente plus rien de sentimental et de touchant. L'ingratitude des enfants envers leurs parents a passé en proverbe, mais cette ingratitude n'est que l'exagération d'une loi instinctive, et la nature a eu grandement raison de ne pas inspirer de sinistres résolutions aux enfants, petits ou grands, qu'elle prive de leur père ou de leur mère. Que deviendrait l'hu-

manité si les nouvelles générations, cessant de regarder devant elles et de marcher vers l'avenir, s'avisaient de rebrousser chemin et de se coucher tout en larmes sur les ruines du passé?

Les frères et les sœurs, les oncles et les neveux, les tantes et les nièces peuvent avoir entretenu d'excellents rapports d'amitié, mais je doute fort que la mort de l'un jette l'autre dans un désespoir assez profond pour que le suicide en résulte.

On cite pourtant le cas d'un jeune homme qui se brûla la cervelle à la mort de son oncle, dans une circonstance particulièrement intéressante :

Un ancien marchand de fer, vieux garçon et vivant de ses rentes, avait recueilli chez lui un neveu sans ressources, mais si paresseux qu'il n'avait jamais voulu prendre un état. Toujours malade, le vieil oncle désirait être entouré de soins, d'affection et, pour que le jeune homme lui eût de la reconnaissance et s'attachât à lui, il lui avait dit que, par testament déposé chez son notaire, il lui laisserait un superbe héritage. Il ne l'engageait pas moins à choisir une carrière et à se mettre sérieusement au travail. Mais le fainéant faisait la sourde oreille, et même une fois il lui répondit : « Assez prêché, mon oncle, et cessez de vous donner une peine inutile! Travailler? A quoi bon? Aussi longtemps que vous vivrez, je resterai avec vous et rien ne me manquera ; quand j'aurai le malheur de vous perdre, ne m'avez-vous pas dit que vous me laisseriez un magnifique héritage? J'aurai donc de quoi vivre

grassement tout en continuant à me croiser les bras. » Le brave oncle insistait, le neveu haussait les épaules. A la fin, comprenant l'inutilité de ses conseils, le vieux cessa d'en donner et laissa le garçon vivre à sa guise. Un matin, on le trouva mort dans son lit. Le jeune homme parut très affligé et lui fit de belles funérailles. Le lendemain, de bonne heure, il courut chez le notaire :

— Vous connaissez sans doute les intentions testamentaires de mon oncle, lui dit-il.

— Absolument pas; mais il a déposé ici un pli cacheté pour qu'il vous soit remis après sa mort. Le voici; vous pouvez en prendre connaissanec.

L'héritier présomptif brisa d'une main fièvreuse les cinq cachets de cire rouge qui scellaient le pli solennel, déploya une large feuille de papier et lut à haute voix :

« Mon cher neveu,

« Je t'ai promis de te laisser un superbe héritage et tu vas voir que je tiens ma parole... »

— Voilà qui s'annonce très bien pour vous, Monsieur, interrompit le notaire.

— En effet, et je n'en suis pas surpris. Mon oncle était la perle des hommes et il m'aimait beaucoup. Mais je continue :

« ... Le travail m'a seul procuré l'aisance dont j'ai joui, et j'ai pu me convaincre que, seul également, il peut donner le bonheur. Aussi, pour assurer ta félicité sur cette terre, j'ai placé tout mon bien à fonds perdus et je n'ai à te léguer que mon

noble exemple. Travaille ; je ne pouvais pas te laisser de plus bel héritage que ce conseil. Suis-le donc et tu t'en trouveras bien.

« Je ne voudrais pas entamer le gain de tes premiers travaux ; aussi je te dispense de m'élever un monument; mais je lègue mes meubles, mes hardes et mon argenterie à ma vieille bonne qui m'a fidèlement servi pendant trente ans et je lui confie mes petites épargnes pour qu'elle fasse placer sur ma fosse un tombeau convenable. »

Atterré d'abord, puis furieux, l'héritier du noble exemple cracha deux fois sur la signature de son oncle en criant : « Tiens! sale bête!... Tiens! abominable canaille!... » puis il jeta le papier à la tête du notaire ahuri et rentra chez lui où il se fit sauter la tête de rage et de désespoir.

Je ne crois pas que l'histoire ou la chronique rapportent d'autre exemple d'un neveu qui se soit suicidé à la suite du décès de son oncle.

CHAPITRE XXIX

Le fanatisme religieux

Les suicides causés par le fanatisme religieux sont assez fréquents chez les femmes ; ils sont rares chez les hommes. L'imagination féminine, qui est une sorte de sentiment s'exerçant dans le rêve, se laisse facilement éblouir par tout ce qui se rattache au surnaturel et au merveilleux, et elle trouve dans la religion un vaste domaine où elle peut s'étendre à l'aise et où souvent elle s'égare. La femme s'empare avidement de tout ce qu'on lui fait espérer et de ce qu'on la presse de croire ; l'homme n'admet généralement que ce qu'on lui prouve ou ce qu'on lui fait toucher du doigt. Or, toute religion peut être sentie par le cœur et vue par l'imagination, mais aucune ne peut être prouvée par la raison. Le pieux Pascal lui-même le reconnaît. « La raison, dit-il, ne nous donne aucune connaissance démonstrative de l'existence de Dieu, ni de la morale. » C'est ce qui fait la force du sentiment reli-

gieux chez la femme et sa faiblesse chez l'homme ; aussi l'exagération de ce sentiment, qui peut conduire au délire et à la folie chez l'une, est-elle bien moins à craindre chez l'autre et n'a-t-elle pas des suites aussi graves.

Les suicides qu'occasionne le fanatisme religieux ont cela de particulier qu'ils ne sont pas provoqués par le désespoir, mais par son contraire. C'est, en effet, parce qu'ils *espèrent* se réunir plus tôt au Dieu qu'ils aiment, et goûter tout de suite les félicités éternelles, que les fanatiques appellent la mort, et ce n'est nullement parce qu'ils se sentent malheureux sur cette terre.

Plus la religion se féminise et se sentimentalise, plus elle fait d'exaltés qu'elle prédispose au suicide. Le judaïsme et l'islamisme, religions ritualistes, froides et sévères dont les pratiques immuables sont extrêmement rigides et presque mécaniques, ne portent pas leurs adeptes à la mort volontaire ; l'un et l'autre, représentant le monothéisme pur et l'adoration calme et formaliste du Dieu fort, n'ont rien qui s'adresse au cœur et qui soit de nature à faire monter des fumées noires dans la tête des gens et à les pousser au meurtre de soi.

Le christianisme plus tendre, plus passionné et aussi plus souple et plus poétique, y disposerait davantage, si sa morale ne semblait pas le condamner. Mais là encore il y a des nuances. Si le culte hébraïque est la religion du Père, le protestantisme est la religion du Fils et le catholicisme est la reli-

gion de la Mère. Au fond, quoi qu'en disent les prêtres et les conciles, le culte romain est presque entièrement voué à Marie ; c'est à elle qu'on adresse le plus de prières et qu'on élève le plus de chapelles ; c'est elle qu'on invoque le plus souvent dans le malheur et le danger ; c'est son image enfin qu'on voit le plus souvent dans les églises. Presque toutes les cathédrales en France, en Espagne, en Italie lui sont dédiées et s'appellent *Notre-Dame*, et l'on aurait bien vite compté celles qui sont consacrées à Jésus ou à Dieu tout simplement. C'est peut-être parce que Voltaire avait remarqué que presque toutes les églises catholiques étaient érigées en l'honneur de Marie et des saints que l'idée lui vint d'en élever au moins une à Dieu, avec cette dédicace : *Deo erexit Voltaire*, et Fernex profite aujourd'hui de cette idée du malin philosophe.

Avec ses parfums pénétrants et capiteux, ses tableaux émouvants, ses statuettes suggestives, ses dentelles mondaines, ses coquets bibelots, ses beaux costumes de soie brodée, le culte catholique, où l'on écoute la messe en pensant à tout, sauf à Dieu, est donc un culte essentiellement féminin. Nous avons dit que beaucoup de religieuses sont follement éprises de Jésus ; mais combien plus encore de moines et de prêtres, surtout parmi les jeunes, sont amoureux de Marie, naïvement, saintement, si l'on veut, mais au fond très humainement !

En revanche, les protestants adorent Jésus avant tout ; c'est son éloge dont ils font le sujet favori de leurs sermons ; c'est toujours son exemple qu'ils proposent, ce sont ses évangiles qu'ils invoquent et sur lesquels ils appuient leurs croyances et leur morale ; qu'ils le considèrent comme homme ou comme dieu, c'est de lui qu'ils s'entretiennent le plus volontiers dans leur famille, tandis qu'ils sont très réservés sur le Père et ne soufflent mot de la Mère. J'ajoute que leur culte, nullement décoratif, rejette tout luxe mondain et se plaît dans les espérances de la mort bien plus que dans les joies de la vie. On entre dans les églises catholiques pour voir des tableaux et des statues, pour flairer des parfums et pour entendre de la musique ; dans les temples protestants pour voir des bancs et entendre des paroles. Or, il a été constaté que les suicides sont plus nombreux chez les protestants que chez les catholiques, en Allemagne et en Angleterre, qu'en France et en Italie. Le sublime exemple du Christ se livrant volontairement à la mort, serait-il pour quelque chose dans ce penchant au suicide, et l'effroi que la mort violente inspire à la femme n'aurait-il rien à voir dans la répugnance qu'il provoque au contraire chez les adorateurs de Marie? Dis-nous qui tu adores ; je te dirai qui tu es.

Quant à cette troisième variété du christianisme que les Russes et les Grecs appellent l'orthodoxie (la vraie croyance), comme si toutes les religions

du monde ne prétendaient pas posséder la vraie croyance, elle semble s'être vouée surtout à l'adoration des saints, car une bonne partie de l'année, en Russie et en Grèce, se passe à les chômer religieusement, et les innombrables églises du schisme d'Orient portent pour la plupart les noms de ses innombrables saints.

« Du reste, disions-nous ailleurs[1] la façon dont le christianisme fut introduit en Russie, ne prouverait pas que le peuple l'eût adopté par conviction et pour obéir à la voix de sa conscience. La tradition rapporte que vers le dixième siècle, le grand prince Wladimir dit le Saint — où la sainteté va-t-elle se nicher ? — ne possédant à la mort de son père que Novgorod, partit en guerre pour agrandir ses états, vainquit tous les peuples barbares qu'il trouva sur son passage et s'empara de presque tout le pays qui s'étend de la Mer Noire à la Baltique. Il voulut alors ne faire qu'une nation de toutes les peuplades qu'il avait subjuguées, et il chercha d'abord à les unir par le lien d'une religion commune. Mais choisir la meilleure parmi toutes celles qui florissaient en Europe, était chose embarrassante. Le catholicisme lui plaisait assez par ses pompes, ses richesses et sa puissante organisation, mais il fallait le détacher du latin et le rendre indépendant du pouvoir des papes de Rome, ce

[1] *Souvenirs d'un séjour en Russie.* — Bibliothèque Universelle. Avril et mai 1888.

qui n'était pas facile. L'Islamisme lui aurait assez souri, parce qu'il permettait la polygamie, ce qui ne pouvait inspirer aucune répugnance à un prince pourvu de cinq femmes légitimes et d'un nombre illimité de favorites ; mais il proscrivait le vin, et Wladimir, grand buveur s'il en fut, ne se sentait nullement disposé à donner à ses sujets l'exemple de la tempérance. Le judaïsme était trop austère et il était pratiqué par une race d'hommes disséminés partout, persécutés et honnis de l'Europe. Il ne pouvait être question du protestantisme qui n'existait pas encore. Restait enfin l'orthodoxie grecque qui, avec ses riches églises, ses beaux costumes, ses images de vierges et de saints, ses cérémonies à grand spectacle, avait tout ce qu'il fallait pour plaire à un peuple primitif et peu sensible aux abstractions. Il l'adopta donc pour lui-même, et après s'être fait donner pour femme la sœur de Constantin IX et de Basile II, empereurs d'Orient, il imposa son nouveau culte à tous ses sujets et les fit baptiser en bloc, sans leur demander leur avis... L'origine du christianisme dans les Etats du czar n'a donc rien de bien héroïque et elle explique jusqu'à un certain point comment les Russes, si dévots et si formalistes, sont au fond si peu religieux. »

Rien n'est plus éloigné de l'amour et de la foi que les pratiques machinales de certains rites. Quand on se croit quitte envers Dieu de tout ce qu'on lui doit par des formules latines, grecques

ou slavones qui ressemblent à la prière comme le *ba*, *bé*, *bi*, *bo*, *bu* ressemble à la haute poésie; quand on lui témoigne sa reconnaissance par des ingestions d'œufs et de poissons remplaçant le veau et la volaille; quand on lui montre qu'on l'aime par des gestes figurant un dessin de croix ou une prise d'eau bénite ; quand on lui exprime son ardeur à époques fixes par des attitudes qui consistent à poser machinalement sur le sol les genoux plutôt que les pieds ; soyez certains qu'on ne le voit pas, qu'on ne le désire pas, qu'on ne pense pas même à lui ; le cœur, l'intelligence, la mémoire, tout l'oublie, tout l'ignore, de sorte que cette religion — si c'en est une — ne peut exercer aucune influence sur le caractère et la vie morale, et si les Russes se tuent aussi souvent que les Français et les Allemands, c'est pour de tout autres raisons que le délire religieux.

Assurément, ce n'est pas la mise en scène qui manque aux églises catholiques ; mais au moins il s'en dégage quelque poésie. A défaut de l'âme, les sens nobles sont satisfaits, la vue par les tableaux et les décors, l'ouïe par la musique, l'odorat par la myrrhe et l'encens. Il est vrai qu'on risque fort, par ces moyens, de prendre pour de la religion les voluptés des sens, mais le clergé n'y regarde pas de si près ; de tout temps il a connu la nature humaine plus à fond que les plus habiles philosophes, et il sait qu'il vaut mieux pour le peuple qu'il s'imagine adorer Dieu, en se grisant de peinture, de

musique et de parfums que de ne rien s'imaginer du tout en écoutant de la dogmatique et de la métaphysique.

Le culte romain comprend le beau, et ses brillantes cérémonies où les yeux, les oreilles et les narines sont plus occupés que l'esprit, parlent bien plus à l'imagination que le rite gréco-russe dont le luxe coûteux est généralement lourd, contraire à toute esthétique et ne consiste guère que dans des entassements d'or, d'argent et de pierreries, encadrant parfois des figures hiératiques et inintelligentes. Les tableaux et les statues souvent admirables des églises catholiques, la lumière idéale irradiant des vitraux multicolores, la musique chorale et instrumentale toujours si riche et si touchante et qui comprend tant de chefs-d'œuvre de Bach, de Haendel, de Mozart, de Beethoven, tout cela est fort capable de conduire les âmes exaltées au délire religieux par la route de l'admiration et de l'émotion. De là au désir d'aller goûter dans le ciel, fût-ce par le suicide, les pures délices dont le génie humain donne un si délicieux avant-goût, il n'y a pas bien loin.

Le docteur Ruggieri cite le cas d'un cordonnier de Venise qui, après avoir beaucoup fréquenté les églises de cette ville, avait conçu un tel enthousiasme pour le Sauveur, qu'il avait décidé de l'imiter en tout, dans sa vie et dans sa mort. D'abord, pour vivre absolument pur d'âme et de corps et chasser de son cœur tout désir libidineux, il se mu-

tila lui-même horriblement et faillit en mourir. Puis il voulut expirer sur la croix pour sauver de nouveau le genre humain. Tous ceux dont il réclama l'aide se moquèrent de lui et, naturellement, refusèrent de se prêter à cette folie. Alors, pendant plus de deux ans, il étudia les moyens de se crucifier tout seul. Afin de mourir le même jour que le Seigneur, il fixa au Vendredi la date de son supplice; le jour venu, il s'enfonça sur la tête une couronne d'épines qui lui déchira le front si profondément que le sang coula jusque dans ses yeux; cela fait, il se dépouilla de tous ses vêtements et les remplaça par une bande de toile qu'il s'enroula autour des reins et qui couvrit toute la partie mutilée.

Ce qui suit est si horrible et dépasse si manifestement la somme de souffrances qu'un homme peut volontairement supporter, qu'il faut bien admettre ce que beaucoup de médecins affirment, c'est que l'exaltation mentale, arrivée à son paroxisme et montée jusqu'au délire, peut supprimer entièrement la sensibilité physique et, sans provoquer la catalepsie ni même le sommeil, produire sur le système nerveux les mêmes effets que l'éther et le chloroforme [1].

[1] Le docteur Moreau de Tours parle d'un de ses clients qui, dans une crise de désespoir, cassa une bouteille et, avec l'un des débris, essaya de se couper la gorge. Il s'y prit à deux fois et finit par se faire une entaille très profonde qu'il crut suffisante pour amener la mort. Il fut pansé et guéri. « Vous avez dû terriblement souffrir,

Après s'être fait au flanc une large blessure imitant celle de Jésus-Christ, le malheureux s'assit sur une croix qu'il s'était lui-même fabriquée, appuya contre une planchette qu'il avait fixée au bas de la croix ses pieds placés l'un sur l'autre, et, à grands coups de marteau, il les perça de part en part d'un long clou qui alla s'enfoncer profondément dans le bois ; il se cloua de la même manière l'une de ses mains à la branche horizontale de la croix et, s'étant transpercé l'autre main en frappant violemment sur le plancher la tête du clou, il l'appliqua, du côté opposé, sur un trou qu'il avait pratiqué d'avance dans le bois et où le clou s'enfonça de lui-même.

C'est dans cette posture de crucifié qu'on le trouva le lendemain matin, vivant encore. Transporté à l'hôpital, il fut guéri de ses blessures, mais non de sa folie religieuse, car à l'hospice des aliénés où il fut placé, il s'épuisa par des macérations et des jeûnes volontaires qui lui donnèrent enfin cette divine mort à laquelle depuis plusieurs années il aspirait si ardemment.

lui dit le médecin. » — « A la première tentative, j'ai senti quelque-chose, je n'étais pas encore assez monté ; mais cela ne peut pas s'appeler de la douleur ; à la seconde, non seulement je n'ai pas souffert, mais j'ai éprouvé une véritable jouissance en sentant le verre m'entamer le cou.

CHAPITRE XXX

La conscience et les remords

La conscience qui, s'il faut en croire les moralistes, doit inspirer à l'homme l'horreur du suicide, le lui conseille quelquefois par la voix des remords. En effet, les remords sont un tourment moral horriblement pénible et ils pourraient provoquer bien plus de suicides qu'ils n'en causent réellement, s'il ne s'y mêlait pas chez le malheureux qui en souffre, la crainte salutaire d'augmenter sa faute par un nouveau crime et d'aggraver ainsi le châtiment qu'elle mérite; car il entre deux éléments bien distincts dans cette souffrance de l'âme: un sentiment noble et désintéressé qui est le regret de la faute commise et une pensée absolument égoïste qui est la peur d'en être puni dans l'autre monde.

Reconnaissons-le pourtant : la conscience a perdu à notre époque beaucoup de son antique férocité et les remords sévissent bien moins vivement qu'autrefois. La cause en est sans doute dans le re-

lâchement des mœurs et des principes de probité, mais aussi dans l'enseignement religieux qui renonce aux épouvantails dont il tirait jadis de si grands avantages pour l'Eglise, et qui n'ose plus parler des flammes de l'enfer, des chaudières de Satan et des supplices éternels du « bon » Dieu devant les foules modernes plus éclairées, moins crédules et plus railleuses. La religion s'adoucissant, devenant moins menaçante et plus charitable, se voit privée ainsi d'un de ses moyens les plus efficaces pour s'imposer aux masses: la peur.

Il est certain que l'enfer fait plus de dévots que le paradis ; « car, se disent bien des gens, si je monte au ciel au lieu de rentrer dans le néant, c'est très bien : mieux vaut être agréablement que de ne pas être du tout ; mais, en définitive, je ne m'en fais pas grand souci. Mais, si au lieu de ne plus être nulle part, je suis précipité en un lieu où je serai éternellement dévoré par les flammes du diable, c'est tout simplement horrible! à aucun prix je n'en veux courir la chance, et je vais me faire dévot. »

C'est ce qui explique pourquoi le moyen-âge a été à la fois si bigot et si peu religieux, si sceptique au fond et si crédule en apparence. Il pensait déjà ce que Pascal formula plus tard, sans s'apercevoir qu'il faisait du christianisme une véritable roulette où il est plus prudent de ponter sur la rouge que sur la noire :

« De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas grand'chose à perdre ;

mais quel malheur de se tromper en la croyant fausse ! » *(Pensées.)*

De même que le juge et le gendarme, flanqués de leurs deux acolytes la prison et la guillotine, sont la plus grande force d'un Etat, celle qui maintient le plus solidement tous les citoyens dans le devoir ; ainsi, l'enfer était l'agent le plus actif, le plus utile et le plus puissant de la religion ; c'était son recruteur par excellence. Pourquoi a-t-elle renoncé à ses services ?

Certes, sous le point de vue de la justice, de la vérité et de cette exquise vertu qu'on appelle l'humanité, la religion a mille fois raison de se débarrasser du monstre ; mais, sous le point de vue de ses intérêts, qu'elle y prenne garde ! Elle joue-là, sinon son existence, tout au moins son pouvoir sur le peuple. Les prédicateurs les plus entraînants et qui ont le plus d'action sur lui, sont ceux qui fulminent et menacent et non pas ceux qui bénissent et rassurent. Quand Bossuet, parlant des damnés, s'écriait en chaire de toute la puissance de sa parole :

« Ainsi, toujours vivants et toujours mourants... ils gémiront éternellement sur des lits de flammes, outrés de furieuses et irrémédiables douleurs ; »

Bossuet poussait au confessionnal et à la soumission passive bien plus de brebis perdues et surtout éperdues que ne pourrait le faire le doux prédicateur qui leur promet une contemplation de Dieu, éternelle et bienheureuse, si elles suivent do-

cilement la houlette du bon berger, ou qui les menace au contraire de la privation de cette vue, si elles ne la suivent pas. Les indifférents et les incrédules s'étant passés de voir Dieu pendant tout leur séjour sur cette terre, il est fort à craindre que la perspective que cela pourrait bien continuer dans l'autre monde ne les effraie pas assez pour les obliger à changer toutes leurs habitudes.

En supprimant la peur de l'enfer, la religion moderne tarit aussi l'une des principales sources où le remords s'alimente, et comme le remords est le père du relèvement, le relèvement lui-même est menacé. Quand on ne souffrira plus dans sa conscience du mal qu'on a fait, on n'aura aucune raison de le regretter et de se promettre de le réparer, et ce bel ordre que l'effroi des flammes éternelles a établi dans les affaires de l'Eglise et de la morale risquera fort d'être sérieusement troublé. En substituant une religion d'amour et de pardon à une religion de vengeance et d'épouvante, les ministres du culte prouveront leur bon sens et leur bon cœur, mais n'agiront-ils pas comme un général en chef qui abolirait les punitions dans son armée? Ce général serait bon, serait juste, serait humain, mais adieu son prestige et la foi qu'on avait en lui, adieu la discipline animale et l'obéissance idiote, adieu le respect des supérieurs, adieu la manœuvre et ses bestialités !

Je ne sais pas me réjouir de ce qui torture mes semblables, fussent-ils d'insignes scélérats, et ce-

lui qui, voyant un misérable se tordre sous les morsures du désespoir ou des remords, s'écrie en se frottant les mains : « C'est bien fait ! il faut qu'il expie son crime ! » me fait plus horreur que le criminel lui-même en proie à ses regrets. Je conviens cependant que les remords sont utiles et même souhaitables, quand ils se présentent comme une sorte de crise douloureuse, mais salutaire, d'où le coupable peut sortir corrigé et régénéré. Seulement, il importe avant tout qu'ils se fassent sentir chez ceux qui en ont besoin. Or, ce n'est pas toujours le cas, et il n'est pas nécessaire d'avoir vécu longtemps, ni vu beaucoup de monde pour remarquer que les remords attaquent de préférence les braves gens et qu'ils laissent parfaitement tranquilles les coquins endurcis. Les avocats, les juges, les ministres du culte en savent quelque chose, et les directeurs de bagne et de prison encore davantage. Consultez-les : ils vous diront que le cynisme de la plupart de leurs pensionnaires est absolument révoltant.

Racine fait dire à Phèdre :

> ...je ne suis point de ces femmes hardies
> Qui, goûtant dans le crime une tranquille paix,
> Ont su se faire un front qui ne rougit jamais.

Bien plus heureux que Phèdre, les voleurs de profession, les incendiaires, les escrocs, les assassins qui n'en sont pas à leur premier coup, tous ou presque tous ont su se faire une conscience qui ne leur dit jamais rien.

C'est qu'en effet la conscience est un peu comme ces enfants gâtés qui tourmentent obstinément ceux qui s'occupent toujours d'eux, mais qui laissent en paix les gens qui ne les écoutent pas et ne les regardent pas.

L'habitude du mal use vite la conscience : à la première faute, elle parle fort; à la seconde et à la troisième plus faiblement ; aux suivantes on l'entend à peine, et à la fin on ne l'entend plus du tout. On dirait qu'elle ne s'offusque que de ce qui est nouveau pour elle. Du reste, elle ne sait pas toujours s'affranchir d'absurdes préjugés et de minuties ridicules qui n'ont rien à démêler avec le bien et le mal. Elle se montre particulièrement exigeante envers les piétistes timorés qui la consultent à propos de la moindre vétille ; quelquefois même elle finit par tyranniser à tel point les plus honnêtes gens que leur âme n'a plus un moment de répit et qu'elle leur fait des reproches de tout ce qu'ils disent et de tout ce qu'ils font, de sorte qu'il n'est rien qui ne devienne pour eux matière à remords ; un mot un peu vif offense la charité; une parole conventionnelle commandée par la politesse se change en mensonge ; un moment de repos s'appelle de la paresse ; une légère satisfaction d'avoir été loué, de la vanité ou de l'orgueil ; un regard d'admiration adressé à une belle personne, de la luxure ; un certain plaisir à manger un bon fruit, de la sensualité. Un jour, une dame très pieuse entendit chez moi un *lied* de Schubert;

elle en fut si touchée qu'elle s'écria : « Mon Dieu ! que c'est beau ! » Elle fut aussitôt prise de remords, parce qu'elle avait prononcé le nom de Dieu en vain, contrairement au décalogue. Une jeune fille de ma connaissance à qui ses parents avaient inspiré un saint effroi des messieurs, se crut sérieusement déshonorée et ne se montra plus pendant plusieurs jours parce qu'un jeune homme lui avait poliment baisé la main.

Le grand Pascal, que j'aime à citer parce qu'il fut un profond penseur doublé d'un bon chrétien, avait des scrupules de conscience auxquels les saints et les apôtres eux-mêmes n'ont jamais songé. Il s'était attaché autour des reins une ceinture de fer armée de clous qu'il s'enfonçait dans la chair dès qu'il se surprenait à ressentir quelque plaisir des sens. Il se faisait des remords du moindre mouvement de vivacité et redoutait surtout d'éprouver une sensation agréable lorsqu'il mangeait ; aussi avait-il recommandé qu'on ne lui servît que des mets insipides. Sa sœur, Mme Perrier, raconte qu'ayant dit un jour, devant lui, qu'elle avait rencontré une jolie femme, il s'en montra offensé et l'avertit qu'elle ne devait pas tenir de pareils discours devant des laquais ou des jeunes gens, parce qu'on ne sait pas quelles pensées cela peut leur faire naître. Il se défendait d'aimer personne, par scrupule de conscience, et ne permettait pas qu'on l'aimât. « C'est une faute, disait-il, plus grande qu'on ne croit, que d'aimer un autre homme ou de

souffrir qu'on en soit aimé. C'est faire à Dieu un larcin de la chose du monde qui lui est le plus précieuse. »

La crainte qu'il avait de compromettre son salut par une joie terrestre lui faisait redouter jusqu'à la jouissance de se bien porter, et il se disait heureux d'être malade, parce que, selon lui, « la maladie doit être l'état naturel d'un chrétien. »

En sa qualité de chrétien précisément, Pascal aurait dû ajouter : « à la condition que la maladie lui laisse toutes ses forces pour lui permettre d'être utile à son prochain autant que peut l'être un homme vigoureux et bien portant. »

Ce grand philosophe avait beau proscrire l'amitié, il était charitable, sinon par entraînement de cœur, au moins par esprit de justice et de devoir. C'est ainsi qu'il avait ordonné qu'on installât dans sa propre chambre un indigent aussi malade que lui, afin qu'on le soignât avec la même sollicitude; car sa conscience lui reprochait les attentions et les soins dont il était entouré, tandis que tant de malades étaient privés de tout secours.

Montée à ce diapason, la conscience confine à l'illuminisme et pourrait faire croire, chez tout autre que Pascal, à un certain affaiblissement de la raison ; mais peut-on être à la fois un pauvre d'esprit et le sublime auteur des *Pensées* et des *Provinciales*?

En tout cas, on ne connaît plus aujourd'hui ces « faiblesses morales et religieuses » et il faut

avouer que depuis Pascal, la conscience chrétienne a fait un immense chemin... en arrière. Dans ces procès retentissants dont la France et l'Italie ont donné naguère le triste spectacle au monde, comme elle s'est effacée, comme elle s'est faite humble et complaisante! Parmi tous ces accusés portant de grands noms et qui descendaient des sommités de la science, de la presse, de la tribune et du gouvernement pour aller s'asseoir sur les bancs de l'infamie, un seul, un ancien ministre d'Etat a été condamné à une longue détention, parce que, cédant à un beau mouvement de sa conscience, il avait avoué ses fautes avec franchise et loyauté. Son repentir l'avait perdu ; et l'on dit que c'est le repentir qui sauve!... C'est à dégoûter des remords! Il avait suffi aux autres, pour être blanchis et acquittés, de nier cyniquement leurs « peccadilles », malgré les preuves, éclatantes comme le soleil, qui les inondaient de lumière.

Hélas ! qui ne sait que les codes sont des rets qui laissent passer le gros gibier et qui ne prennent que le petit ?

Bien avant La Fontaine on pouvait dire déjà :

> Selon que vous serez puissant au misérable,
> Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Le voleur d'un écu est partout traqué plus vivement que le voleur d'une fortune. Etes-vous pauvre ou obscur, on retient l'affaire ; êtes-vous riche ou influent ; on l'étouffe. Plus le larcin est petit,

plus le coupable est sûr d'être condamné. Le banqueroutier qui a réduit sa victime au désespoir et peut-être au suicide, sait d'avance qu'il échappera à tout châtiment si son vol dépasse deux ou trois cent mille francs; c'est à lui de s'arranger pour qu'il s'élève jusqu'à cette somme. La justice, aidée des avocats, trouve toujours dans le dédale de ses lois, en faveur des gens cossus, des clauses, des articles, des exceptions qui rendent licites les crimes les plus odieux, douteuses les preuves les plus concluantes : le faux monnayeur qui fabriquait des pièces asiatiques, égyptiennes ou autres, voulait frapper des médailles, le contrefacteur de banknotes exotiques exécutait des vignettes pour l'amour de l'art, le maître chanteur qui extorquait des chèques de cent mille francs faisait payer honnêtement ses services secrets ou la publicité de son journal. « Il y a toujours, disait en Mars 1896 la *Revue du XXe siècle* de New-York, quelque recoin de la loi qui demeure obscur, lorsqu'il faut l'appliquer à un capitaliste ou à une riche compagnie. »

Et c'est ainsi que la conscience publique, aussi bien que la conscience privée s'en va, comme les rois ; et avec elle, naturellement s'en vont les remords, de telle sorte qu'on peut déjà prévoir le moment où il faudra les rayer de la liste des motifs capables de provoquer le désespoir et le suicide.

CHAPITRE XXXI

L'isolement

Comme les abeilles, les fourmis et la plupart des animaux, l'homme a été créé pour vivre dans la société de ses semblables, et il a horreur de la solitude plus encore que la nature n'a horreur du vide. Quand il fuit ses pareils volontairement, c'est qu'il se trouve déjà dans un état moral qui l'entraîne au désespoir et le prédispose au suicide; son isolement n'est qu'un effet de sa misanthropie et ne saurait être la cause première d'une funeste résolution. Tout individu libre qui souffre de sa solitude saura toujours la faire cesser et se rapprocher des hommes, fût-ce au prix d'un sacrifice d'argent ou d'amour-propre. Si l'isolement est involontaire, il provient de l'exil, de la captivité, de la maladie, de l'extrême misère, et c'est à ces causes seules qu'il faut rapporter les suicides dont il n'est que l'occasion.

Du reste, vivre éloigné des hommes, ce n'est pas toujours vivre seul. Quand on est sans famille et sans amis, on se trouve bien plus isolé au milieu des foules d'une grande ville que dans une campagne solitaire, et l'aspect de quelques milliers d'inconnus qui passent devant vous sans vous apercevoir, ne fait qu'étendre davantage et rendre plus morne le désert qui vous entoure. A l'homme qui n'est pas tout à fait hypocondre il suffit souvent de la compagnie de quelques créatures vivantes, quelle que soit leur espèce, pour qu'il ne se sente pas seul ; des chevaux, du bétail, des lapins, des poules, des abeilles, des oiseaux, des plantes même l'intéresseront assez pour chasser son ennui, et s'il joint à cette société, moins bête qu'on ne le croît, un travail sain et modéré, il sera suffisamment armé contre les idées noires et ne sentira plus le poids de l'isolement. On voit beaucoup de gens qui trouvent assommante l'existence qu'ils passent dans les petites villes au milieu des commérages et des médisances, et l'on en voit fort peu qui s'ennuient en pleine campagne, parmi les bœufs, les chevaux, les chèvres et les chiens. Comme on adore les animaux, quand on a vécu longtemps parmi les hommes !

On prétend, il est vrai, que l'amour des bêtes est souvent une forme déguisée de la haine des hommes; c'est possible, mais, après avoir longtemps souffert de ses semblables, il est bien permis au malheureux de rendre grâce à Dieu qui lui a donné

les bêtes pour le consoler et le réconcilier avec la vie ; car les bêtes, surtout les chiens et les chevaux, nous aiment bien plus sincèrement et bien moins égoïstement que nous ne nous aimons entre nous.

On peut même, sans en souffrir, s'éloigner tout à fait non seulement de ses pareils, mais de tous les êtres animés de la création, même des arbres, de la verdure ou des fleurs. Mais pour cela il faut que l'homme s'enferme avec un travail qui s'empare de tout son cœur et de toute sa pensée. Ce travail, poème, roman, opéra, symphonie, tableau, statue, étude scientifique, philosophique, historique ou autre, deviendra son compagnon de tous les instants. Il lui tiendra lieu de l'ami, du parent, de la femme même qu'il n'a pas ou qu'il n'a plus, et souvent il ne l'a plus, alors même qu'elle vit encore sous son toit. Qui sait même si ce travail ne le captivera et ne le charmera pas davantage, et si l'heureux solitaire consentirait à l'échanger contre toute une aimable famille, ne fût-elle composée que d'excellentes gens, ce qui est bien rare ?

Il est vrai que, l'œuvre achevée, il perdra cet ami qui n'aura plus rien à lui dire ; mais, seulement alors, il s'apercevra de son isolement. Si la solitude lui pèse, qu'il rentre dans la société ou qu'il fasse mieux encore : qu'il entreprenne une nouvelle œuvre qui deviendra bien vite une nouvelle amie ; je suis certain qu'en cette compagnie-là, bien loin de maudire la longueur du temps, il

tirera sa montre moins souvent qu'il ne le ferait au bal ou au spectacle.

Ceux qui sont réellement à plaindre me paraissent être les hypocondres qui fuient les hommes pour s'enfoncer dans leurs noires rêveries et n'en pas être dérangés, pour se nourrir tout seuls et en jaloux de leurs sombres et stériles pensées. Il est à craindre alors que le mal, redoublant de rage dans la solitude, ne devienne comme un vautour qui leur ronge le cœur incessamment et dont ils ne pourront se débarrasser que par la mort. C'est pour ces pauvres atrabilaires que retentira dans tous les temps le sinistre avertissement des Latins: « *Vae soli!* » Malheur à l'homme seul ! Comment les retirer du gouffre où l'isolement les enfonce tous les jours davantage ? Hélas! rendez-les au bonheur ou du moins à la paix, et du même coup vous les aurez rendus à la société de leurs semblables.

Je suis loin d'avoir épuisé la liste des motifs qui, sans être la cause première du suicide, peuvent le provoquer à l'occasion. Il est une foule d'autres raisons, souvent très futiles, qui ne le produisent pas, mais qui le déchaînent ; elles jouent un peu le rôle de la dernière goutte qui fait déborder le vase ; la plupart, du reste, relèvent plus ou moins de l'amour-propre ou de l'orgueil.

C'est ainsi qu'on a vu des enfants se suicider pour avoir été punis ou grondés par leurs parents ; des jeunes gens se sont brûlé la cervelle de honte

d'avoir échoué à leurs examens. Une jeune fille suédoise, Mlle L***, fille d'un richissime manufacturier, faisant avec sa mère et quelques amis une ascension de montagne, courut se jeter dans un précipice, parce que dans une chute ses jupes s'étaient un peu relevées sous les yeux de son fiancé. Jérôme Cardanus, célèbre astrologue du 16me siècle, se laissa mourir de faim, parce qu'ayant prédit la date de sa mort, il ne voulut pas que le moindre retard lui donnât un démenti devant le peuple. Le cuisinier Vatel, qui a fourni à Mme de Sévigné le sujet d'une délicieuse lettre, se perça de son épée dans une fête à Chantilly, désespéré de ce que la marée était arrivée trop tard pour figurer à la table du roi. Le peintre français Antoine Gros se jeta dans la Seine, parce qu'un critique, qu'il savait pourtant ne rien entendre à la peinture, avait signalé quelques défauts dans l'un de ses tableaux. Le fameux ténor Adolphe Nourrit, qui créa le principal rôle dans plusieurs opéras de Rossini et de Meyerbeer, se précipita d'un cinquième étage sur le pavé d'une rue de Naples, les uns disent parce qu'un gamin avait fait entendre un coup de sifflet dans une de ses représentations au théâtre San Carlo, d'autres parce que le roi n'avait pas permis qu'on montât à Naples le *Poliuto* de Donizetti, où Nourrit avait promis de chanter le premier rôle. Le conseiller fédéral, M. A***, nommé président de la Confédération suisse, mit fin à ses jours à la veille d'entrer en charge, exaspéré,

dit-on, de ce quelques journaux, peu importants d'ailleurs, l'avaient critiqué avec une certaine aigreur.

L'histoire et la chronique s'unissent donc pour témoigner combien peu de chose suffit pour mettre dans la main de l'homme l'arme de sa mort, et l'on est quelquefois stupéfait de l'insignifiance des motifs, des prétextes mêmes d'où sortent de si terribles effets.

Cela prouve une fois de plus que le suicide a des causes originelles profondes qu'il faut chercher dans l'hérédité, le tempérament, le caractère et l'état moral, et que les faits, les évènements fortuits, les malheurs, n'en sont le plus souvent que l'occasion ou tout au plus la dernière raison qui fait cesser les hésitations et détermine le coup décisif.

CHAPITRE XXXII

Le suicide lent et les excès

Il existe un genre de suicide qui me paraît beaucoup plus coupable que celui qui éclate brusquement dans un accès de fièvre, dans un moment d'exaltation et de désespoir. C'est le suicide longuement préparé, qui s'accomplit avec persistance et lenteur, jour par jour, et qui prend hypocritement toutes les apparences de la mort naturelle ; aussi est-il fort difficile á constater, bien qu'il soit beaucoup plus commun que le suicide subit. Chacun reconnaîtra que faire écouler sa vie un peu tous les jours par des excès volontaires, est une façon de se tuer en détail, plus réfléchie, mais plus lâche que de se faire sauter la tête d'un seul coup.

Je ne veux point parler ici de ces malheureux à qui une douleur inconsolable enlève toute énergie et qui se laissent glisser sur les pentes de la mort sans essayer de les remonter. Une mère qui perd

un enfant n'a quelquefois plus la force de vivre ni le triste courage de se tuer; elle s'abandonne à son désespoir qui se charge de la conduire plus ou moins vite à cette mort bénie à laquelle elle aspire. C'est la mort de chagrin, et elle est non seulement poétique, mais très respectable si l'infortunée qui l'appelle ou qui l'accepte n'a plus de devoir ni d'attache sur cette terre. Persuadée qu'elle retrouvera dans un autre monde l'enfant adoré qui l'a quittée, elle permet à la douleur d'achever son œuvre de destruction et de hâter le jour où elle ira le rejoindre. Des soins, de bonnes lectures, un travail captivant, des voyages même la distrairaient peut-être; mais, comme Rachel, elle ne veut pas être consolée et elle se livre à la mort qui la tente. C'est évidemment un suicide lent; mais qui aurait le courage de le lui reprocher?

Un malade à qui ses souffrances n'accordent pas un instant de repos, qui devient une charge coûteuse pour tous ceux qu'il nourrissait naguère de son travail et qu'il afflige maintenant de ses maux et de ses gémissements, ce malade refuse les remèdes, les soins, les aliments; il commet même des imprudences volontaires et s'achemine à la mort, le sachant et le voulant. Qui pourrait le blâmer? Coppée a dépeint ce suicide-là dans un de ses contes les plus touchants, et les lecteurs sont bien tentés d'aimer et d'admirer son héros, un journaliste poitrinaire qui, ne pouvant plus apporter à sa famille l'argent de son travail, hâte sa

mort par des imprudences calculées, afin de laisser aux siens ses économies encore intactes, mais que la maladie va bientôt ébrécher.

Malheureusement, il est d'autres suicides lents qui n'ont pour excuse ni la douleur inconsolable, ni le dévouement à la famille. Le désordre et les excès sont leur seule raison d'être. C'est que la vie, aux yeux de quelques-uns, est un capital qu'il est inutile de ménager et qu'il est bien plus amusant de gaspiller en « nopces et festins ».

Courte et bonne ! voilà leur devise ; et elle leur permet de lâcher la bride à toutes leurs passions. Que la vie soit courte quand on la brûle ou qu'on la noie de cette façon, ce n'est, hélas ! que trop certain : mais qu'elle soit bonne, je n'en crois rien. Est-il un seul excès en ce monde qui soit capable de donner le bonheur ou seulement de ne pas le détruire ? Connaît-on une seule joie qui consente à loger dans un corps énervé par les veilles et les vices, empoisonné par les alcools ou délabré par la débauche ?

Quelle bombance, quelle griserie, quelle luxure conservent quelque charme, quand l'apepsie, l'étisie et le ramollissement cérébral sont de la fête ?

Mais telle est la puissance des mots que ce nom de plaisirs appliqué aux orgies, à l'ivresse et à la débauche, trompe tous ceux qui s'y livrent et qui se croient forcés, même quand ils en souffrent et en sont écœurés, de les tenir pour agréables, puis-

qu'on les nomme ainsi. Si le dictionnaire leur avait donné leur vrai nom : corvée, fatigue, ennui, dégoût, nausée, les hommes les fuiraient comme la peste; mais non! il les honore de beaux vocables, tels que jouissance, ivresse, volupté, et les brutes s'y plongent jusqu'aux oreilles. Il en est de même de cette sauvagerie qu'on appelle militarisme : depuis qu'on a appelé « champs d'honneur » ces lieux d'assassinats mutuels où les pasteurs des peuples poussent leurs troupeaux ; depuis qu'on a nommé « défenseurs de la patrie » ces assassins malgré eux qui se massacrent sans savoir pourquoi, chacun trouve très honorable et même admirable d'avoir tué en uniforme bon nombre de ses frères, et ceux qui ne tuent pas, femmes, vieillards, infirmes partagent son admiration. Hélas! ce ne sont pas des principes qui nous conduisent, ce sont des mots.

Les excès qu'on pourrait appeler négatifs et qui consistent dans des privations outrées sont bien moins fréquents que les autres, parce qu'ils sont bien moins tentants, et il est certain que les hommes meurent plus souvent d'indigestion que de faim, d'ivresse que de soif, de débauche que de continence ; mais, comme les extrêmes se touchent, l'abus dans l'abstinence finit par produire physiquement les mêmes effets que l'abus opposé. Le trop et le trop peu sont aussi dangereux l'un que l'autre et si l'extrême sobriété, par exemple, vaut mieux moralement que l'intempérance, ces deux excès contraires peuvent affliger le corps des

mêmes maux. *Stat in medio virtus*, le bien est au milieu, dit sagement un vieil adage latin.

Il y a aussi de nobles excès comme il y a en de vils, et ceux-là, malheureusement, ne sont pas moins à redouter que ceux-ci, car ils conduisent avec la même rapidité aux mêmes résultats. La nature s'occupe fort peu de la question de vice et de vertu dans les châtiments qu'elle nous inflige quand nous transgressons ses lois, et elle punit le poète, le savant et l'artiste qui abusent de leurs forces cérébrales pour créer des chefs-d'œuvre, de la même manière qu'elle punit l'ivrogne, le voluptueux, le fumeur d'opium et le morphinomane qui abusent de leur corps pour augmenter leurs jouissances sensuelles. L'excès de travail intellectuel peut conduire à la folie, à l'imbécillité, à l'ataxie et enfin à la mort prématurée aussi bien et de la même façon que tous les autres excès. Le surmenage physique est moins à craindre, car la nature impose périodiquement à ceux qui travaillent de leurs muscles et de leurs mains un sommeil réparateur auquel ils ne peuvent résister et qui se joint à un vigoureux appétit pour renouveler régulièrement leurs forces. Ce repos bienfaisant, elle le refuse souvent aux travailleurs du cerveau. Poursuivis nuit et jour par leur pensée, leurs études, leurs méditations, les malheureux entrent dans une sorte de surexcitation cérébrale qui s'aggrave rapidement, repousse le sommeil, éteint l'appétit et épuise rapidement les forces physiques et intellectuelles.

C'est ce qu'un poète, possédé par le démon du travail, a cherché à exprimer dans quelques vers dont la forme est bizarre, mais dont le fond est très juste :

> **Oh ! permets donc, travail, qu'un instant je sommeille !**
> **Penser toujours est le pire des maux.**
> **Tout dort ; faut-il seul que je veille ?**
> **Je veux ma part de repos.**
> **Mais l'esprit inflexible**
> **Rivant sur mon front**
> **Son œil profond,**
> **Dit d'un ton**
> **Terrible :**
> **Non !**

L'opinion publique, ordinairement si sévère pour le suicide subit, a des trésors d'indulgence pour le suicide lent, bien plus condamnable, nous le répétons, dans la plupart des cas. Ceux qui s'administrent la mort par petites doses pour assouvir leurs grossiers appétits ou leurs belles passions, sont trop souvent pour elle de fort honnêtes gens qui exercent un droit indéniable en dépensant leur capital de vie comme ils le jugent bon. « Tuez-vous si cela vous plaît, semble-t-elle leur dire, mais faites la chose en douceur ; mettez-y le temps convenable. Pas de bruit, pas d'esclandre, pas de mise en scène et pas de coup de théâtre ! Que cela ait l'air d'une bonne petite mort naturelle après une maladie de longueur raisonnable. » Tandis que j'appellerai gens sans cœur et sans principes, créatures égoïstes et lâches, ceux qui ont le courage

d'en finir d'un coup, j'embaumerai dans des métaphores pittoresques ceux qui se sont tués un peu tous les jours, épuisant graduellement leur provision de force vitale. Je dirai des suicidants par débauche ou intempérance : « Ils ont brûlé la chandelle par les deux bouts ; ils ont rôti le balai ; ils ont mené une vie de bâton de chaise. » Quant aux victimes du travail cérébral, je leur décernerai naturellement des images plus nobles : « La tête a emporté le corps ; la lame a usé le fourreau ; ce sont des martyrs de la science ou de l'art. »

Hélas ! toutes ces belles distinctions de l'opinion publique n'empêchent pas l'impartiale nature de jeter dans le même gouffre tous ceux qui meurent et d'en faire la même cendre. Toutes les manières de cesser d'être lui importent peu et, volontaire ou non, il n'y a qu'une mort égale pour tout le monde.

Du reste, nous attachons à la vie humaine une importance qu'elle n'a absolument pas, je ne dis point dans l'Univers, cela va sans dire, mais sur notre petite planète. Passer de vie à trépas est, au fond, une chose aussi naturelle et aussi insignifiante que de passer d'une chambre à une autre. La nature remplaçant incessamment ceux qui s'en vont par ceux qui arrivent, que lui chaut que l'un vive et que l'autre meure, que celui-ci entre et que celui-là sorte ? La naissance et la mort constituent sur notre globe un mouvement d'importation et d'exportation toujours bien équilibré, de sorte qu'il

n'y a jamais manque ou excès ni de l'une ni de l'autre. Au surplus, il n'existe pour Dieu et la nature qu'une seule vie universelle qui est la même pour tous les êtres organisés de la création, et il est indifférent que ce qui naît ou ce qui meurt s'appelle plante ou animal, et encore plus indifférent que cet animal s'appelle éléphant ou sardine, bœuf ou moineau, homard ou homme.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XXXIII

Les trois étapes de la route du suicide et le choix des moyens

Il n'y a qu'une manière d'entrer dans la vie ; il y a mille façons d'en sortir. Tous les éléments, l'eau, le feu, les gaz, les végétaux, les minéraux, avec leurs innombrables poisons, s'offrent à l'homme fatigué de vivre pour lui ouvrir les portes de la mort. Les aspirants au suicide n'ont donc que l'embarras du choix, mais cet embarras est terrible et jette bon nombre d'entre eux dans une perplexité telle que, ne parvenant pas à découvrir le moyen le plus commode et le plus doux de se débarrasser de la vie, ils se résignent sagement à la garder jusqu'à ce qu'elle s'en aille d'elle-même, lassée d'animer un corps vieux, malade ou impotent.

Il est facile, en effet, de se décider à mourir ; faire ce qui est nécessaire pour cela est bien plus malaisé ; aussi la résolution est, d'ordinaire, assez

vite prise ; c'est l'exécution qui se fait attendre. Quand il s'agit de franchir le redoutable fossé qui sépare la vie de la mort, combien de gens prennent toujours leur élan et ne sautent jamais! On veut se tuer ; c'est résolu, c'est irrévocable ; mais on trouve toujours cent bonnes raisons pour repousser l'un après l'autre tous les moyens qui s'offrent à faire la besogne : l'un est trop douloureux, l'autre est trop répugnant et trop brutal ; celui-ci agit trop lentement, celui-là n'est pas sûr ; quelquefois même l'instinct de la conservation donne son avis sans qu'on le lui demande et sans qu'on s'en doute : « Avec ce moyen-là, dit-elle, pas d'espoir d'en réchapper ; il faut songer à autre chose. » On cherche et l'on croit trouver mieux ; au même instant le désespoir et l'orgueil vous soufflent à l'oreille : « Mauvais système ! le coup ratera ; tu ne sortiras de là qu'estropié, et ridicule par dessus le marché. »

Ah ! s'il y a jamais eu de tempête sous un crâne, c'est à ce moment-là qu'elle doit éclater !

Evidemment, il n'existe pas de moyen agréable de s'arracher la vie ; si l'on en avait découvert un, tous les amateurs de suicide, qui sont si fortement intéressés dans la question et qui doivent l'avoir étudiée à fond, ne manqueraient pas de le connaître et de le choisir, de sorte qu'ils partiraient tous par la même porte. Mais il plane sur les souffrances attachées à chaque forme de suicide un sombre mystère que ne parviennent pas à éclaircir ceux

qui ont survécu à leurs sinistres tentatives, même aux plus sérieuses, car beaucoup ne se souviennent de rien, d'autres fournissent des indications contradictoires, et aucun ne peut dire ce qui se passe au moment où la vie s'échappe ou même un peu avant, puisque aucun survivant n'a pu arriver jusqu'à cet instant suprême qui est naturellement le seul intéressant.

Du reste, il est fort heureux qu'on n'ait jamais trouvé un mode de suicide dont on puisse dire en toute certitude : « Il est prompt, facile et pas trop désagréable », car, à la moindre contrariété, la moitié des hommes seraient tentés de tirer leur révérence à ce triste monde et la terre risquerait de se changer bien vite en un vaste cimetière. Existe-t-il beaucoup d'hommes qui, en entrant le soir dans leur lit, ne se sont pas dit, au moins vingt fois dans leur vie : « Si je pouvais ne pas me réveiller demain ! » Je veux bien croire que bon nombre de ceux qui ont exprimé ce vœu n'étaient pas toujours très sincères envers eux-mêmes ; si la mort, les prenant au mot, s'était dressée devant eux dans ce moment et leur eût dit : « C'est convenu ; tu ne te réveilleras plus » ; ils lui auraient peut-être répondu : « O mort ! j'espérais bien que tu ne m'entendrais pas. Repasse une autre fois... quand je te rappellerai. » D'ailleurs, l'approche de cet hôte, invité mais nullement attendu, les aurait si bien empêchés de s'endormir qu'ils n'auraient pas pu « ne pas se réveiller ».

Et pourtant elle serait bien tentante, la perspective de passer directement du sommeil à la mort comme à travers un rêve ; et si ce doux passage existait réellement, bien des affligés, sans même attendre l'excès du désespoir, n'hésiteraient pas à plonger leur tête dans l'oreiller et à s'abandonner à ce sommeil sans réveil, dussent-ils, s'ils sont un peu émus ou agités, se faire aider par un léger narcotique.

On compte beaucoup sur le sentiment du devoir, sur l'amour de la famille et surtout sur la puissance des idées religieuses pour arrêter la main qui va se frapper de mort. Je les crois en effet très efficaces quand il s'agit d'empêcher le malheureux de prononcer sa condamnation; mais le fait seul que le suicide a été résolu prouve que toutes ces barrières religieuses et morales ont été renversées ou franchies, et il ne reste plus pour le combattre que l'invincible et brutal instinct de la conservation ; il est vrai qu'on peut se fier à lui pour avoir raison du plus grand nombre des entêtés qui lui résistent encore et pour les obliger à rejeter loin d'eux les instruments de leur mort.

J'ai dit *le plus grand nombre* et non pas *tous*, hélas ! car les cent vingt mille suicides environ qui, dit-on, s'accomplissent annuellement sur notre petite planète, démontrent que le puissant instinct n'est pas toujours victorieux et qu'il ne parvient pas à faire tomber de toutes les mains les armes de la mort volontaire.

La route qui mène au suicide est une *via dolorosa* où le désespoir pousse irrésistiblement la foule des malheureux. On pourrait en quelque sorte la partager en trois étapes. La première, après une longue marche de la réflexion, conduirait à la résolution de mourir ; la seconde, après un travail de la pensée plus long et plus pénible encore, aboutirait à l'adoption d'un moyen ; la dernière, qui exigerait une véritable explosion de courage, serait l'exécution.

Cependant, il se présente de nombreux cas où ces trois étapes sont rapidement franchies, en particulier quand le suicidant perd la tête après une catastrophe ou devant un danger subit, quand il est sous la menace d'une révélation infamante ou à la veille d'une arrestation. Dans ces moments-là, la résolution de mourir, le choix du moyen et l'exécution se pressent sous les coups de l'épouvante et se suivent d'aussi près que les trois mots de César : *Veni*, *vidi*, *vici*.

Hormis ces cas de suicide foudroyant, la première étape est assez longue, mais c'est la moins pénible ; ce qui explique pourquoi le suicidant s'y attarde volontiers. Elle commence par des pentes douces, comme l'ascension des montagnes même les plus hautes et les plus escarpées ; le point terminal, la mort, est assez éloigné, et ne s'aperçoit que vaguement ; tout espoir n'est pas perdu, car on peut encore rebrousser chemin sans fausse honte.

La seconde étape est très dure, car il s'agit de choisir le monstre libérateur qui fera crier votre chair, brisera vos os, tordra vos entrailles, videra vos veines ou percera vos poumons; or, ce n'est pas là une tâche facile de nature à vous dilater le cœur, et l'on comprend que, s'il est jamais permis d'être indécis, c'est bien dans un pareil moment; c'est pourquoi les malheureux qui ont le plus fermement résolu leur mort sont souvent les plus hésitants dans le choix des moyens; plus d'un a mis plusieurs mois à se décider, pesant le pour et le contre de chaque système, interrogeant adroitement les médecins, étudiant la chimie, la physiologie, l'anatomie, le mécanisme des armes à feu, toutes les sciences et tous les arts qui pouvaient se rattacher, même très indirectement, à leur sinistre projet. Aussi, arrive-t-il souvent qu'après avoir tout calculé, supputé et prévu, ceux qui sont parvenus à fixer leur choix, n'en veulent plus démordre et préféreraient continuer à vivre que de se tuer autrement qu'ils ne l'ont décidé. Ne parlez pas d'asphyxie à celui qui a jeté son dévolu sur le revolver, ni de revolver à celui qui a adopté la corde ou le charbon. Quelque désespérés qu'ils soient, on peut impunément placer à leur portée les engins de destruction les plus expéditifs et les plus perfectionnés; s'ils n'y trouvent pas celui qu'ils ont choisi, ils s'en éloigneront avec horreur.

Le cas du soldat P***, de Berlin, cité par M. Falret, présente un exemple caractéristique de ce cu-

rieux entêtement. Un violent chagrin d'amour l'avait poussé à s'aller noyer dans la Sprée ; on le retire à temps du fond de l'eau ; mais bientôt, trompant la surveillance dont il est l'objet, il va se jeter de nouveau dans la rivière. Un de ses camarades, armé d'un fusil, le voit et le somme de revenir au rivage ; l'homme refuse énergiquement, mais au moment où il va plonger la tête, son ami le couche en vue et lui crie : « Reviens ou je te tue ! » Le soldat, saisi d'effroi, se remet à nager et regagne docilement la rive, renonçant à se tuer pour ne pas être tué.

Cléopâtre ne voulait périr que par le poison, mais les poisons étant nombreux, elle avait encore du choix et elle désirait savoir à quoi s'en tenir sur la force et les effets de chacun d'eux. Plutarque raconte dans sa *Vie d'Antoine* qu'elle se procura la plupart des poisons connus ; pour en connaître la puissance et le mode d'agir, elle les fit avaler en sa présence à plusieurs condamnés dont elle suivit attentivement les tortures et l'agonie. Ces premiers essais ne la satisfirent pas complètement ; mais elle avait remarqué que les poisons dont l'effet est rapide causent des souffrances intolérables, et que ceux qui font attendre la mort un peu longtemps occasionnent des douleurs bien moins violentes. Elle continua ses expériences en se faisant apporter, vivants, des serpents venimeux. Bon nombre de malheureux servirent à ces nouvelles épreuves et en moururent. Ces études renouvelées chaque jour

lui firent reconnaître enfin que la morsure de l'aspic produisait un sommeil profond et voisin de la léthargie et qu'elle procurait une mort extrêmement douce, de telle sorte que les hommes que le reptile avait piqués tombaient dans un assoupissement si délicieux qu'ils ne voulaient pas qu'on les réveillât et qu'ils refusaient de se lever.

Il est évident que, de nos jours, les aspirants au suicide n'ont pas les mêmes facilités que la reine Cléopâtre pour essayer sur leurs semblables l'effet des armes, des poisons et de tous les autres agents de la mort; mais ils les expérimentent souvent *in animâ vili*, sur des chiens, des chats et même sur des porcs, cet utile pachyderme passant pour avoir une organisation physique assez semblable à celle de l'homme, ce qui est blessant pour l'orgueil humain ou ce qui prouverait que le porc vaut mieux que sa réputation. On raconte qu'un marchand de Liverpool, dont les affaires allaient mal, avait résolu de se tuer et qu'il renonça complètement à son dessein, après avoir assisté à l'agonie d'un bouledogue qu'il avait empoisonné, d'un chat qu'il avait asphyxié, d'un cochon qu'il avait égorgé et d'un agneau qu'il avait pendu.

S'offrir, par le meurtre d'innocents animaux, l'odieux spectacle des douleurs atroces par où il faudrait passer pour consommer son suicide jusqu'au dernier soupir, doit être, en effet, un moyen très efficace de se guérir de l'envie de se tuer; mais il suppose une telle lâcheté et une telle cruauté que

le suicide lui-même est moins répugnant et moins infâme.

Quand le désespéré a franchi les deux premières étapes du suicide, il est au bord du gouffre et n'a plus qu'à se précipiter : c'est la dernière épreuve, la plus courte et la plus terrible. Sera-t-il assez entraîné, assez monté, si j'ose ainsi dire, pour faire cet effroyable saut dans l'éternité? Moment plein d'horreur! car l'instinct de la conservation se dresse alors, formidable, irrésistible, devant le pauvre égaré et va le rejeter violemment dans la vie; mais le désespoir, la fureur, la honte d'être lâche, l'orgueil, pour tout dire, s'unissent et, dans un suprême effort, cherchent à le terrasser. Qui l'emportera?...

Hélas! puissant instinct, que ne sors-tu toujours vainqueur de ce tragique combat!

CHAPITRE XXXIV

L'exsanguination et les lésions organiques. — Armes tranchantes et armes à feu

Les suicidants qui ne sont pas pressés et ont pris le temps d'étudier leur affaire connaissent fort bien toutes les issues par où ils peuvent sortir de la vie. La mort met à leur disposition l'exsanguination[1], la lésion profonde de quelque organe essentiel à la vie, l'asphyxie, l'empoisonnement, l'inanition, la combustion, la chute d'un lieu élevé, sans compter d'autres moyens moins usités et moins sûrs. Plusieurs de ces moyens sont accompagnés d'un outillage riche et varié ; c'est ainsi que l'exsanguination et les lésions organiques ont les couteaux, les

[1] Qu'on me permette ce néologisme, malgré le silence des dictionnaires à son égard. Tout le monde le comprendra et aucun autre mot ne peut le remplacer dans sa signification spéciale. La saignée consiste à tirer du corps, au moyen de sangsues ou de quelque instrument, une certaine quantité de sang. L'hémorrhagie ou saignement est un épanchement de sang produit par un coup ou par une cause interne. L'exsanguination désignera l'action de faire écouler tout le sang du corps par l'ouverture d'une veine, d'une artère, etc.

stylets, les épées, les rasoirs, les armes à feu, les poisons; que l'asphyxie a les gaz, le charbon, la corde et les potences, les lacs et les rivières.

L'exsanguination était beaucoup pratiquée avant la découverte des armes à feu et même jusqu'à l'époque où elles furent perfectionnées et devinrent plus maniables et plus légères. Le poignard, le couteau et l'épée étaient par excellence les trois exécuteurs du suicide dans l'antiquité et au moyen âge. On ne se noyait guère alors, on s'asphyxiait encore moins ; en revanche, on s'empoisonnait davantage; plus souvent encore, on se passait son épée à travers le corps ou l'on s'ouvrait les veines. De nos jours, le poignard dont on continue à abuser dans les opéras, les poèmes et les drames, reste l'arme romanesque de la mort, comme l'épée en est l'instrument chevaleresque. Mais, en dépit de leur antique noblesse, notre époque n'étant ni romanesque, ni chevaleresque, ces armes sont fort peu employées dans la vie réelle, et ceux qui s'en servent comme d'une clé pour s'ouvrir l'autre monde deviennent toujours plus rares. On sait très bien que les coups en sont très douloureux, très peu sûrs et qu'ils procurent rarement une mort prompte. La terrible émotion qui accompagne l'acte tragique fait souvent trembler et dévier la main, et il est difficile de se frapper juste à l'endroit qu'il faut pour expirer du coup. Se plonger bêtement trente centimètres d'acier dans le corps équivaut souvent à se faire une blessure horrible, mais dont

on ne meurt pas ; se labourer le cou ou le poignet à coups de rasoir, c'est souvent aussi se donner une forte saignée dont le premier chirurgien venu aura facilement raison.

Celui qui veut à coup sûr s'ouvrir une artère ou se percer le cœur doit commencer par être un excellent anatomiste qui connaît les bons endroits et sait par où il faut passer pour les atteindre. Les suicidants qui ont résolu de s'ouvrir une veine exécutent ordinairement cette difficile opération au bras gauche ou près de la cheville du pied, et ils prennent souvent la sage précaution de s'étendre dans un bain chaud, ce qui diminue beaucoup l'acuité de la souffrance, accélère et régularise l'écoulement du sang et tempère le refroidissement du corps ; de sorte que, si l'effroi de l'irréparable ne les affole pas, ils sentent venir la mort comme un tranquille sommeil par la perte lente de la sensibilité et de la connaissance qui semblent s'éteindre à mesure que le sang s'épuise.

L'instrument le plus communément employé par les suicidants bien avisés pour l'ouverture d'une artère n'est pas le rasoir, mais la lancette ou quelque autre lame étroite, très pointue et très affilée. Quant aux ciseaux, la mort tragique d'Abdul-Aziz en 1876 leur a donné dans l'histoire du suicide une triste célébrité. Mais il est plus que douteux que ce sultan efféminé s'en soit servi pour s'arracher la vie ; un homme, même courageux, n'aurait jamais choisi un genre de mort aussi horrible, et je

crois que la rumeur publique, qui démentit aussitôt la nouvelle officielle, n'avait pas tort quand elle affirma que le malheureux padischah *avait été suicidé*. Du reste, un procès où Midhat-Pacha a été condamné a donnné raison à la rumeur publique. En tout cas, quelque bien aiguisés qu'ils soient, les ciseaux ne pourraient commettre dans ce genre d'office que d'atroces maladresses compliquées de cruautés inutiles, et leur emploi comme instrument d'exsanguination doit être extrêmement rare.

L'ouverture des artères réclame, non seulement des connaissances précises en physiologie et en anatomie, mais aussi un grand sang-froid et une inébranlable fermeté, surtout après l'opération, car lors même qu'on aurait réussi à la pratiquer dans toutes les règles de l'art, on a encore le temps de penser à ce qu'on vient de faire et de le regretter amèrement ; mais alors, il est trop tard pour crier au secours ; aussi la plupart du temps, les adeptes de l'exsanguination lui préfèrent instinctivement le rapide coup de couteau ou d'épée en pleine poitrine. Ils visent tous au cœur, mais n'atteignent souvent que le diaphragme, le foie, les poumons, les côtes, si bien que la mort, si prompte à paraître quand on touche le cœur, fait la sourde oreille quand on passe à côté et se laisse quelquefois honteusement chasser par le médecin.

Les Européens ne se fient pas aux blessures de l'abdomen pour sortir de la vie, et il n'y a guère que les Chinois et les Japonais qui s'ouvrent le

ventre à grands coups de sabre, procédé grossier toujours accompagné d'effroyables souffrances et qui semble répugner même à la mort, car elle n'arrive que tardivement et quelquefois pas du tout, à moins que le suicidant ne s'obstine à lui laisser le champ libre et ne fasse rien pour la repousser. Le docteur Etoc-Demazi parle pourtant d'un Français âgé de 53 ans qui, envahi par une horrible maladie noire et voulant mourir, ne trouva rien de mieux que de s'asseoir de tout son poids sur la pointe de son épée et de s'y empaler jusqu'à la garde. La lame, entrée par l'anus était sortie au-dessous des fausses côtes, après avoir traversé obliquement le rectum, l'intestin grêle et le foie. La mort était inévitable, mais elle ne survint qu'une heure après que le coup eut été porté.

Le fusil, le pistolet et le revolver sont dans notre siècle les trois armes favorites des aspirants au suicide. Cette préférence vient peut-être de ce que leur emploi réclame moins d'héroïsme que l'arme blanche ou, en tous cas, une intrépidité moins soutenue. La mécanique agit plus que la main dans ces diaboliques engins qui lancent la foudre, et il ne s'agit plus, comme avec les sabres et les couteaux, de creuser profondément dans la chair jusqu'à la rencontre d'un viscère. Un léger mouvement de doigt pressant une petite détente, et la cervelle saute ou le cœur est foudroyé, quand ce n'est pas simplement, il est vrai, le nez, la mâchoire ou quelques côtes, car l'arme à feu

trahit son homme plus facilement encore que l'arme tranchante. Quelquefois, en effet, le pistolet est trop chargé et il éclate entre les mains : d'autres fois, il l'est mal ou pas assez et il rate ; plus souvent peut-être il est mal dirigé. Assurément, le suicidant cherche toujours à appliquer son arme à l'endroit du corps qui correspond le mieux à l'organe qu'il s'agit d'atteindre ; mais il se trompe fréquemment ou plutôt il est trompé, sans s'en douter, par son trouble et l'instinct de la vie. Soit qu'il appuie son arme sur le sein gauche pour trouer le cœur, soit qu'il l'introduise dans la bouche ou dans l'oreille pour broyer la cervelle, quand le coup part, la balle va souvent se loger dans un muscle, briser la mâchoire, fracasser un os, labourer la joue, arracher le nez ; et le suicidant, rentrant honteusement dans cette odieuse vie d'où il espérait bien s'évader, en est quitte pour quelques semaines de lit et de bandages et quelques balafres ineffaçables.

Les malheureux qui sont bien décidés à ne pas se manquer, — ils le sont moins souvent qu'ils ne le croient — ne savent que trop que le plus sûr moyen est d'appuyer son arme à la tempe droite, près de l'oreille. En cet endroit le trajet de la balle au cerveau est court, direct et ne rencontre pas d'obstacles qui puissent la faire dévier. Mais quel coup de foudre !

Le pistolet et le fusil sont, de nos jours, beaucoup moins employés que le revolver et cela se

comprend : ce gracieux engin de destruction, ce joujou de mort avec lequel les dames elles-mêmes se familiarisent si bien, n'est point rébarbatif comme le lourd fusil et le pistolet trapu ; il est léger et d'un maniement facile ; il ne fait pas le tapage effrayant des autres armes à feu ; il présente toujours cet avantage, inappréciable pour un suicidant convaincu, que si le premier coup vient à manquer, l'aimable instrument lui en offre immédiatement quatre ou cinq autres tout prêts dont il peut se servir au même instant sans déranger son attitude et sa pose, dans le cas où, après une alarme aussi chaude, il persisterait dans son dessein.

Il est évident que le suicide en chambre ne fait pas usage du canon, et cependant certains désespérés ont jeté leur dévolu sur cet énorme engin de mort, afin d'être bien sûrs qu'ils feraient un saut rapide et définitif dans le néant. Plus d'un malheureux, qui méditait depuis longtemps son suicide, ne s'est engagé dans l'artillerie que pour saisir le moment favorable où, dans des exercices de tir, il pourrait se jeter devant la gueule d'une pièce à l'instant où le coup partirait. On raconte qu'un officier allemand accusé d'espionnage et menacé de dégradation militaire, chargea lui-même, en l'absence de ses hommes, l'une des pièces dont il avait le commandement, s'attacha solidement à la bouche du canon et, de la mèche allumée touchant l'amorce, se fit emporter par le boulet qui dispersa les débris de son corps à une grande distance.

CHAPITRE XXXV

L'asphyxie et ses moyens

L'asphyxie est, de tous les genres de suicide, celui auquel on a le plus souvent recours; il n'est pas le plus prompt, mais il passe pour le plus calme et le moins douloureux; il semble être en tous cas le moins répugnant : point de sang versé, de plaies béantes. de visage défiguré, de membres arrachés; bien loin de s'envelopper d'horreur, il excite l'attendrissement et la pitié. Une extrême pâleur souvent poétique et embellissante, une expression grave et parfois sereine et souriante, voilà le sceau dont il frappe volontiers ses victimes.

Aussi l'on comprend que l'asphyxie soit le mode de suicide qui attire le plus les femmes. Ses moyens discrets : la suspension et la strangulation, l'immersion et l'inhalation de gaz irrespirables, respectent leur pudeur et leur beauté, quand il leur en

reste, bien mieux que toutes ces armes brutales qui ensanglantent et estropient. Les femmes ont horreur de la vue du sang, du leur plus encore que de celui des autres. Tout ce qui blesse, écorche et déchire, tout ce qui peut défigurer ou altérer les traits leur répugne et les effraie, et elles repoussent instinctivement ces attirails de boucher et de soldat qui sentent la tuerie et montrent la mort avant qu'elle arrive.

Les armes à feu, tout spécialement, ne leur disent rien qui vaille, et l'on sait quel effet produit sur leurs nerfs la détonation d'un canon ou d'un fusil. Elles ont beau savoir que le coup qui part près de leur oreille n'est dirigé ni contre elles, ni contre personne, ni contre rien : elles reculent brusquement et poussent un cri d'effroi. Quand la nature leur offre tant de moyens silencieux de quitter ce val de misère sans s'enlaidir, la folie seule pourrait les contraindre à s'armer d'un bruyant et assourdissant pistolet qui fera de leur corps un cadavre horrible à voir. Le compte des suicides établi, il y a un certain nombre d'années, par l'Administration de la justice criminelle en France, montre assez quelle répulsion inspire aux femmes, même les plus désespérées, l'usage des armes détonnantes. Sur 4000 suicides constatés, 487 ont été exécutés au moyen d'armes à feu par 482 hommes et 5 femmes; une seule avait employé le fusil en pressant la détente avec le pied.

La pendaison et la strangulation

Ces deux moyens sont semblables par leur action et leurs résultats. La pendaison est un étranglement dont la corde est l'instrument et dont le poids du corps est l'agent. Dans la strangulation, cet agent est la main, qui exerce autour ou au devant du cou une violente pression dont l'effet est d'arrêter la respiration et la vie par conséquent.

L'action de la main est quelquefois aidée par un lien ou par le garrot, comme cela se pratique en Espagne pour le supplice des condamnés à mort. La constriction du cou est produite alors par une cravate qu'on tord au moyen d'un bâton court ou par un collier de fer qu'on serre au moyen d'une vis. Très usitée dans les meurtres, la strangulation est presque impossible dans les suicides et quand elle est tentée, elle ne réussit presque jamais, car il est extrêmement rare que la main et le courage ne faiblissent pas, avant même que la suffocation ait sérieusement commencé.

Par contre, la pendaison est le moyen préféré par la plupart des malheureux qui demandent à l'asphyxie la fin de leurs maux, et elle fait à elle seule autant de victimes que tous les autres modes de suicide réunis.

Je ne sais quel auteur a appelé la pendaison le suicide des lâches; peut-être, en effet, n'est-elle pas

entourée d'un appareil aussi héroïque que beaucoup d'autres suicides; un fusil chargé et un sabre bien aiguisé ont un aspect plus intimidant qu'une corde et un crochet. J'estime cependant que l'homme qui s'est passé un nœud coulant autour du cou et qui l'a solidement attaché à une poutre ou à une branche, doit dépenser une forte dose de courage au moment où, repoussant du pied l'échelle ou le tabouret qui le retient encore à la terre, il s'élance de tout son poids dans le vide; je ne sais pas si, à ce moment-là, il n'a pas besoin d'autant de fermeté que celui qui presse la détente d'un revolver appliqué sur son front ou à sa tempe.

Il est vrai que la mort par suspension passe pour être relativement peu douloureuse et que tout suicidant doit connaître la réputation rassurante dont elle jouit. En effet, s'il faut en croire certains pendus, sauvés juste à temps, il paraîtrait qu'à l'instant où le nœud coulant se serre autour du cou, il se produit à la peau une petite douleur très supportable; puis survient assez vite un sentiment de plaisir semblable à une douce ivresse; bientôt le vertige augmente et les yeux se troublent; le pendu voit flotter devant lui des langues de feu d'abord rouges, puis bleuâtres et grises, jusqu'au moment où il perd entièrement connaissance. Tout cela n'a rien de bien effrayant, mais aucun cadavre de pendu n'a pu dire ce qu'il a ressenti pendant cette seconde suprême qui dure peut-être un siècle par son intensité et où, le cœur arrêtant son dernier

battement, la mort succède à la vie. C'est ce qui serait le plus intéressant de connaître.

Quelques mauvais plaisants ont prétendu que si les femmes, décidées au sacrifice de leurs jours, recourent à l'immersion et au charbon plus souvent qu'à la pendaison, c'est qu'elles ont peur, au moment de mourir, de tirer la langue de façon à ne pouvoir plus la rentrer, et de montrer ainsi au public l'organe qui les fait le plus souvent pécher. Elles pourraient trouver de meilleures raisons pour ne pas se pendre; si le fait se présente assez fréquemment, il ne constitue pas une règle absolue et obligatoire et il dépend de la façon dont la constriction du cou s'est opérée; du reste, l'immersion et l'égorgement font sortir la langue aussi souvent que la pendaison.

L'asphyxie par suspension est un moyen de se débarrasser de la vie trop primitif et trop facile pour n'avoir pas été connu et pratiqué dès la plus haute antiquité. Qui ne connaît l'histoire du figuier de Timon racontée par Plutarque? Cet illustre misanthrope quitte un jour sa solitude pour prononcer sur une place d'Athènes, devant une immense foule, la petite allocution suivante :

« Citoyens, je possède dans mon jardin un figuier où bon nombre d'entre vous se sont déjà pendus. Je désire bâtir en cet endroit et je crois bon de le faire savoir à tous, afin que ceux de vous qui auraient envie de se pendre se dépêchent de le faire, avant que le figuier soit abattu. »

On assure que l'exemple de la pendaison est contagieux et que c'est le genre de suicide qui se pratique le plus par imitation. Il est possible en effet que la vue peu terrifiante d'un pendu soit assez suggestive pour faire cesser les hésitations de quelques désespérés qui, ayant pris la résolution de se tuer, n'ont plus le même courage à l'heure de l'exécution. Au moyen âge, du temps où l'on suspendait les condamnés à mort aux poutres du vaste gibet de Montfaucon, on avait dû, pendant quelque temps, placer des gardiens aux quatre coins du quadrilatère pour empêcher certains fous d'aller s'accrocher eux-mêmes à côté des suppliciés. On raconte également qu'en 1772, quinze pensionnaires de l'Hôtel des Invalides se pendirent chacun à leur tour, dans l'espace de quelques semaines, à un crochet fixé dans un couloir obscur, et que ce n'est qu'après la découverte du quinzième pendu qu'on pensa à arracher le crochet tentateur. C'était bien temps.

L'immersion

L'immersion compte, parmi les aspirants à la mort, un grand nombre de partisans des deux sexes; elle est cependant moins expéditive et plus douloureuse que l'asphyxie par suspension et ceux

qui en sont revenus après en avoir tâté en disent pour la plupart beaucoup de mal. Ajoutons que les noyés conservent généralement après leur mort une expression plus effrayée et des traits plus contractés que les pendus, ce qui semblerait indiquer que la lutte a été plus longue et la douleur plus vive. Pourquoi donc les gens las de souffrir choisissent-ils si souvent la submersion pour se délivrer de la vie ? Peut-être, nous le répétons, parce que l'instinct de la conservation cache dans le cœur du malheureux, même le plus résolu à mourir, un espoir secret, inconscient, qui lui parle vaguement et si bas qu'il croit ne pas l'entendre, d'un sauvetage possible sinon probable, d'un passant qui le voit et se dévoue, d'un bateau qui le recueille, qui sait même ? d'un effort involontaire et tout machinal des bras et des jambes qui, en désespoir de cause, le porteront au rivage.

Pendant une longue et ennuyeuse traversée de Trieste à Constantinople, je fis sur un bateau du « Lloyd autrichien » la connaissance d'un passager d'âge mûr, père d'une nombreuse famille, d'un caractère ouvert et jovial et dont la conversation intéressante abrégea souvent pour moi cette marche lente des heures, qui paraît si monotone en pleine mer, quand on a perdu de vue tout rivage et que l'horizon vous présente toujours cette même ligne, implacable, immobile et exaspérante dans son immutabilité.

Un matin, il me raconta que, dans sa jeunesse,

un beau désespoir d'amour l'avait décidé à s'arracher la vie. Il avait longtemps balancé entre la corde et l'eau ; à la fin l'eau l'emporta parce qu'elle avait quelque chose de plus romantique et de plus conforme à la nature de son chagrin, « car, disait-il, mon cœur s'était d'avance noyé dans les larmes ». Il habitait alors Ancône au bord de l'Adriatique. Par un beau clair de lune du mois de mai, à minuit, il alla chercher un lieu élevé, une sorte de promontoire d'où il pût se jeter dans la mer sans s'aller casser la tête contre un rocher. Après une longue marche sur un chemin mal tracé qu'il arrosa de ses pleurs, il crut enfin avoir trouvé son affaire : une haute falaise perpendiculaire ; au-dessous, la mer profonde d'où n'émergeait aucun écueil ; à environ cent pas plus loin, une plage sablonneuse où le flot porterait peut-être son cadavre qui serait trouvé par des pêcheurs et qui, espérait-il, obtiendrait un autre tombeau que le ventre des poissons.

Du reste, il était parfaitement résolu à en finir avec l'existence. Pas de bateau dans le voisinage, pas de promeneur possible à cette heure, au sein de la nuit et dans ce lieu désert, éloigné de tout hameau. De plus, il ne savait pas nager ; donc la mort était certaine, à moins que quelque dauphin, envoyé par Neptune, ne vînt se placer entre ses jambes et le porter au rivage, ce qui n'était guère probable.

Debout sur son promontoire, il n'eut pas même

besoin de s'armer de courage, et l'exaltation de son désespoir amoureux était montée à un tel degré qu'il n'eut pas un instant d'hésitation. Il se précipita, la tête la première, dans le gouffre noir, plongea profondément, remonta aussitôt à la surface, essaya de se maintenir sous la lame; mais une force brutale qu'il maudissait de tout son cœur, soulevait obstinément sa tête au-dessus de l'eau et il ne s'apercevait pas que ses bras et ses jambes fonctionnaient comme ceux d'un excellent nageur, si bien qu'en quelques minutes, ils le portèrent malgré lui sur la plage voisine où il vint doucement atterrir à sa grande honte. L'instinct de la vie lui avait donné une leçon de natation qui lui profita à cette occasion et dans la suite bien mieux que ne l'eût fait un cours complet du plus habile maître. Il ne tenta plus de suicide par submersion ni autrement, et se consola en épousant, six mois après sa sinistre tentative, une belle et charmante jeune fille qui lui prouva deux choses : d'abord, qu'il ne faut jamais se presser de tenir son serment quand on s'est juré de mourir; ensuite, que le meilleur remède, non pas contre l'amour, mais contre les chagrins qu'il cause, ce n'est pas le suicide, mais un second amour couronné par le mariage.

Reconnaissons-le pourtant, ne fût-ce que pour le déplorer : bon nombre de ceux qui ont décidé d'aller par eau à la mort disposent tout pour que le voyage se fasse consciencieusement, et ils partent sans esprit de retour. Les uns se font fabriquer des

souliers à semelles de plomb, d'autres chargent leurs poches de lourdes pierres; plusieurs s'attachent au cou ou au pied quelque énorme poids. On en connaît de plus prévoyants encore qui se sont lié les jambes avant de faire le fatal plongeon. L'un de ces derniers, par une singulière contradiction que l'invincible instinct peut seul expliquer, s'était armé d'un long couteau avec lequel, après s'être jeté à l'eau, il coupa les liens dont il s'était lui-même ficelé les jambes; puis il se mit bravement à nager et regagna le rivage.

Ce sont les rivières qui trouvent le plus de clients parmi les partisans de l'immersion, parce que, pensent les uns, les suicidants aiment mieux mourir roulés par les flots d'une eau courante qu'enlisés au fond d'un étang ou d'un lac immobile; parce que, pensent les autres, ils espèrent que leur cadavre sera déposé et retrouvé sur quelque ilôt ou quelque pointe de terre formés par les sinuosités du courant, et qu'ainsi il recevra la sépulture. Après les rivières viennent, par ordre de préférence, les torrents, les lacs, les mares; en dernier lieu, la mer, très recherchée par les heureux qui aiment à se promener à sa surface, mais au fond de laquelle les poursuivants de la mort n'aiment guère à s'étendre. On comprend pourquoi : la mer rend très rarement ses cadavres et se charge presque toujours d'ensevelir les gens qu'elle engloutit; de plus, la perspective d'être dévorés, peut-être même avant d'être morts, par de gros poissons ou de gros mollusques

comme les requins et les poulpes, n'a rien de bien attrayant, même pour les désespérés qui n'ont jamais eu de préjugés ou qui n'en ont plus. A ces deux raisons s'ajoute la considération un peu puérile que l'eau de la mer est salée et que les suicidants estiment qu'il est au moins superflu d'ajouter aux souffrances de l'asphyxie des nausées insupportables.

Les puits des fermes trouvent aussi leurs noyeurs, surtout parmi les femmes. Mais un tel goût ne peut s'expliquer chez elles que par l'irréflexion des coups de tête ou par la difficulté de s'enfuir et d'aller se noyer ailleurs, ou encore... par l'espoir d'être repêchées.

L'asphyxie par le charbon et les gaz irrespirables.

Le suicide collectif

La mort obtenue par l'inhalation des gaz délétères et tout particulièrement par la vapeur du charbon tient une grande place dans l'histoire du suicide. Quelles pensées profondément tristes évoque l'appareil dont elle s'entoure ! Cette chambre misérable et sombre dont on ferme hermétiquement les volets et les fenêtres ; ces portes, ces serrures, ce plancher, dont on aveugle les fen-

tes et les trous par des chiffons et de l'étoupe, ce réchaud dont on allume un à un les charbons meurtriers, ce pauvre corps, fatigué de souffrir ou terrassé par la misère et le malheur, qui s'étend sur ce lit de mort, attendant que l'ange de la délivrance sorte du brasier, déploie sur lui ses ailes noires et arrête les battements de son cœur ; tout cela forme une scène navrante qui effraie l'imagination, sans être pourtant aussi héroïque que celle où brille l'éclair de l'épée et du poignard, où retentit la foudre de l'arme à feu.

L'asphyxie par le charbon, que les hommes dédaignent et pratiquent peu, est en assez grande faveur chez les femmes malheureuses qui la préfèrent généralement à la pendaison et même à l'immersion. Grâce à son caractère intime, à son action discrète et nullement violente, elle convient mieux que toute autre à leur nature timorée et délicate. De plus, elle ne les enlaidit pas, ce qui est un point capital ; elle ne gonfle pas leur corps et ne contracte pas leurs traits comme l'immersion ; enfin elle ménage leur pudeur aussi bien que leur grâce, en ne dérangeant point leurs vêtements comme le fait l'immersion, d'une façon parfois indiscrète.

Ces avantages, assez indifférents aux hommes mais précieux aux femmes, n'empêchent pas l'asphyxie par la vapeur de charbon d'être très angoissante et assez longue. Si les dispositions sont mal prises, l'air du dehors incomplètement intercepté, le charbon mal allumé, elle risque fort de se pro-

longer plus qu'il ne serait nécessaire et de torturer cruellement ses victimes. Quand tout a été prévu et bien préparé, quand le drame se déroule dans toutes les règles, même alors la mort est plus lente à venir que dans la pendaison et l'immersion, et le moribond garde plus longtemps sa connaissance. L'acide carbonique qui se dégage des tisons étant un gaz plus lourd que l'air atmosphérique, il rampe au-dessus du réchaud, et même, quand il se mêle à l'oxide de carbone un peu plus léger que l'air, il ne s'élève qu'assez lentement; aussi, bien des suicidants espèrent abréger beaucoup leur agonie en s'étendant sur leur matelas posé à terre, ou, s'ils se couchent dans leur lit, en plaçant le réchaud sur une table. Cet espoir pourrait bien reposer sur une illusion, car ils mourront empoisonnés par l'oxyde de carbone qui se mêle à l'air, avant d'être asphyxiés par l'acide carbonique qui est irrespirable, mais n'est pas toxique.

Les malheureux qui demandent au charbon de les délivrer de la vie passent par plusieurs phases très douloureuses : d'abord ils ressentent un violent mal de tête qui leur serre les tempes comme dans un étau; puis surviennent des nausées qui rappellent les intolérables écœurements du mal de mer mais qui, d'ordinaire, ne sont pas accompagnées de vomissements; des suffocations intermittentes leur succèdent; puis de cruelles angoisses suivies d'une extrême lassitude s'emparent de tous les membres ; des flammes blanches comme des lames de poi-

gnard passent devant les yeux qui se couvrent d'un brouillard toujours plus épais; un froid mortel se glisse sous la peau; l'intelligence obscurcie se débat dans un affreux cauchemar; puis la sensibilité et la connaissance se perdent peu à peu, et enfin... le grand mystère, si, avant ce moment, quelque sauveur providentiel n'a pas enfoncé la porte et sauté à la fenêtre pour l'ouvrir toute grande, chasser le poison et faire rentrer la vie.

Chose étrange, les anciens ne connaissaient pas l'asphyxie par le charbon, ou du moins leur histoire, si riche en héros de la mort volontaire et qui a enregistré un si grand nombre de suicides de tous les genres, ne cite pas un seul exemple d'homme qui ait passé de vie à trépas par inhalation de gaz délétères, et leurs écrivains, poètes ou prosateurs, ne semblent pas se douter de la puissance du charbon comme instrument de mort. Du reste, cet agent du suicide était, non pas inconnu, mais peu employé en France et dans le reste de l'Europe jusqu'au 18[me] siècle, où il commença à « fleurir », si j'ose employer cette expression.

C'est par la vapeur de charbon que s'accomplissent le plus souvent les suicides collectifs; ce moyen est plus sûr et plus commode que tous les autres, car il agit simultanément sur un certain nombre de personnes qui en ressentent les mêmes effets au même moment, sans qu'aucune d'elles soit obligée de frapper les autres, en se réservant pour la dernière. Quand on emploie le poignard,

le pistolet ou la corde dans le suicide collectif, il faut toujours commencer par commettre un ou plusieurs homicides, et il arrive quelquefois que le meurtrier se manque ou manque de courage quand arrive son tour, et son cas risque alors de se dénouer en cour d'assises.

Sans doute, les participants d'un suicide collectif peuvent au même instant se frapper eux-mêmes, chacun pour son compte, à un commandement donné, comme dans une manœuvre militaire; mais cette tactique est des plus hasardeuses et ne réussit que rarement; presque toujours il se trouve dans le nombre un ou deux poltrons qui faiblissent et qui, par peur et maladresse, ratent leur coup, laissant les autres se débattre contre la mort.

Rien de pareil n'est à craindre avec l'asphyxie par le charbon; les chances de mort et de souffrances sont égales pour tous et aucun n'est directement frappé par l'autre, bien que celui qui a entraîné ses compagnons au suicide mutuel et qui a pris toutes les dispositions nécessaires pour l'exécuter, doive être considéré, dans une certaine mesure, comme le meurtrier des autres.

Meurtrier, il l'est bien complètement et odieusement même, quand, père de famille, il s'entend avec sa femme pour envelopper dans son suicide, non seulement sa compagne, mais aussi de pauvres enfants qui ne se doutent pas qu'ils ont été condamnés à mort par ceux-mêmes dont ils ont reçu la vie et sous la protection desquels ils dor-

ment souriants et pleins de confiance. Mais c'est là un de ces horribles drames de la misère dont la société est souvent coupable et devrait être responsable. Plus d'ouvrage et, partant, plus de pain; bientôt plus de logis non plus, car, lassé d'attendre ses termes arriérés, le propriétaire a chassé la misérable famille. Le père dit alors : « Il ne nous reste plus qu'à déménager pour l'autre monde : mais nous prendrons nos enfants avec nous ; ils souffriraient d'avoir faim et d'avoir froid à leur réveil, bien plus que de ne plus se réveiller. » La mère comprend, frissonne et dit : « Oui ! »

> Et l'on fait comme Escousse : on allume un réchaud,

conclut pour moi Alfred de Musset.

Les autres substances asphyxiantes ou toxiques dont l'inhalation peut produire la mort sont loin d'inspirer aux poursuivants du suicide la même confiance que la vapeur de charbon. Les unes, comme le gaz ammoniaque, sont repoussées si énergiquement par les narines et par tout l'organisme, qu'aucun homme n'a la force de les respirer jusqu'à extinction de la vie ; les autres, d'une odeur nauséabonde comme l'hydrogène bicarboné ou gaz d'éclairage, causent assez souvent la mort accidentelle, mais ils paraissent d'un effet incertain ou trop lent aux poursuivants de la mort volontaire qui ne veulent pas se contenter de tentatives avortées.

CHAPITRE XXXVI

L'empoisonnement

On fait un fréquent usage de l'empoisonnement dans le meurtre de ses semblables ; mais on y recourt beaucoup moins dans le suicide, au moins à notre époque, ce qui semble assez illogique, car le suicide et le meurtre étant tous deux des homicides, ce qui convient à l'un devrait convenir à l'autre. Mais n'oublions pas que l'empoisonnement est un agent de mort qui passe pour horriblement douloureux et que si l'on use de force ménagements envers la victime qui s'appelle « moi », on s'en dispense assez facilement quand elle s'appelle « les autres ». Et puis, le poison peut se dissimuler, s'expédier au loin, laisser ignorer le nom de celui qui l'envoie ou l'administre, et tout cela qui est d'une grande importance pour l'assassin est d'une parfaite inutilité pour le suicidant.

Les poisons sont tellement répandus dans la na-

ture qu'on peut dire que l'homme vit au milieu d'eux comme l'oiseau au sein de l'air. Les trois règnes — pour nous servir de cette classique division dont la science actuelle semble ne plus vouloir [1], — les trois règnes animal, végétal et minéral en fournissent à l'envi et à foison sous les trois formes connues de solide, liquide et gazeuze, de sorte que l'homme compte presque autant d'ennemis qui cherchent à détruire sa vie que d'amis qui l'entretiennent; aussi, malgré les récits d'empoisonnements involontaires qui fourmillent dans les journaux et les livres, on s'étonne que dans une pareille confusion de bonnes et de mauvaises choses, il n'y ait pas plus d'hommes qui se trompent et prennent ce qui fait mourir pour ce qui fait vivre.

Les poisons animaux

Les poisons animaux ou venins ne sont pas tous mortels ni même très actifs, et les insectes en parculier, comme les moustiques, les guêpes, etc., le distillent et l'administrent en si petite quantité qu'ils ne peuvent guère, quand ils s'attaquent à l'homme, produire autre chose qu'une ampoule

[1] Elle paraît lui préférer en effet la division en deux règnes : le règne inorganique qui comprend les minéraux et le règne organique qui comprend les végétaux et les animaux.

plus ou moins douloureuse. La piqûre du scorpion est plus dangereuse. Cependant le petit scorpion noir qu'on rencontre beaucoup en Orient, aux environs de Constantinople, dans les lieux humides et sous les pots de fleurs, ne donne pas la mort, mais il peut rendre assez sérieusement malade. Le scorpion brun, plus gros, qui infeste plusieurs contrées de l'Afrique et notamment le sud de l'Egypte, est bien plus à craindre et la vésicule qui termine sa longue queue, secrète un venin violent qui tue un homme d'une seule piqûre, si le poison n'est pas combattu immédiatement. On raconte qu'un fellah, battu brutalement par son maître dans un champ où il travaillait, saisit un de ces gros scorpions qui rampaient près de lui, le posa sur son épaule nue et tomba, peu d'instants après, en proie aux convulsions de la mort.

On connaît l'énergie du venin de certaines vipères, de l'aspic, du serpent à sonnettes et autres ophidiens dont la morsure brave généralement les remèdes et les antidotes. Un homme piqué par l'un de ces reptiles est le plus souvent un homme mort, à moins qu'on ne lui porte immédiatement secours. Malgré l'illustre exemple donné par la reine Cléopâtre, bien peu de gens s'adressent aux serpents pour leur demander la fin de leurs maux. Il faudrait évidemment, au moins dans notre pays, courir loin et chercher longtemps, et dame! quand on est pressé...

Les poisons végétaux

Les poisons tirés du règne végétal sont bien plus faciles à atteindre ; tous les pharmaciens et tous les droguistes en possèdent et en préparent. Ils ne les gardent guère à l'état naturel, mais les convertissent en poudres, en teintures, en extraits, en essences, ce qui ne les rend pas, certes, plus inoffensifs ; aussi ils ne les vendent pas au premier venu et exigent quelques formalités avant de les livrer ; il n'en existe pas moins des moyens assez faciles de s'en procurer, même auprès d'eux.

Je n'ai pas à dresser ici l'interminable liste des plantes vénéneuses qui menacent la vie de l'homme, depuis l'aconit, la digitale, la belladone, les divers végétaux qui, broyés, donnent le terrible curare et la strichnos qui donne la non moins terrible strichnine jusqu'aux vulgaires champignons incomestibles qui sont à la portée de tout le monde. L'une de ces plantes léthifères est devenue bien célèbre par la mort de Socrate ; c'est la ciguë, que les Athéniens broyaient et faisaient infuser pour la donner à boire à leurs condamnés à mort. A-t-elle, de nos jours, perdu de son crédit, de sa force et de sa vertu [1] ? Toujours est-il qu'on ne s'en sert guère aujourd'hui pour s'empoisonner soi-même

[1] Peut-être, car les espèces végétales comme les races animales peuvent fort bien s'affaiblir et dégénérer.

et empoisonner les autres. Du reste, la mort obtenue par la ciguë n'a rien de bien horrible, à en juger par le récit des derniers moments de Socrate, tel qu'on le lit dans le *Phédon*, l'un des plus admirables dialogues de Platon :

« Cependant, Socrate, qui se promenait dans sa prison (après avoir bu la ciguë) dit qu'il sentait ses jambes s'appesantir et il s'étendit sur le dos, comme on le lui avait recommandé. En même temps, l'homme qui lui avait servi le poison, s'approcha et, après avoir tâté un moment ses pieds et ses jambes, il lui serra fortement le pied et lui demanda s'il sentait cette pression. Socrate répondit qu'il ne sentait rien. Ensuite, l'homme lui serra les jambes, et portant ses mains plus haut, il nous fit remarquer que le corps se glaçait et se raidissait lentement; puis, le palpant encore, il nous dit : « Socrate aura cessé de vivre dès que le froid sera monté jusqu'au cœur. » Déjà tout le bas du ventre était glacé. Alors Socrate, se découvrant, dit à Criton ces paroles qui furent ses dernières : « Nous devons un coq à Esculape ; n'oublie pas cette dette. » — « Je n'y manquerai pas, répondit Criton. N'as-tu rien autre à nous dire ? » Il ne répondit pas ; mais au bout d'un moment, il eut un mouvement nerveux, alors l'homme le découvrit tout à fait, ses yeux étaient fixes. Criton s'en étant aperçu lui ferma les lèvres et les paupières. »

Pas un détail du récit de Phédon, ami de Socrate et témoin de sa mort, ne peut être mis en

doute, et il est étrange que les suicidants en quête d'une mort douce et facile, n'aient presque jamais été tentés de choisir, pour s'échapper de la vie, la porte par où Socrate en est sorti d'une façon si paisible. La ciguë qui continue à pousser librement dans nos champs, semble y avoir été oubliée par les aspirants de la mort ; aujourd'hui, elle ne représente guère pour eux qu'une mixture mythologique comme l'était le nectar, breuvage des dieux.

Les plantes appartenant à la famille des papavéracées et dont le pavot est le type le plus connu secrètent aussi une substance toxique qui, calmante et somnifère, prise à dose médicale, constitue un violent poison quand elle est absorbée à forte dose. Les suicidants le savent et s'en servent quelquefois. L'opium, le laudanum, la morphine et autres opiacés sont, en effet, nuisibles à la vie bien plus souvent qu'ils ne lui sont utiles, et ceux qui en font un usage habituel soit en les ingérant, soit en se les injectant ou en les fumant, commettent un suicide plus ou moins lent, suivant que les quantités en sont plus ou moins fortes et la consommation plus ou moins fréquente. On sait les ravages que l'opium exerce dans tous les rangs de la population en Chine et dans les Indes ; la morphine qu'on en tire n'est pas moins dangereuse, et depuis qu'on l'administre en injections sous-cutanées, elle a crétinisé ou tué presque autant de gens que tous les spiritueux réunis.

Les morphinomanes ne sont au fond que des

ivrognes d'une espèce particulière, plus incorrigibles et pires que les autres ; car ils se procurent, et souvent plusieurs fois par jour, une ivresse voluptueuse d'un genre assez semblable à l'ivresse des alcooliques, mais plus sensuelle encore et plus débilitante, et ils marchent à la mort plus rapidement que les buveurs et les débauchés. Je ne sais si la morphinomanie est un vice élégant et de bonne compagnie, mais ses effets dégradants n'ont rien à envier aux effets des autres vices moins abrutissants qu'elle et moins tyranniques ; c'est une passion qui devient plus affamée à mesure qu'on l'assouvit.

Le docteur G***, médecin hydropathe, me disait, l'an passé, qu'il comptait parmi ses clients une jeune dame morphinomane qu'il désespérait de guérir. Elle était venue dans son établissement de bains, pâle, émaciée, se soutenant à peine et dans un triste état de prostration morale et intellectuelle. Le traitement l'avait beaucoup fortifiée et ranimée, mais son vice semblait s'être fortifié et ranimé avec elle. On la voyait quelquefois quitter brusquement la société de dames qui se réunissaient l'après-midi dans le parc, et s'aller cacher derrière un arbre. Là, elle tirait de son corsage sa petite seringue à bec d'acier, toujours remplie et toute prête, levait un peu ses jupes et s'administrait rapidement son injection dans le mollet, car elle n'avait plus aux deux bras une seule place où elle n'eût été déjà piquée. L'opération durait deux minutes à peine ; la dame revenait ensuite s'asseoir à

sa place et se mêlait de nouveau à la conversation, autant que le lui permettait le demi-sommeil où elle s'abandonnait.

Chose étrange, l'imagination elle-même arrive à se morphiniser ou, du moins, à remplir l'office de la morphine chez les personnes adonnées à ce vice depuis un certain temps.

Une dame russe qui habitait la même maison que moi, passionnée de musique, mais hélas ! encore plus de morphine, croyait avoir une horrible maladie nerveuse que la célèbre poudre pouvait seule calmer, et elle faisait venir son médecin quatre fois par jour pour lui administrer une injection sous-cutanée, toujours anxieusement attendue. Avant chaque opération elle était dans un état d'agitation et de désespoir qui m'avait inspiré la plus profonde pitié. Après la piqûre, on la voyait délicieusement pâmée ; les yeux demi-clos, la bouche voluptueusement entr'ouverte, elle semblait ravie dans un rêve d'amour. Une fois, le médecin ayant dû, pour un cas urgent, manquer l'une de ses quatre visites quotidiennes, elle eut une effroyable crise de nerfs, cria, se débattit, se tordit et parla de mourir. Or, je rencontrai, un jour, dans un escalier l'excellent docteur, un de mes amis, et je ne pus m'empêcher de lui dire : « Ah ! ça, docteur, vous voulez envoyer en paradis cette pauvre névrosée ! »

— Ce serait déjà fait, me répondit-il, si je lui avais administré de la morphine ; mais je ne lui ai

jamais injecté que de l'eau claire, quelquefois même rien du tout, et à chaque piqûre, cela lui a fait autant de bien que deux centigrammes de morphine.

Beaucoup de grandes dames, surtout parmi les riches Américaines, qui n'oseraient fumer des pipes d'opium comme de vulgaires coolies, ont imaginé, pour s'empoisonner les nerfs presque aussi sûrement, de fumer du thé en cigarettes ou dans des pipes. Or, une seule cigarette contient seule plus de thé que deux tassses d'une infusion très forte, et son effet sur l'organisme est dix fois plus violent. Il en résulte qu'une dame qui consomme dans sa journée vingt cigarettes — et bon nombre en fument bien davantage — absorbe autant de thé que si elle en avait avalé quarante tasses et elle ressent les mêmes effets que si elle en avait bu quatre cents tasses.

Les raffinées ne se contentent pas de thé noir, le souchong n'exigeant qu'une trop petite dépense pour de si grandes bourses ; il leur faut du pékoë surfin à pointes blanches qui coûte deux à trois dollars la livre et qui est plus enivrant ; quelques-unes emploient le thé vert qui est, dit-on, bien plus actif et dont les effets sont extrêmement capiteux.

Un pareil régime, même peu prolongé, conduit infailliblement à la folie, à l'imbécillité ou à la mort, en passant par toutes les phases de la névrose la plus pernicieuse ; mais il produit dans les premiers temps une excitation qui n'est pas désa-

gréable et, surtout, c'est le vice à la mode, une débauche de bonne compagnie, un suicide lent «bien porté ».

Les poisons mineraux

La chimie traite, combine et manipule de toutes les manières les poisons minéraux pour les besoins des pharmaciens et des industriels, mais nullement pour les besoins des suicidants, et ceux-ci semblent le comprendre, car ils n'en font qu'assez rarement usage. Ils ont cent fois raison ; l'arsenic, le sulfate de cuivre ou vitriol bleu, le nitrate d'argent, les divers sels de plomb, l'acide cyanhydrique ou acide prussique, le phosphore et *tutti quanti* sont des agents de mort extrêmement violents qui, lorsqu'ils font irruption dans l'organisme, le ravagent avec fureur, déchirent les tissus, brûlent les muqueuses, tordent les entrailles, si bien que les hurlements aigus de la victime semblent ne plus suffire à exprimer ses atroces souffrances.

L'emploi de ces poisons, comme, du reste, de la plupart des autres, exige de la part du suicidant assez fou pour y recourir certaines connaissances en chimie et en physiologie. Si le malheureux en ingère une trop forte dose, il risque fort de la rejeter presque entière. après s'être fortement endommagé

les parois de l'œsophage et de l'estomac ; si la dose est trop faible, elle pourra également déterminer une violente inflammation des organes digestifs, sans amener nécessairement la mort.

On a cru remarquer que les gens du monde et les personnes instruites et raffinées tiennent compte des souffrances que peuvent provoquer les diverses espèces de poisons bien plus que les gens du peuple, les pauvres et les ouvriers. En effet, ces derniers, plus insouciants et plus courageux, se préoccupent généralement assez peu des tortures dont les menace telle ou telle substance toxique ; en revanche, il fixeront volontiers leur choix sur les poisons dont ils connaissent le mieux l'usage, le maniement et l'effet. C'est ainsi que la soude caustique dite « lessive des savonneuses » est fréquemment employée par les blanchisseuses qui se donnent la mort, et que les pauvres diables s'empoisonnent souvent avec de l'acide sulfurique concentré ou avec du phosphore qu'ils enlèvent aux allumettes, parce que ces poisons d'une férocité effroyable sont universellement connus et qu'on se les procure facilement.

On peut produire l'intoxication du sang en s'inoculant les poisons végétaux et minéraux aussi bien qu'en les ingérant, et ce procédé, tout en étant aussi infaillible, est d'un effet bien plus prompt et beaucoup moins douloureux. Les malheureux qui sont assez mal inspirés pour choisir les poisons minéraux comme instrument de leur mort, auront

donc de bonnes raisons pour préférer à l'ingestion de ces abominables toxiques leur injection sous la peau.

C'est de cette façon que M. B***, professeur de chimie à Saint-Pétersbourg et savant d'une certaine notoriété, s'y prit en 1862 pour s'arracher la vie. A la suite d'un violent chagrin de famille, il s'enferma un jour dans son laboratoire et se piqua profondément une artère du bras avec une longue aiguille creuse trempée dans un flacon d'acide prussique concentré. Son préparateur, qui entra un instant après, le vit chanceler quelques secondes puis tomber raide mort sur le parquet, sans pousser un cri, sans exhaler un soupir. L'empoisonnement du courant sanguin avait été si rapide que, s'il serait téméraire d'affirmer que la souffrance avait été supprimée, elle avait été abrégée au point que la victime eut à peine le temps d'en avoir conscience.

L'inhalation de certaines substances anesthésiques est assez souvent essayée par les malheureux qui cherchent à se donner la mort sans grande souffrance. L'anesthésie est en effet un empoisonnement passager qui, pendant la durée de son action, produit la perte de la connaissance et de la sensibilité, et elle a plus d'une fois entraîné la mort sous la forme enviable d'un sommeil sans réveil. On se fie volontiers à ce qu'on espère, et il y a eu dans ce fait de quoi tenter plus d'un désespéré qu'effrayait la perspective d'une mort violente.

L'éther et le chloroforme, les deux substances toxiques les plus employées en médecine et en chirurgie pour anesthésier les patients par inhalation, sembleraient parfaitement capables, il est vrai, de réaliser le rêve caressé par toutes les personnes qui veulent mourir sans s'en apercevoir, c'est-à-dire s'endormir et ne plus se réveiller. Malheureusement, — il faudrait dire par bonheur, — il est fort difficile, sans une ordonnance du médecin, de s'en procurer en dose et en force suffisantes pour se donner la mort ; de plus, l'emploi et le maniement en sont malaisés et réclameraient l'aide d'un spécialiste qui, naturellement, se refuse à cette coopération. Des essais ont été pourtant souvent tentés par des désespérés dont la bravoure n'égalait pas le désespoir ; mais ils ont rarement réussi. Les malheureux imbibaient d'éther ou de chloroforme une éponge qu'ils se fixaient sous le nez aussi solidement que possible, mais qui se dérangeait quand arrivait le sommeil et que la volonté n'était plus là pour diriger la main et maintenir l'éponge serrée contre la bouche et les narines. Ceux-là trempaient dans l'une ou l'autre substance des paquets de ouate dont ils se couvraient le visage ; plus d'un s'était fait faire une sorte de masque semblable à celui dont on se sert dans les cliniques pour anesthésier les patients ; mais, malgré toutes les précautions, il arrivait le plus souvent qu'après avoir inutilement surmonté les angoisses et les suffocations dont s'accompagne si souvent l'intoxication

produite par l'éther ou par le chloroforme, le suicidant se réveillait après une attente plus ou moins longue, égaré, pris de nausées, souffrant de partout, mais surtout honteux de sa piteuse aventure.

Quelquefois cependant, les deux agents anesthésiques ont servi plus utilement comme auxiliaires à certains désespérés qui, résolus de se tuer, craignaient de manquer de courage au moment d'agir. C'est ainsi que plus d'un malheureux, après s'être rendu pendant la nuit sur quelque ligne de chemin de fer, à un endroit désert, s'est enveloppé le visage d'une épaisse couche de ouate imbibée d'éther et de chloroforme, puis a placé sa tête sur l'un des rails comme sur un coussin, calculant son temps de façon qu'il fût endormi deux ou trois minutes avant le passage d'un train qui devait le broyer, sans que le dormeur s'en aperçût et sans qu'il l'entendît venir. Cette façon de quitter la vie est, cela s'entend, un suicide raffiné dont peu d'infortunés s'avisent.

CHAPITRE XXXVII

L'inanition

La mort par inanition diffère des autres suicides en ce qu'elle ne nécessite aucun instrument et n'emploie aucun agent extérieur; elle est produite par la seule force de la volonté luttant avec persistance contre l'instinct de la conservation. Chose étrange, parmi les personnes que cet horrible suicide a tentées, il en est plusieurs qui le choisissaient parce qu'il mettait leur conscience en repos. On leur avait tant dit que le suicide est un grand crime, capable de les damner dans l'autre monde que, cherchant un moyen de sortir volontairement de la vie sans se détruire, elles n'avaient trouvé que l'inanition qui laissât mourir et ne tuât pas. En effet, en succombant à la faim, elles ne se frappaient pas de mort, elles ne commettaient sur elles-mêmes aucune violence; elles restaient passives et se contentaient de ne pas repousser l'ange libérateur qui venait les chercher. C'était une acceptation de la

mort; ce n'était pas un suicide; de sorte que le salut éternel n'était pas compromis et le bon Dieu, pris au piège, n'avait rien à dire. Il est certain qu'Escobar et Loyola n'auraient pas mieux ni plus puissamment raisonné; ils auraient même soigneusement distingué l'inanition, qui est un moyen négatif, du couteau, du réchaud, du pistolet qui sont des instruments très positifs.

Cela n'empêche pas que le suicide par inanition, tout en étant le plus simple par ses procédés, est un des plus difficiles à exécuter. Beaucoup tentent l'épreuve et très peu la soutiennent jusqu'au bout, parce qu'elle est « de longue haleine », si j'ose ainsi dire, et que l'instinct de la conservation qui n'est pas violenté par un coup rapide et décisif, ne cesse pas de lutter contre les désespérés les plus résolus et de battre en brèche les volontés les mieux trempées.

Les premiers jours, cela va encore; on commence par une sensation presque agréable, l'appétit, à moins que la maladie ou le désespoir ne l'ait déjà fait disparaître. Les tiraillements de la faim viennent ensuite; on les supporte avec patience; puis la soif s'en mêle, plus pénible que le reste, mais on la satisfait, car on s'est juré de mourir de faim et non de soif, oubliant ou ignorant que, si l'on absorbe quelque liquide à intervalles un peu rapprochés, ne fussent que quelques gorgées d'eau, le dénouement de la terrible épreuve peut se faire attendre indéfiniment. Enfin commencent les véritables tor-

tures, surtout si l'on cesse de boire. Quand l'inébranlable résolution de mourir est soutenue par une grande énergie de caractère et une persévérance à souffrir peu commune, on supporte vaillamment pendant plusieurs jours les douleurs qui vous déchirent les intestins, le feu qui vous brûle la gorge et l'estomac ; mais la mort ne vient pas encore, et avant que toutes les étapes du supplice soient franchies, le plus fort succombe souvent devant un croûton de pain, des pelures de pommes, un paquet d'immondes détritus. On cite le cas d'un hypocondre qui, fermement décidé à mourir de faim, s'était enfermé à double tour dans une chambre sous le toit, avait jeté la clé par la fenêtre et s'était étendu sur un lit, attendant que la mort vînt. Mais elle tardait; au bout de sept jours, il commença à dévorer du plâtre arraché aux parois; au neuvième jour, il cria au secours ; on accourut, on enfonça la porte et le pauvre diable qui n'avait pu périr d'inanition mourut, le lendemain, de l'indigestion qu'il se donna en avalant une aile de poulet qu'on lui servit.

C'est que la faim anéantit toutes les énergies, abat toutes les fiertés, tue tous les sentiments, même les plus invincibles, comme l'amour maternel. Qui ne connaît l'horrible histoire de cette femme qui, au siège de Paris en 1593, égarée par la faim, égorgea son enfant et le fit rôtir pour le manger? Voltaire en a fait le meilleur morceau de sa soporifique *Henriade*.

L'expérience du docteur Tanner, de M. Succi et de tous ceux qui ont cherché à imiter ces deux illustres jeûneurs, prouve toutefois que l'homme peut supporter la privation de toute nourriture pendant une quarantaine de jours, mais à la condition qu'il ne dépensera pas de forces et boira de temps à autre quelques gorgées d'eau claire ou d'eau de seltz. Les insensés qui veulent mourir de faim en quelques jours... ou en quelques semaines, devront se mouvoir le plus possible et se priver absolument de boire. Mais alors, nous l'avons dit, les souffrances seront tellement atroces qu'elles dépasseront la moyenne des forces humaines, et les malheureux qui, par ce moyen, atteindront la mort à la fin de leur épreuve, auront succombé à la soif autant qu'à la faim.

Je ne crois pas qu'il existe dans l'histoire du suicide un exemple plus navrant de mort volontaire par inanition que celui qui est raconté par le docteur allemand Hufeland :

Il s'agit d'un négociant de Westphalie, âgé de 32 ans, qui, ayant perdu toute sa fortune et essuyé les refus de tous ses parents qu'il avait appelés à son aide, résolut de mettre fin à ses jours. Mais il avait choisi la mort par inanition et, malgré toutes les horreurs qu'elle lui promettait, il n'en voulut pas démordre; du reste, il était souffrant depuis plusieurs semaines, et il espérait que sa maladie abrégerait le temps de son épreuve. Du 12 au 15 septembre 18.. il erra dans les champs et découvrit

enfin un bois qui lui sembla peu fréquenté. Il y entra, le parcourut dans tous les sens et choisit le lieu où il voulait mourir. Là, il creusa une fosse, s'assit auprès et attendit sa fin. Il y resta jusqu'au 30 octobre, jour où il fut trouvé par un aubergiste. Il avait passé dix-huit jours sans prendre aucun aliment; et, bien que privé de connaissance et comme inanimé, il respirait encore. Mais, l'aubergiste ayant essayé de lui faire avaler du bouillon, il rendit aussitôt son dernier soupir. On trouva près de lui une feuille de papier écrite de sa main, où il avait consigné jour par jour les diverses phases de sa mortelle épreuve, jusqu'au moment où le crayon tomba de ses doigts:

« Le généreux philanthrope qui me rencontrera après ma mort est invité à m'enterrer, à conserver pour lui, en raison de ce service, mes vêtements, ma bourse, mon couteau, mon portefeuille. Je ne suis pas un suicidé, mais je suis mort de faim, parce que des hommes pervers m'ont privé d'une fortune considérable et que je ne veux pas être à charge à mes amis; il est inutile d'ouvrir mon corps, puisque, ainsi que je viens de le dire, je suis mort de faim. — *16 septembre.*

« Quelle nuit j'ai passée! Il a plu; j'ai été mouillé: j'ai eu froid... — *17 septembre.*

« Le froid et la pluie m'ont obligé de marcher; ma marche était bien pénible; la soif m'a poussé à lécher l'eau qui était restée sur les champignons; que cette eau était mauvaise! — *18 septembre.*

« Le froid, la longueur des nuits, la légèreté de mes vêtements qui me fait mieux sentir la rigueur du froid, me font beaucoup souffrir... — *19 sept.*

« Il se fait dans mon estomac un vacarme terrible; la faim et surtout la soif deviennent de plus en plus affreuses. Depuis trois jours il n'a pas plu; si je pouvais boire encore l'eau des champignons!... — *20 septembre.*

« N'en pouvant plus de soif, je me suis traîné avec peine et beaucoup de temps, pour acheter une bouteille de bière qui ne m'a point désaltéré; le soir, je suis allé chercher de l'eau à une pompe qui est près de l'auberge où j'ai acheté la bière... — *21 septembre.*

« Hier, 22 septembre, j'ai pu à peine me remuer, moins encore conduire le crayon; la soif m'a fait aller à la pompe; l'eau était glaciale, je l'ai revomie; j'ai eu des convulsions jusqu'au soir; je suis néanmoins retourné à la pompe... — *23 septembre.*

« Mes jambes semblent mortes; depuis trois jours je n'ai pu me rendre à la pompe; la soif augmente; ma faiblesse est telle que je n'ai pu écrire ces lignes qu'aujourd'hui... — *26 septembre.*

« Je n'ai pu changer de place; il a plu; mes vêtements ne sont pas secs; personne ne croira combien je souffre. Pendant la pluie, il est tombé quelques gouttes d'eau dans ma bouche, ce qui n'a point apaisé ma soif; hier, j'ai vu à dix pas un berger; je l'ai salué, il m'a rendu mon salut. C'est avec bien du regret que je meurs; c'est la misère

qui m'y a impérieusement forcé; je prie néanmoins pour que la mort arrive. Mon père, pardonnez-moi, car je ne sais ce que je fais; la faiblesse, les convulsions m'empêchent d'écrire davantage, et je sens que c'est pour la dernière fois... — *29 sept.* ».

Quand on songe qu'avant de perdre connaissance, le pauvre homme dut, pendant quatre jours encore, subir ces tortures infernales toujours croissantes, on s'étonne qu'il existe, de par le monde, des gens assez entêtés pour s'obstiner dans un pareil supplice, quand il y a tant d'autres moyens relativement prompts et faciles de tirer sa révérence à la vie.

CHAPITRE XXXVIII

La Combustion

Certes, la combustion ne figure pas parmi les moyens faciles et doux de quitter ce monde, et la mort par le feu si fréquente, hélas! quand elle est accidentelle, ne l'est pas du tout, quand elle est volontaire; car elle ne tente personne et la plupart des désespérés conservent encore assez de bon sens pour ne pas choisir le genre de suicide le plus horrible que l'on connaisse. Ils diraient tous, si l'on s'avisait de le leur proposer : « Assurément, la mort nous est chère; mais si, pour l'obtenir, il nous faut bouillir notre peau, rôtir notre chair et calciner nos os, nous préférons encore eette abominable vie. »

Il y a des exceptions pourtant, et nous avons cité un cas de suicide par combustion que sa rareté a rendu célèbre; c'est celui de ce jeune gentleman anglais qui, pour avoir la douceur de mourir comme sa fiancée, la belle actrice Webster, brûlée vive sur la scène, mit lui-même le feu à ses

vêtements et expira dans les flammes. Pour s'expliquer pareille folie, il faut se rappeler qu'à la résolution de mourir s'ajoutait chez le jeune homme l'impérieux désir de donner à son amante cette dernière et terrible preuve de sa fidélité. L'amour seul est capable de s'élever à un pareil héroïsme.

Quelques insensés ont incendié leur chambre et même leur maison entière pour périr dans l'embrasement général; mais ils savaient probablement qu'ils mourraient asphyxiés par la fumée avant d'être dévorés par le feu, ce qui, certainement, devait leur épargner de longues et intolérables souffrances.

Cependant, tout est possible et tout arrive: on raconte qu'une belle Italienne de 25 ans, ayant décidé de périr dans les flammes, en voulut sentir les horribles morsures jusqu'à son dernier soupir.

Angiolina Forni, qui se brûla volontairement en mai 1896, à Mossini près de Sandrio, avait arrangé son feu de façon qu'elle ne fût pas étouffée par la fumée. Elle s'était construit, dans une clairière bien aérée, un bûcher de bois très sec, et quand il fut bien allumé et qu'elle le vit flamber de tous les côtés avec aussi peu de fumée que possible, elle alla se placer au milieu des flammes. Sa famille, inquiète de ne pas la voir revenir de son travail à l'heure accoutumée, la fit chercher partout. On finit par la découvrir dans un lieu dit Bosco di Pradello; elle était encore debout au centre du bûcher, tout entourée de flammes éclatantes et

poussant des cris déchirants. D'héroïques jeunes gens s'élancèrent dans le brasier, la saisirent et la transportèrent à l'hôpital où elle expira dans d'horribles convulsions. Quelques jours auparavant elle avait révélé à son père et à ses frères son intention de se tuer pour aller rejoindre « sa *mamma* qui brûlait en enfer ». Comme elle avait éprouvé un grand désespoir de la mort de sa mère, décédée quelques mois auparavant, on n'attacha pas grande importance à ces paroles qu'on croyait inspirées par l'exaltation de sa douleur et on la laissa aller et venir librement. Elle en profita pour essayer de subir sur la terre le même supplice que sa mère subissait en enfer.

CHAPITRE XXXIX

La chute d'un lieu élevé

La chute volontaire d'un lieu élevé est, de même que l'inanition, un moyen de quitter la vie qui n'exige ni préparatifs, ni outillage, ni adresse, ni habileté, et qui est bien moins horrible en ce qu'il agit très rapidement, qu'il n'est pas accompagné de longues tortures et qu'il ne réclame ni persévérance ni courage un peu soutenu.

Assurément, le moment où le malheureux prend son essor et où il lâche pied est des plus tragiques, et il y faut déployer de la bravoure; mais c'est l'affaire d'une seconde; l'élan une fois pris, on n'a pas le temps de s'en repentir et le pouvoir de rebrousser chemin.

Mais ce qui diminue fort la valeur de ce moyen dont les suicidants usent beaucoup, c'est qu'il n'est pas sûr.

Si l'on se précipite d'un deuxième ou même d'un troisième étage, on risque fort de ne se casser qu'un

bras ou une jambe ou tous les deux, à moins qu'on ne s'embroche à quelque pointe de grille, ce qui, même encore, n'est pas toujours mortel. On a vu aussi bon nombre de gens survivre à une chute de cinq ou six étages et en guérir. Du haut d'un monument public ou d'une tour très élevée, le saut est nécessairement d'un effet plus certain; mais, presque toujours, il faut franchir une barrière, enjamber une fenêtre, un parapet, une balustrade et tromper la vigilance du surveillant qui vous accompagne, et qui pourrait vous mettre la main au collet dans le moment le plus intéressant.

Les gardiens de la Colonne Vendôme et des tours de Notre-Dame de Paris savent qu'ils doivent avoir l'œil grand ouvert sur les visiteurs qui demandent à grimper au sommet, surtout sur les gens d'aspect mélancolique ou étrange, et ils ont eu plus d'une fois l'occasion de faire rentrer de force dans cette misérable vie des impatients qui prétendaient en sortir brusquement en leur présence.

Dans les montagnes, il n'est pas facile de trouver un précipice qui présente une paroi de rocher bien verticale et bien lisse et où le corps ne coure pas le danger d'être arrêté au passage par quelque saillie, roulé par quelque pente ou saisi par quelque arbuste. On n'en prétend pas moins qu'il faut attribuer au suicide une bonne partie des chutes mortelles qui se produisent en grand nombre sur les montagnes et qu'on met sur le compte des accidents et des imprudences. Il est certain en effet

que rien n'oblige ce genre de suicide à livrer son secret et que la chute causée par un faux pas est difficile à distinguer de celle qui résulte d'un saut volontaire. En cas de doute, il sera toujours charitable ou au moins convenable de mettre la mort au bénéfice des causes accidentelles.

Malgré l'incertitude de ses résultats, la chute d'un point élevé présente sur la plupart des autres agents de mort des avantages si évidents — si l'on peut parler d'avantages en pareille matière — qu'elle a été de tout temps en grande faveur chez les hommes résolus à mourir, aussi bien que chez les femmes.

Le saut dans l'espace possède, en particulier, un privilège que pourraient lui envier tous les autres modes de suicide, c'est d'être aidé par un instinct. L'attraction de l'abîme, en effet, est souvent de connivence avec le démon du suicide; elle peut être même si violente que l'homme le plus heureux et le plus attaché à la vie doit quelquefois faire un véritable effort pour lui résister et ne pas se laisser entraîner par elle, et l'on a vu plus d'une fois des gens à qui l'idée du suicide aurait fait horreur, crier à leurs compagnons, après s'être penchés quelques instants sur l'abîme : « Retenez-moi ! Je sens que je vais me précipiter ! »

Aussi, quand l'attraction de l'abîme s'allie au désespoir pour combattre l'instinct de la vie, il ne lui est que trop facile de remporter la victoire.

Un certain nombre de suicidants sont également

poussés à choisir la chute de haut par une opinion erronée qui s'est répandue on ne sait comment et qui a passé maintenant à l'état de légende populaire. Bien des gens s'imaginent, en effet, que l'homme qui se précipite d'un point très élevé, meurt d'asphyxie ou d'un arrêt du cœur, avant de venir se briser sur le sol. C'est une illusion. La vitesse d'un corps qui tombe verticalement, s'accroissant, à chaque point de l'espace qu'il parcourt, de toute la vitesse acquise, est si considérable, surtout si le corps est quelque peu lourd, que dans une chute de deux ou trois mille mètres, l'asphyxie n'aurait pas le temps de se produire. Tout homme qui se précipiterait d'une tour très haute ou d'un ballon planant à plus de mille mètres d'altitude arriverait donc sur le sol avec toute sa connaissance ; seulement le choc serait si violent qu'il serait étourdi ou tué sur le coup et qu'il ne se sentirait pas mourir.

Les modes de suicide que nous avons passés en revue jusqu'ici sont les plus usuels; il en existe beaucoup d'autres qui ne sont que des variantes de ceux-là ou qui ne peuvent compter que comme des cas isolés ou des manières plus ou moins originales de se saigner, de se transpercer, de s'asphyxier, de s'empoisonner. Qui fera jamais le compte des bi-

zarres inventions que la vanité ou la folie ont inspirées à certaines gens qui ont pensé que le plus sûr moyen de faire parler d'eux était de ne pas se tuer comme les autres?

Elle serait longue en effet la liste de ceux qui se sont fait de leur suicide une sorte de réclame, depuis le philosophe Empédocle qui se jeta dans le cratère de l'Etna et le trouvère Jean Bodel d'Arras [1] qui, atteint de la lèpre, s'ensevelit vivant, jusqu'à cet ingénieur allemand qui, ayant vidé un œuf, le remplit de poudre et de grenaille, l'introduisit dans sa bouche, y mit le feu avec une allumette et se fit sauter la tête comme on fait sauter une mine. D'autres ont voulu que leur mort fût la conclusion naturelle et comme une continuation de leur vie; tel cet ivrogne qui, singeant, sans le savoir sans doute, le duc de Clarence [2], s'assit dans une cuve remplie d'eau-de-vie, en avala autant qu'il put, puis roula, ivre mort, au fond du récipient.

En résumé, quelle que soit le plus ou moins de rapidité avec laquelle agissent les divers modes de suicide et quel que soit leur degré de violence; qu'ils inspirent de l'horreur et du dégoût ou qu'au

[1] Auteur de *Sainte-Barbe*, l'un des mystères les plus clairs et les plus intéressants du théâtre au moyen âge.

[2] On sait que ce frère d'Edouard IV, roi d'Angleterre, ayant cherché à s'affranchir de l'autorité de ce prince, fut condamné à mort. On lui laissa choisir son supplice et il demanda à être noyé dans un tonneau de Malvoisie : ce qui fut fait.

contraire, se couronnant d'une auréole de poésie, ils éveillent dans les cœurs sensibles une profonde tristesse mêlée de pitié et de sympathie ; tous sont horribles et les meilleurs ne valent guère mieux que les pires ; car il est probable que la rapidité d'action des uns correspond à un redoublement de violence et à une exaspération de souffrance, tandis que la lenteur des autres augmente les angoisses de l'agonie en diminuant l'acuité de la douleur. Aucun des engins du suicide ne peut dispenser ses victimes de franchir le redoutable passage de la vie à la mort avec toutes les terreurs qui l'accompagnent et qui naissent du mystère inpénétrable dont il s'enveloppe, et il est à craindre qu'à ce moment-là le mourant ne conserve toute sa connaissance, bien qu'il ne soit plus capable d'en donner le moindre signe qui la manifeste.

En tous cas, de même que le meurtre et la mort soudaine par accident, le suicide qui, subitement, fait un cadave d'un homme en pleine vie, doit être une chose plus affreuse que la mort naturelle qui procède par affaiblissement et extinction. L'éruption instantanée de toute la force vitale par l'acte du suicide est une sorte d'explosion qui, sans nul doute, produit sur l'organisme un effet bien plus terrible que celui qui résulte d'un dépérissement graduel et d'une lente déperdition de cette force par l'action de la maladie ou de la vieillesse. Aussi, alors même que nous sommes le plus malheureux, ne nous pressons pas d'enfoncer les portes

de la vie; attendons un peu et laissons faire la nature, car elle s'entend à ces sortes de choses beaucoup mieux que les plus savants d'entre nous et elle n'oublie personne. Le prisonnier, même le plus désespéré, qui sait qu'au bout de peu de temps on lui ouvrira la porte de son cachot, se casse-t-il la tête contre les murs pour hâter sa délivrance? Le suicide, comme le mariage, est une de ces affaires très sérieuses qu'il est sage de remettre toute sa vie au lendemain.

CHAPITRE XL

Le suicide dans ses rapports avec la folie

Si beaucoup de moralistes prétendent que les suicidants sont des criminels, bon nombre de philosophes et de psychiâtres veulent qu'ils soient des fous d'une espèce particulière. Ces deux opinions se détruisent l'une l'autre, car si les suicidants sont des criminels, ils sont responsables; s'ils sont responsables, ils ne sont pas fous; et, par conséquent, s'ils sont fous, ils ne sont ni responsables ni criminels. D'autre part, plusieurs personnes admettent trois catégories de suicidants, suivant leur état mental : ceux qui jouissent de toute leur raison, ceux qui n'en jouissent qu'à moitié, comme les monomanes par exemple, et ceux qui en sont absolument privés.

En théorie, cette division est très séduisante, car elle paraît tout concilier, et avec elle les moralistes ont raison et les psychiâtres n'ont pas tort; mais

dans l'application, elle doit être singulièrement difficile à établir, et les hypothèses ainsi que l'arbitraire ont là de quoi s'exercer. Comment reconnaître qu'un suicidé était fou complètement, qu'il ne l'était qu'à moitié ou qu'il ne l'était pas du tout ?

Au moyen âge et plus tard encore, quand la loi punissait la mort volontaire et frappait les suicidés sur le dos de leurs héritiers, les avocats faisaient habilement jouer devant les tribunaux le ressort de la folie, et ils en tiraient facilement de très bonnes raisons pour défendre leurs clients et les sauver d'une ruine le plus souvent imméritée. Les juges qui reconnaissaient *in petto* tout ce que la loi avait d'injuste leur donnaient volontiers gain de cause. De nos jours, le suicide est sagement ignoré de toutes les législations, bien qu'il figure encore, dit-on, dans le vieux code pénal de l'Angleterre, toujours entêtée dans ses traditions même les plus surannées ; mais on l'y oublie et il ne vient à l'idée d'aucun Anglais de poursuivre en justice le cadavre d'un suicidé ni même ses héritiers. Il n'est donc plus nécessaire maintenant de plaider l'aliénation mentale des suicidés pour réhabiliter leur mémoire ou pour être utile à leurs parents, et nous croyons qu'on peut leur rendre le droit à la raison, qu'on leur contestait jadis dans leur intérêt et dans celui de leur famille.

En effet, la plupart des suicidants savent parfaitement ce qu'ils font et raisonnent très bien leur

affaire ; ils recourent à la mort pour se guérir d'un désespoir qu'ils croient incurable, comme les malades recourent aux remèdes pour faire cesser leurs souffrances, et ils ne donnent en cela aucun signe de folie. Sans doute, on trouve parmi eux des aliénés comme on en rencontre parmi les gens qui n'ont jamais eu le moindre désir de se tuer, et il est évident que le désir du suicide ne confère pas un brevet de raison et n'empêche personne de devenir fou s'il doit l'être une fois.

Nous admettons même que les tentatives de suicide sont plus fréquentes dans les hospices d'aliénés que dans les hôpitaux ordinaires ; mais elles le sont moins que dans les prisons, ce qui prouve clairement que c'est la captivité et non pas la folie qui inspire aux malheureux la pensée de se donner la mort.

Les hommes sont généralement fort enclins à considérer comme un symptôme de folie toute action qui s'écarte de leurs usages et de leurs habitudes, tout ce qui est rare, extraordinaire ou extrêmement hardi. Le suicide ne rentre pas dans cet ordre de choses qu'on est convenu d'appeler raisonnables et qui se voient tous les jours, et il est certain que la plupart des hommes aiment mieux attendre que la mort vienne à eux que d'aller à elle. Or, il suffit que quelques-uns parmi eux ne partagent pas le goût général pour qu'ils les stigmatisent du nom de fous. Mais si l'on doit qualifier acte de folie ce que tout le monde ne fait pas

d'ordinaire, il faut regarder tous les assassins et tous les incendiaires comme des fous et traiter tous les chefs-d'œuvre de produits de l'aliénation mentale. Dans la science, Galilée, Copernic, Newton, Edison seront des déments; dans les arts plastiques, Phidias, Michel-Ange, Raphaël formeront avec les autres grands maîtres un beau groupe d'aliénés; dans la musique, Bach, Mozart, Beethoven, Wagner en formeront un autre ; dans la poésie, Homère, Shakespeare, Dante, Racine, Goethe en composeront un troisième, et du moment que le beau comme l'horrible relèveront de la folie, le médiocre seul sera raisonnable.

Ce qui porte au suicide naît des extrêmes : le désespoir, le fanatisme, l'amour exalté ne sont pas, certes, des sentiments tranquilles et modérés; l'infamie, la ruine subite, la faim, une maladie cruelle ou incurable ne sont pas non plus des maux à l'eau de rose. Leur conséquence logique, c'est le désir chez leur victime de s'en débarrasser à tout prix, même par la mort; leur effet rationnel, c'est le suicide. Celui qui pourrait sans désirer ardemment mourir, supporter indéfiniment l'extrême douleur qu'il sait ou croit inconsolable ou l'extrême mal qu'il juge inguérissable, celui-là devrait paraître bien plus fou que le suicidant qui rejette par la mort l'extrême douleur et l'extrême mal, car il est absolument contraire à la nature, à la raison, à la logique de ne pas chercher à se débarrasser de ce qui désespère et de ce qui torture, et, après qu'on a

reconnu que tous les autres moyens étaient inefficaces, de ne pas recourir au seul qu'on sait absolument infaillible.

Les recrues de la mort volontaire forment deux classes bien distinctes, suivant les conditions où elles sont placées : les unes, poussées par un état physique ou moral obstinément malheureux, encouragées par leurs opinions philosophiques qui leur représentent le suicide comme un droit et un remède légitime, prennent tout le temps nécessaire pour méditer leur sinistre projet, en scruter les motifs, en examiner les moyens et en peser les conséquences ; puis, de sang-froid, sans précipitation, après avoir mis en ordre leurs affaires, rédigé leur testament, consigné leurs dernières volontés, ils se livrent à la mort par des voies qu'ils ont soigneusement préparées. Ces gens-là jouissent évidemment de leur raison pleine et entière, et si l'on objecte que l'idée fixe de se tuer est déjà chez eux une preuve de folie, il faudra admettre aussi que l'idée fixe de voyager, de se marier, d'exécuter certain travail, de caser ses enfants, toute idée fixe en un mot, ne l'est pas moins. Ils ont donc leur raison quand ils se tuent ; ils ont aussi leurs raisons pour s'y résoudre ; ont-ils toujours raison de le faire ? C'est une autre question et nous aurons à en reparler.

Les autres aspirants du suicide, obligés par le danger, par les menaces, par l'effroi, de se dérober subitement à quelque catastrophe imminente, ré-

solvent leur mort, choisissent leurs moyens et s'exécutent, tout cela en un jour, en une heure, en un moment. Ces suicidants-là ne sont d'ordinaire pas plus fous que les premiers. Ils agissent en gens pressés, il est vrai, et ne réfléchissent pas longtemps ; mais ils pensent et raisonnent, soyons en certains ; seulement leur réflexion extraordinairement rapide leur montre comme dans un éclair toute leur situation et toute la suite qu'elle comporte, et naturellement, devant la nécessité d'une solution urgente, ils ne perdent pas le temps à rêver et, comme on dit vulgairement, ils ne manquent pas le coche. Ils sont aussi raisonnables que l'homme qui, voyant la main du gendarme prête à s'abattre sur lui et sentant déjà son sabre lui frôler les talons, se sauve à toutes jambes et se jette dans le premier asile qu'il rencontre. Que bien des suicidants, pressés par un péril, peut-être imaginaire, aient eu peur trop vite et aient sottement échangé contre l'irréparable ce qui aurait pu facilement s'arranger, ce n'est, hélas! que trop fréquent, mais cela n'a rien à démêler avec leur état mental ; ils se sont trompés tout simplement, et si tous les gens qui se trompent étaient des fous, toutes les maisons qui couvrent notre globe seraient de haut en bas des maisons d'aliénés.

Le suicide des fous eux-mêmes n'est pas toujours et nécessairement un acte de folie, car il se présente la plupart du temps comme une conséquence logique de leurs maux physiques ou mo-

raux et du désespoir que leur causent leurs souffrances, surtout leur captivité ; car on a observé que les aliénés, auxquels est laissée l'illusion de la la liberté, à défaut de la liberté elle-même, souvent dangereuse, cherchent bien moins à se donner la mort que ceux qui, ostensiblement surveillés et enfermés derrière des barreaux, se sentent prisonniers et étroitement gardés. On sait, du reste, que la plupart des fous conservent assez de raison pour comprendre que leur réclusion est imméritée, et ils en souffrent bien plus cruellement que les criminels des pénitenciers ne souffrent de leur détention. Ce besoin impérieux de liberté qui les dévore constamment ne contribue pas peu à retarder leur guérison et à aggraver leur mal, et certains hospices d'aliénés font plus de fous incurables qu'ils n'en guérisseent.

On ne saurait contester que la cause première du suicide chez certains individus privés de raison ne naisse pas directement de leur folie, de l'hypocondrie maniaque, par exemple, ou du délire de la persécution ; mais ce qui découle logiquement de cette cause démente, comme la poursuite de la délivrance par la mort, tout autre moyen manquant, peut être un acte parfaitement raisonné et non moins raisonnable. Aussi, bien loin de penser que le suicide chez les aliénés soit toujours un effet de l'égarement de leur esprit, je crois que la plupart d'entre eux ne l'accomplissent que dans un moment de parfaite lucidité où ils voient claire-

ment le but auxquels ils tendent et les mobiles qui les y poussent.

On raconte qu'un marchand de Londres étant devenu fou, à la suite de mauvaises affaires, fut enfermé à Bedlam et, comme il avait manifesté quelques velléités de suicide, il fut soumis à une stricte surveillance. Il parvint cependant à tromper la vigilance de son gardien, pendant une promenade qu'il faisait avec lui dans les jardins de l'hospice ; ayant aperçu, oubliée sur le sol, la pioche d'un ouvrier, il la saisit rapidement et se l'enfonça dans le ventre. On parvint à lui sauver la vie ; mais sa terrible blessure servit de crise à sa maladie mentale et il fut guéri en même temps de l'une et de l'autre. On le garda en observation pendant quelques semaines, puis on le rendit à sa famille. Le premier usage qu'il fit de son retour à la liberté et à la raison fut de s'aller jeter dans la Tamise d'où, cette fois, on ne le retira que mort. On trouva chez lui un papier portant ces mots : « On dira que j'ai été fou de me tuer ; mais si j'avais continué à vivre dans le chagrin qui me dévore, je l'aurais été davantage. »

Bien des gens penseront qu'il n'avait pas tort de parler ainsi et, même parmi ceux qui considèrent le suicide comme un acte de folie, plusieurs se demanderont s'il ne peut pas se présenter des cas où cette folie raisonne mieux que la raison. Cependant la raison, aidée de l'expérience de tous les hommes et de tous les siècles, devrait enseigner

aux plus malheureux que le désespoir est plus fugitif encore que la joie et qu'il dure d'autant moins qu'il est plus violent. N'est-il pas dans l'essence des choses extrêmes comme l'enthousiasme, la fureur. la douleur aiguë, de passer très rapidement ?

La perte de l'espoir n'est jamais définitive. Sous la pression du malheur l'espérance peut, comme le liège, se laisser submerger un moment ; mais, comme elle remonte vite à la surface, flottante et ballottée, jamais noyée !

CHAPITRE XLI

La statistique du suicide

Rien n'échappe à la statistique, pas même le suicide, malgré les soins qu'il prend pour lui échapper. Mais qui saura jamais toutes les erreurs qu'elle a faites dans ce domaine mystérieux? Elle a retourné le suicide dans tous les sens, l'a suivi dans toutes ses voies; elle l'a épié dans les circonstances et les conditions si diverses où il se présente; puis elle a dressé ses listes, variées, curieuses, intéressantes et qui n'ont qu'un défaut, c'est d'être généralement assez douteuses quand elles ne sont pas contradictoires. C'est ainsi qu'on lui a vu faire le compte annuel des suicides dans la plupart des pays de l'Europe, puis le triage des suicidants d'après le sexe, l'âge, la nationalité, les climats, les saisons, les latitudes, et enfin d'après les religions, les professions, la manière de vivre, les moyens employés. Des statisticiens que n'arrête aucune audace ont même prétendu que les bruns

se suicident plus que les blonds, parce qu'ils sont plus passionnés; les hommes de haute taille, plus que les petits, parce qu'ils sont plus tristes; les maigres plus que les gros, parce qu'ils sont plus nerveux. Il ne restait plus que d'établir que les nègres se tuent plus volontiers que les blancs, parce qu'ils sont plus portés au noir.

Il n'y a de bonnes statistiques que celles qui sont exactes, complètes, et surtout conformes entre elles quand elles considèrent le même objet. Or, il manque aux diverses statistiques du suicide un élément essentiel et absolument nécessaire pour remplir ces trois conditions : la certitude que rien ou presque rien n'échappe à leurs investigations; et il est avéré, nous avons eu l'occasion de le dire, qu'un très grand nombre de cas sont dissimulés ou ne peuvent être établis avec quelque assurance faute de preuves, sinon d'indices.

Aucune famille n'aime à révéler le suicide de l'un de ses membres et, pour dérouter la curiosité du public en général et de la statistique en particulier, toutes savent fort bien, le cas échéant, profiter du fait incontestable que la plupart des moyens employés par les gens qui se tuent produisent aussi la mort par accident : voulues ou non, ce sont les mêmes causes suivies des mêmes effets. Cette confusion entre la mort volontaire et la mort accidentelle est surtout facile quand le triste évènement est arrivé au logis où tout se passe dans le mystère de la vie privée. Une arme à feu, il est vrai, s'ac-

compagne, en partant, d'un bruit indiscret qui fait dresser l'oreille des voisins; mais elle peut avoir atteint sa victime, même au cœur et à la cervelle, dans quelque essai imprudent ; le malheureux peut avoir oublié ou ignoré que l'arme était chargée et, dame ! en plaisantant... Un bec de gaz peut être resté ouvert pendant la nuit, sans qu'on s'en fût douté. On peut s'être endormi involontairement dans une chambre où brûlaient encore des charbons mal éteints. Rien n'empêche un étourdi d'avaler, par mégarde, une poudre meurtrière qu'il prend pour du sucre, ou de boire du poison qu'il prend pour de l'eau, du kirsch ou du sirop. Assurément, le médecin qui vient constater le décès pourra, sur certains indices, concevoir de forts soupçons ; les circonstances de l'affaire lui paraîtront louches, mais en l'absence de preuves, et toute présomption de meurtre étant écartée, il lui faudra conclure à la mort accidentelle, car aucune enquête légale ne peut être ordonnée depuis que le suicide a été rayé des législations. Quant aux indiscrétions que le docteur peut commettre au dehors en faisant part de ses soupçons à ses connaissances, elle ne sont guère à craindre, car le secret professionnel est un devoir strict qui lui fait une loi du silence, surtout sur un pareil sujet.

Un exemple entre mille nous suffira pour démontrer l'incertitude qui plane sur les données de la statistique en matière du suicide. Quelques jours avant que la bombe du Panama éclatât à Pa-

ris, le baron de Reinach vint à mourir subitement. Le médecin qui constata le décès fit les déclarations d'usage à l'état civil, et le grand brasseur d'affaires fut pieusement enseveli, sans autre enquête, et comme une simple victime de la mort naturelle. Des révélations scandaleuses survinrent et, comme elles compromettaient de gros personnages de la finance, de la presse et de la politique, elles firent penser, mais un peu tard, que le baron avait dû se suicider. Son exhumation fut ordonnée. On fouilla sa cervelle et ses intestins, puis on se tut, et le baron fut réintégré dans sa fosse sans tambour ni trompette ; mais l'opinion publique, moins discrète que les examinateurs, garda sa conviction que l'illustre tripoteur s'était suicidé.

Si l'on n'a pu savoir la vérité quand il s'agit d'un mort de cette importance, exhumé, fouillé, disséqué et sur le cadavre duquel reposait l'échafaudage du plus gigantesque scandale qu'on eût vu jusqu'alors en matière de finances, comment la connaîtra-t-on quand il n'est question que de gens obscurs qu'on enterre bien vite et dont la mort, par suicide ou autrement, importe si peu à la société et à la politique ?

La statistique qui semble la plus certaine et la plus facile est celle qui indique la proportion des suicides entre les deux sexes et qui démontre que le tiers seulement des personnes qui se donnent la mort appartient au sexe féminin. Or, cette affirmation elle-même ne repose pas sur une base bien so-

lide, car les femmes tiennent beaucoup plus que les hommes à cacher leur suicide ; c'est ainsi qu'elles se tuent le plus souvent chez elles et recourent de préférence aux moyens qui ne les estropient ni ne les défigurent, et qui peuvent passer facilement pour avoir causé une mort accidentelle, l'asphyxie et l'empoisonnement, par exemple. Le suicide féminin garde donc son secret mieux que le suicide des hommes et il ne se laisse pas recenser aussi facilement ; si la statistique constate parmi ceux-ci plus de décès volontaires que parmi les femmes, cela ne prouve pas qu'en réalité il y en ait un nombre bien supérieur.

Voici, du reste, les principales observations qui ont été faites dans divers pays sur la marche du suicide en Europe ; la plupart sont accompagnées de chiffres, mais comme ils ne sauraient avoir toute la rigueur de la vérité, je m'abstiendrai le plus possible d'en hérisser ces pages :

Les habitants du Nord sont plus portés au suicide que ceux du Midi ; ce qui s'accorde avec le fait notoire que les gens qui vivent en plein air et au soleil sont moins souvent hypocondres que ceux qui restent enfermés dans leur maison et privés plus ou moins de soleil et de lumière. Cependant la saison où, presque partout, on constate le plus de suicides est le printemps, puis vient l'été, ensuite l'hiver et en dernier lieu l'automne. N'y-a-t-il pas là une certaine contradiction ? Le printemps est la saison de la joie et de la fraîche lumière.

Sans doute, répondront les statisticiens, mais c'est aussi la saison de l'amour et des désespoirs qu'il cause.

Les nations anglo-germaniques et scandinaves ont un penchant au suicide plus marqué que la race slave et surtout les races grèco-latines. Les protestants se suicident plus que les catholiques, ceux-ci plus que les Juifs et les Juifs plus que les Musulmans. L'Allemagne et notamment le royaume et les duchés de Saxe où la vie est relativement aisée et facile, occupent le premier rang dans le recensement des suicides ; puis viennnent la France et l'Angleterre, et, tout au bout de la liste, l'Espagne qui tient peut-être ce privilège du fait que le pays est pauvre, la population sobre et peu instruite, et de ce que les mœurs y sont plus simples, plus rudes et moins corrompues que dans le Nord de l'Europe. Chose triste à dire : à mesure que la civilisation avance, que le luxe et le bien-être augmentent, que l'instruction se propage, que la science, l'industrie et les arts progressent, le nombre des suicides s'accroît. En France, il a doublé de 1826 à 1850 et il a presque triplé de 1850 à 1895.

Voici le relevé des moyennes annuelles depuis 1881, année où le chiffre des suicides s'est élevé à 6741 de 1700 qu'il était en 1826, cinquante cinq ans auparavant :

7213 en 1882 ; 7267 en 1883 ; 7572 en 1884 ; 7902 en 1885 ; 8187 en 1886 ; 8202 en 1887. De cette dernière date à 1895, il y a eu progression cons-

tante. La fréquence des suicides augmente parallèlement avec l'âge de 20 à 60 ans, reste à peu près stationnaire jusqu'à 65 ans, puis décroît assez rapidement jusqu'à la 90[me] année, âge à partir duquel on ne compte presque aucun cas. Les rares mortels qui dépassent ce terme savent qu'ils ont peu de temps à attendre et ils prennent patience. D'ailleurs, les passions amorties et les facultés éteintes font presque toujours du nonagénaire un automate sur lequel le désespoir, père du suicide, ne trouve pas à s'exercer.

Les célibataires se suicident moins que les gens mariés, 37 % contre 46 %. Sont-ils plus heureux parce qu'ils se sentent plus libres et moins contrariés, parce qu'ils ont peu de soucis et ne supportent d'autre charge que la leur ? Cependant, les enfants devraient être pour les gens mariés une solide attache qui les retient à la vie et un intérêt puissant qui leur fait redouter la mort. La statistique prouve tout le contraire, car les époux sans enfants ne composent que le 15 % du chiffre indiqué plus haut et ceux qui en ont, le 31 % du même chiffre. Les veufs et les veuves se suicident très peu, et cette constatation n'est pas flatteuse pour les époux qui, par leur mort, créent le veuvage : les veufs avec enfants 11 %, les veufs sans enfants 6 %. Cette faible proportion semblerait aussi indiquer que les veufs et les veuves ont une notion très claire de ce qui peut les consoler, et qu'ils comprennent que le véritable remède aux douleurs du

veuvage, s'ils les éprouvent, est, non pas le suicide et la mort de chagrin, mais un second mariage et même un troisième, le cas échéant.

Sous le point de vue de la profession, le suicide compte, d'après les dernières statistiques, sur cent cas :

32 agriculteurs, 29 ouvriers, 13 négociants, 11 artistes, écrivains, rentiers, 10 avocats, médecins, professeurs, et seulement 5 domestiques. Ce dernier chiffre confirme ce que nous disions dès les premières pages de cet ouvrage, c'est que la liberté est un fardeau plus lourd que la servitude et qu'elle cause plus de tourments; il démontre aussi qu'il n'est pas de profession plus heureuse et plus facile que celle qui exonère l'homme de toute responsabilité et de toute initiative, dût-il faire à ce double avantage le sacrifice de sa fierté et même de sa dignité.

L'asphyxie avec ses divers modes d'action est le genre de mort auquel on recourt le plus souvent, et elle forme l'énorme proportion de 78 % de tous les suicides constatés, soit 42 % par suspension, 28 % par immersion et 8 % par le charbon. Les armes à feu, employées presque exclusivement par les hommes, fournissent au suicide 13 victimes pour cent, les armes aiguës ou tranchantes 2 %, les poisons 2 %, la chute volontaire 3 %, l'inanition et autres moyens 2 %.

Il est à remarquer que l'âge, le sexe, la profession, le genre d'occupations déterminent le plus

souvent le choix des moyens qu'emploient ceux qui se tuent.

C'est ainsi que les femmes, les vieillards, les enfants adoptent de préférence les agents les moins violents, tels que l'immersion, l'asphyxie par le charbon ou par suspension; les jeunes gens et surtout les militaires préfèrent les armes à feu ou l'épée; les chimistes, les pharmaciens, les médecins, les chirurgiens aiment mieux s'empoisonner ou s'ouvrir les veines. Les paysans n'emploient presque jamais les armes à feu et les instruments tranchants; la corde est leur agent de mort favori, et c'est probablement le désir d'être retrouvés promptement et de recevoir la sépulture qui les pousse à se pendre dans leur grange plutôt qu'à quelque arbre de la forêt.

Il est presque chimérique de chercher à établir une statistique des suicides suivant les causes qui les ont produits; ces causes sont la plupart d'ordre moral et elles échappent aux chiffres et aux classements. Comment recenser les mystères de l'âme? Les plus récentes enquêtes ont cependant fourni les proportions suivantes pour sept groupes de motifs qui semblent avoir déterminé le suicide : misère et revers de fortune, 15 %; chagrins d'intérieurs, 14 %; alcoolisme, 16 %; peines d'amour et luxure, 6 %; déshonneur public, crainte de poursuites pénales et emprisonnement, 3 %; maladies physiques, 18 %; hypocondrie, affections cérébrales, 28 %.

Ces chiffres témoignent que les affections cérébrales et l'alcoolisme fournissent plus des deux cinquièmes des suicides. Or, l'alcoolisme provoque en grande partie les maladies du cerveau, comme le prouve l'augmentation du nombre des idiots et des fous, laquelle marche parallèlement avec l'augmentation de la consommation de l'alcool; en effet, depuis cinquante ans, le nombre des aliénés a quadruplé et la vente de l'alcool a plus que triplé. En Belgique, le nombre des suicides s'est accru de 140 % en moins de 30 ans, pendant que la consommation de l'eau-de-vie s'augmentait de 200 %.

La statistique française, se plaçant au point de vue de la position de fortune, a cru pouvoir donner les chiffes suivants sur 4600 suicides constatés :

Gens riches ou de fortune moyenne, 700 ; gagnant aisément leur vie, 2000; ruinés, pauvres ou complètement indigents, 1588 ; de situation financière inconnue, 312.

Considéré dans ses rapports avec la culture intellectuelle, le suicide compte pour 3090 cas observés :

1366 gens lettrés ou assez instruits; 1659 personnes sachant lire et écrire, et seulement 65 illétrés. Sur 3400 suicidés au sujet desquels on a pu recueillir des renseignements dignes de foi, 1946 étaient des gens honorables et menaient une conduite régulière, 1454 avaient une mauvaise réputation ou vivaient dans le vice ou dans le crime.

Les villes fournissent à la lugubre statistique un chiffre plus élevé que la campagne. En effet, 52 % des suicidés de la France sont des citadins et 48 % des gens de la campagne, et comme la population urbaine ne compose que le tiers à peine de la population totale du pays, il faut en conclure que plus de 70 % des cas constatés concernent les habitants des villes. C'est le résultat le plus clair de la vie agitée, soucieuse, irrégulière et malsaine qu'ils y mènent et des excès de tous genres auxquels ils se livrent.

Mais, nous le répétons, il ne faut pas accorder une confiance absolue à tous ces calculs qui, bien qu'ils aient été faits avec sérieux et bonne foi, varient beaucoup de pays en pays et d'années en années. C'est dans le domaine du suicide qu'on peut admirer de combien de souplesse et d'élasticité les chiffres sont doués. Pour certaines contrées de l'Europe, les proportions entre les diverses classes de suicides et de suicidés sont complétement changées et même renversées. Ainsi dans l'Allemagne du Nord les immersions, les pendaisons et les autres manières de s'asphyxier sont moins usitées qu'en France et en Italie ; en revanche, les armes à feu semblent y être beaucoup plus employées ; dans les pays germaniques, les militaires se tuent plus que les civils, sans doute à cause de l'extrême sévérité de la discipline allemande ; c'est le contraire en Angleterre, en France et dans les pays latins. Les préjugés de chaque

peuple ont souvent aussi leur mot à dire dans le choix des moyens. En plusieurs contrées où la pendaison était autrefois réservée aux criminels de bas étage, on continue à la traiter avec mépris, et les aspirants du suicide considéreraient comme déshonorant ou au-dessous de leur dignité de charger la potence de les délivrer de la vie.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE XLII

Comment il faut envisager les malheurs

Il n'est pas de logis si bien gardé où les évènements ne finissent par pénétrer, et si la sagesse et la prévoyance de chaque homme peuvent lui épargner bon nombre de malheurs, il en est une foule d'autres qui fondent sur lui sans se faire annoncer et sans qu'il ait rien fait pour les attirer. Je n'ai jamais aventuré mon épargne dans les coupe-gorge de la bourse et des tripots qui m'auraient apporté une ruine bien méritée: mais mon notaire, en qui j'avais confiance comme tout le monde, se sauve avec mon bien et me jette sur la paille. Fonctionnaire consciencieux et assidu, je ne me suis jamais

mis dans le cas d'être congédié; mais une révolution ou un simple changement de gouvernement m'enlève l'emploi qui me faisait vivre. Je n'ai point commis d'excès ou d'imprudence qui m'auraient, en toute justice, délabré la santé; mais une attaque de paralysie me cloue à jamais dans un fauteuil. Enfin, il peut arriver que ceux que j'aime le mieux, me trompent, m'abandonnent ou meurent sans qu'il y ait rien de ma faute.

Je ne pouvais prévoir ni prévenir tous ces malheurs; il faut donc que je les accepte comme on accepte un orage quand il éclate. Mais je puis, par l'énergie de ma volonté, par mon sang-froid, par mon simple bon sens même, les empêcher d'abattre mon courage et de ravager mon moral. Ils sont entrés dans la place sans ma permission; soit! mais il est de mon devoir de ne pas la leur livrer tout entière sans résistance et d'essayer de les arrêter avant qu'ils aient tout mis sens dessus dessous.

Que je prenne garde d'abord de ne pas les empirer moi-même par les fausses idées que je pourrais m'en faire; que je ne permette pas à mes préjugés, à mon orgueil et à mon imagination d'en exagérer la gravité ou la portée et de les taxer plus qu'ils ne valent. « On n'est jamais ni si heureux, ni si malheureux qu'on le croit », a dit La Rochefoucault. En effet, si on laisse passer un certain temps sur bien des malheurs qu'on a commencé par appeler des catastrophes, on est souvent étonné et presque honteux d'en avoir tant souffert et d'y avoir atta-

ché tant d'importance. C'est bien assez que le malheur nous afflige pendant une durée plus ou moins longue, que, du reste, il dépend de nous et de notre philosophie d'abréger; empêchons-le de créer en nous le désespoir, père du suicide. Pour cela, rendons-nous un peu plus indépendants des maux et des revers qui nous assaillent; efforçons-nous d'en être les spectateurs plutôt que les victimes, et tâchons de nous y intéresser comme on s'intéresse aux infortunes des personnages d'un roman ou d'un drame, infortunes qui font battre notre cœur et nous arrachent des larmes, sans toutefois nous plonger dans l'affliction et empoisonner notre vie.

Il est vrai qu'il est fort malaisé de nous dédoubler ainsi et de séparer notre âme de nos malheurs assez complètement pour qu'elle les juge avec calme, impartialité et sang-froid. Il y a en nous deux vices qui s'y opposent et qui sont étroitement liés : l'amour-propre qui nous persuade que nos maux sont plus injustes et bien plus considérables que ceux des autres, l'égoïsme qui estime qu'ils sont plus intéressants et plus dignes de l'attention ou du secours des hommes.

Hélas! il faut bien le reconnaître : nous supportons plus facilement les grands malheurs d'autrui que les petites contrariétés qui nous concernent. Notre amour-propre et notre égoïsme érigent à la hauteur de graves évènements les moindres revers qui nous attaquent et que nous considérons comme des bagatelles chez les autres. Le mal du voisin

est un moustique, le nôtre est un tigre. Aussi, pour arrêter les ravages du malheur et du désespoir dans notre âme, il faudrait commencer par en chasser ces deux vices qui leur montrent les chemins par où ils peuvent passer pour tout envahir, et qui les aident dans leur œuvre de destruction. Mais quelle tâche ! !

Si elle paraît au-dessus de nos forces, écoutons au moins le sens commun qui dit à chacun de nous : « La nature n'a pas créé pour ton usage particulier une calamité extraordinaire dont elle exempte tous les autres hommes. Il y a donc de par le monde des millions d'êtres vivants qui sont aussi malheureux que toi et même davantage. Si la tourmente ne les emporte pas, tous ou presque tous la laissent passer et continuent de vivre. Fais comme eux...

CHAPITRE XLIII

L'hérédité de l'hypocondrie et du suicide combattue par l'éducation

Il n'y a point de remède contre la mort dès qu'elle est arrivée, dirait M. de La Palisse; et il ajouterait peut-être : « Il n'en existe pas davantage contre le suicide quand il réussit. » S'il échoue, après avoir estropié ou endommagé sa dupe d'une façon quelconque, le médecin et le chirurgien n'ont pas, pour en réparer les ravages, d'autres moyens que ceux dont ils se servent dans les accidents ordinaires, et ils n'ont pas encore créé deux thérapeutiques distinctes pour les blessures, les asphyxies et les intoxications qui sont volontaires et pour celles qui ne le sont pas.

Mais si l'on ne peut rien contre le suicide en lui-même, il existe des moyens de s'en préserver en s'y prenant à temps, souvent même dès l'enfance. Il est certain, en effet, que l'hérédité joue dans la prédisposition au suicide le même rôle que dans les

autres maladies. L'homme n'hérite pas seulement de la constitution physique de ses ascendants, il hérite aussi de leurs traits, de leur expression, ce miroir de l'âme, de leurs instincts, de leurs facultés morales et intellectuelles, de leurs maladies surtout. Il y a des familles de savants : Bernouilli, Ampère, Pictet, etc. ; des familles d'écrivains et d'artistes : Racine, les deux Corneille, Crébillon, Dumas, Bach, Robert, etc. ; il y a aussi des familles de fous et d'idiots qui, naturellement, ne sont pas aussi illustres. Il existe malheureusement aussi des familles d'hypocondres et de suicidants dont plusieurs membres, malgré la diversité de leur éducation, de leur sort, de leur fortune et de leur condition sociale, tombent à une certaine période de leur vie dans un état de mélancolie incurable qui aboutit fatalement à la démence ou au suicide. Dans son ouvrage sur *Les fonctions du cerveau*, le célèbre phrénologue Gall cite une famille qu'il a connue et dont la grand'mère, les deux filles, la petite-fille et le petit fils se sont successivement donné la mort.

Aucun âge n'est assuré contre le terrible fléau et si l'on a vu des enfants assassins, on a aussi de nombreux exemples d'enfants de six ans, et même de moins, qui se sont arraché la vie, le plus souvent pour les motifs les plus futiles ou simplement par bravade. Quand on ne saurait pas qu'il existe des familles où, depuis plusieurs générations, on se tue de père en fils, ce fait seul suffirait à prouver

que l'hérédité exerce une certaine influence sur la production du désespoir et du suicide. Cette influence est incontestablement moins générale et moins profonde que dans les maladies organiques telles que la tuberculose, mais elle est à craindre autant que dans toutes les maladies de l'âme. Aussi l'éducation qu'il convient de donner aux enfants qui comptent des hypocondres et des suicidés parmi leurs ascendants doit être particulièrement prudente, sage, douce et vigilante.

Il importe avant tout de ne jamais oublier que tout ce qui contribue à fortifier le corps et, par contre-coup, le moral et le caractère, est un excellent préservatif contre l'hypocondrie et ses suites, et qu'en revanche tout ce qui déprime, affaiblit, effémine le physique et le moral, favorise le fléau et en développe le germe. Quand on aura à élever un enfant dont l'ascendance est suspecte au point de vue névropathique ou psychique, il faudra se garder de le laisser vivre dans la solitude, surtout quand on voit qu'il en a le goût et le désir. On l'entourera de camarades de son âge, joyeux mais pas taquins; on lui donnera une nourriture substantielle, abondante, mais simple et sans apprêts; on le laissera le plus possible s'ébattre en plein air et on l'enfermera le moins qu'on pourra sous prétexte de leçons et d'étude; on tâchera de lui faire aimer les exercices du corps, la gymnastique, la natation, le patinage, la marche, les ascensions de montagne, les courses en bicycle. On cultivera son

intelligence, mais on ne hâtera pas son instruction et l'on ne cherchera pas à faire de lui un savant, un philosophe et un artiste. Si l'on remarque en lui un certain penchant à la rêverie ou à la lecture de livres romanesques et tristes, on l'en détournera adroitement. On lui inspirera des sentiments de piété; mais l'enseignement religieux qu'on lui donnera ne devra être ni terrifiant, ni mythique, ni trop grave, ni trop profond. On lui épargnera surtout toute fatigue cérébrale et on le laissera dormir longtemps, en le faisant coucher de bonne heure. On l'élèvera avec fermeté et esprit de suite, mais sans froideur, sans raideur et l'on se gardera de toute violence à son égard.

Ni coups, ni pensums, ni emprisonnement, ni diminution de nourriture. Les mauvais penchants avec les peccadilles qui en découlent devront être combattus par des remontrances sérieuses suivies de bons et affectueux conseils, et, en cas de récidive, par la privation de quelques plaisirs et par le refus, pendant un certain temps, des caresses accoutumées.

De même que le printemps est joyeux avec sa verdure, ses fleurs et son clair soleil, l'enfance, ce printemps de l'homme, doit être heureuse, toujours heureuse, et il est contre nature qu'elle ne le soit pas. Il faut donc à tout prix écarter d'elle les soucis, l'ennui et la mélancolie. Du reste, il est si facile de lui donner le bonheur et il faut si peu de chose pour cela ! Le bonheur de l'enfance est la goutte

d'essence de rose qui parfumera toute l'existence, dût celle-ci, plus tard, être accablée de maux et de revers; l'on a justement remarqué que la plupart des suicidés ont eu une enfance malheureuse, négligée, maladive ou tourmentée. Chateaubriand, élevé à Combourg dans le château de son père, conçut plus d'une fois, étant enfant, des idées de suicide, parce qu'on le laissait seul, que, cadet de famille, ses parents le considéraient comme un être inutile et ne lui témoignaient aucune affection. Il n'a pas mis ses projets à exécution, heureusement pour la gloire des lettres françaises, mais il a écrit ce livre désolé *René*, ce qui valait mieux et pour lui et pour nous, bien qu'on accuse sottement cet ouvrage d'avoir provoqué, comme le *Werther* de Gœthe, un bon nombre de suicides.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant : nous ne recommandons point le régime des enfants gâtés ([1]) pour les jeunes êtres chez qui l'on pourrait redouter certaines tendances à imiter leurs parents jusque dans le suicide. S'il est prudent de ne pas les irriter inutilement, il serait encore plus dangereux de céder à tous leurs caprices, d'énerver leur volonté, de leur apprendre, par la faiblesse coupable avec laquelle on accepte tous leurs défauts, à se faire leur propre tyran, à se rendre à tout ennemi avant d'avoir combattu, à ne jamais résis-

([1]) Nous disons « régime », car ce qu'on donne aux enfants gâtés sous le nom d'éducation, est le contraire même de l'éducation; c'est tout au plus un élevage.

ter à des instincts funestes qui les perdront, pour peu qu'on les laisse se développer. Ne désarmons jamais les enfants, surtout pour les luttes qu'ils auront tôt ou tard à livrer contre eux-mêmes.

Il est difficile sans doute de joindre à une fermeté que rien n'ébranle une douceur qui ne se dément jamais. L'éducateur, comme tout autre mortel, a ses moments de découragement où il laisse tout aller, d'irritation où il ne se possède plus. Cependant, c'est de l'union de la fermeté et de la douceur que sortira la seule éducation qui convienne aux enfants chez qui l'on craint l'influence d'une fatale hérédité. L'amour du père et de la mère surtout, a des secrets pour réunir et concilier ces deux vertus qui semblent incompatibles et qui au fond, ne le sont pas du tout, si l'on a soin de ne pas confondre la fermeté avec l'entêtement ou la dureté, la douceur avec la mollesse ou la faiblesse.

CHAPITRE XLIV

Pourquoi le suicide est une chose horrible

Il n'y a qu'une seule mort naturelle ; c'est celle qui termine l'extrême vieillesse, alors que tous les organes sont usés et que toutes les facultés sont éteintes. La lampe a brûlé sa dernière goutte d'huile et jeté sa dernière lueur. Cette mort-là devrait être la règle : elle est non seulement une exception, mais une exception extrêmement rare ; presque toujours la lampe se casse ou on la casse avant qu'elle ait épuisé toute sa provision d'huile ; si l'homme ne mourait qu'à la suite de l'usure complète de ses organes et de ses facultés par l'action lente du temps, il est certain qu'il vivrait près d'un siècle. La mort par les maladies, l'intempérance et les excès n'est pas plus naturelle que celle qui est due aux accidents et au suicide, car la maladie est elle-même un accident, un fait anormal, innaturel — si l'on accepte ce mot — dont les conséquences peuvent se faire attendre plusieurs années comme la

tuberculose, ou se résoudre subitement par la mort comme l'apoplexie. Le suicide est donc une mort accidentelle qui ne diffère de toutes les autres, qu'en ce que l'accident est volontaire au lieu d'être fortuit; mais cette distinction d'ordre métaphysique n'en établit aucune dans le fait lui-même.

Il n'en est pas moins vrai que la mort causée par la meurtre de soi inspire plus de répulsion que toute autre. Aussi, quelque droit qu'on puisse avoir de disposer de sa vie comme on l'entend et de la rejeter volontairement si, non contente d'être inutile aux autres, elle leur devient une charge, toute personne de bon sens reconnaîtra que le suicide est en lui-même une chose horrible et que, pour que l'homme s'y résigne, il faut que ses maux et son désespoir dépassent de beaucoup ses forces et sa capacité de souffrir.

Les lois pénales l'ont bien compris ainsi, quand elles ont fait de cet autre meurtre, le meurtre social, appelé aussi condamnation à mort, la plus terrible des vengeances légales; et cependant, comme si elles étaient honteuses d'agir de la même façon que l'assassin qu'elles punissent, elles ont pris mille précautions pour que leur victime reçoive une mort prompte et aussi peu cruelle que possible et que, grâce à l'appel et au recours devant le souverain, le condamné conserve l'espoir jusqu'à la dernière heure. Malgré ces attentions délicates, le criminel qui sait pourtant quels tourments attendent un forçat à vie, accueille comme une bonne nouvelle le verdict

qui le condamne aux travaux forcés à perpétuité et il devient livide quand il entend tomber des lèvres du juge ces mots sinistres : « Vous êtes condamné à mort ! »

C'est que la peine capitale est la seule qui, appliquée, ne permet plus aucune espérance. On peut s'évader d'une prison, d'un bagne, d'une île ; on ne s'évade pas de la mort.

Le suicide doit être repoussé pour deux raisons qui priment toutes les autres : parce qu'il est irréparable, parce qu'il est contre nature. Quant aux autres motifs par lesquels on a cherché à l'assimiler à un crime, ils peuvent se résumer dans cet argument : « Notre vie n'est pas à nous : elle est à Dieu ou à la nature en général et à la société en particulier : donc, défense d'y toucher ! » Cela fait une vingtaine de mots, mais cela ne fait pas une idée, car mes cheveux, ma barbe et mes ongles sont à la nature et à la société, aussi bien que tout le reste de mon corps, aussi bien que ma vie : donc, défense d'y toucher !

L'irréparabilité du suicide le condamne plus que toutes ces arguties théologiques et sociales, car elle est absolue et inévitable ; aussi, devrait-elle suffire à arrêter la main de celui qui l'envisage sérieusement et qui se prépare à la braver.

Le désespéré qui songe au suicide voit s'allonger devant lui deux sentiers : d'abord celui sur lequel il se trouve, escarpé, dur, rempli de cailloux, hérissé d'épines ; il s'usera les ongles, se meurtrira

les pieds, s'ensanglantera les genoux en s'efforçant de le gravir, mais, un peu de patience ! le sentier deviendra peut-être moins pénible ; à un tournant qu'on ne voit pas, qui sait s'il ne se fera pas de lui-même riant et facile ? Rien ne dit que le malheureux n'atteindra pas un sommet où il se reposera, se désaltérera et reconnaîtra qu'il avait eu tort de perdre l'espoir, car la mauvaise fortune est aussi volage que la bonne.

L'autre chemin, plus effrayant encore, le conduit, à travers d'abominables tortures, devant un gouffre ténébreux et sans fond où il faudra qu'il tombe, qu'il ne remontera jamais plus et dont le mystère fait frissonner d'épouvante tout être qui pense.

Lequel choisira-t-il ?

Le désespoir est illogique de sa nature ; c'est pourquoi il pousse irrésistiblement ses victimes au meurtre de soi qui ne l'est pas moins, car il n'est pas de malheur, de souffrance morale ou physique, de misère ou de honte qui ne puissent finir autrement et mieux que par le suicide. Si aucune joie n'est durable, malgré les efforts qu'on fait pour la perpétuer, à plus forte raison, la douleur, qu'elles que soient ses causes et son intensité, ne saurait se prolonger longtemps, puisque non seulement, elle est destinée, comme la joie, comme toutes les sensations et les impressions, à disparaître d'elle-même, mais encore, parce que chacun s'efforce de la repousser et de la supprimer, et qu'il est en cela puissamment aidé par la nature.

L'homme peut, par le travail, refaire sa fortune; toute position perdue peut être remplacée par une autre, peut-être meilleure; chaque jour qui passe use les regrets les plus profonds; la paix peut rentrer dans les familles les plus troublées; tout prisonnier peut espérer qu'il s'évadera ou qu'on abrègera sa réclusion; toute maladie peut être guérie ou soulagée; toute honte peut être effacée, tout affront, réparé. Le temps, qui ne s'arrête jamais, emporte indistinctivement nos plaisirs et nos peines, et si nous avons tort de nous fier à ceux-là, nous sommes encore bien plus fous de croire à la durée de celles-ci. « On n'est jamais resté au milieu d'une semaine » a dit Mme de Sévigné. Au fond de tous les maux gît l'espérance, et, si cette divine consolatrice paraît quelquefois écrasée sous leur poids, il lui faut bien peu de chose pour se relever et rayonner de nouveau.

Ainsi, tout peut s'éclaircir, se corriger et s'améliorer; la mort seule est immuable et n'offre qu'une seule solution, la tombe avec la nuit éternelle. « Mais c'est précisément cette tombe et cette nuit que nous voulons, disent les désespérés. Ne plus voir, ne plus entendre, ne plus sentir, ne plus penser, ne plus être, en un mot, et rentrer dans le néant, voilà notre rêve! »

Le néant!... Hélas! savons-nous bien ce que c'est que le néant, et même s'il existe? Rien ne se perd de ce qui est dans l'univers. Seul, ce misérable « moi » qui vit en l'homme se perdrait-il avec le

souffle ? N'a-t-il pas animé et n'animera-t-il pas un autre corps sur cette terre ou dans d'autres mondes ? Qui vous dit qu'ailleurs il ne souffrira pas autant et peut-être plus ? Certes, vous ne croyez pas plus que moi aux flammes d'outre-tombe, aux cruelles vengeances d'un Dieu infiniment bon auquel nous ne pouvons faire aucun tort de quelque façon que nous nous y prenions. Vous ne croyez pas que l'auteur de cette merveilleuse création se plaise à punir par des tortures éternelles quelques infractions aux mesures morales qu'a prudemment établies la société humaine pour sa sauvegarde et son bon ordre. Mais, enfin, qui peut dire ce que réserve l'au-delà ? Puisque nous avons été malheureux ici-bas, qu'est-ce qui rend impossible la souffrance en d'autres astres, en d'autres cieux ? Ah ! vivons : la vie est si brève qu'il est insensé de l'abréger encore ; vivons aussi longtemps que la nature le permettra ! Il sera toujours temps d'apprendre le mot de cette terrible énigme : la mort. Tenons ferme dans la douleur et disons-nous : « Ce qui nous attend derrière la tombe est peut-être pire que ce que nous avons » ; et nous resterons, et nous répéterons après Montaigne, qui pourtant ne contestait nullement le droit au suicide : « C'est le roole de la couardise, non de la vertu de s'aller tapir soubs un creux, soubs une tombe massive, pour éviter les coups de la fortune ; la vertu ne rompt son chemin ny son train pour orage qu'il fasse. »

Le suicide est donc un acte horrible parce qu'il

est irréparable ; il l'est doublement encore parce qu'il est contre nature. En effet, sans être criminel en lui-même, il blesse la nature, plus même que le meurtre qui est un crime ; car celle-ci n'a mis en nous aucun instinct qui nous force à conserver la vie d'autrui, et l'homme peut être poussé au meurtre de son semblable par une aveugle colère, par la jalousie, par l'impérieux besoin de conserver sa vie, son bien, son honneur. Dans ce cas, loin d'agir contre des instincts innés, il leur obéit et, par suite, il obéit à la nature, car les instincts, même brutaux, sont les messagers par lesquels la nature nous dicte ses ordres.

Or, le suicide brave ces ordres-là ; il étouffe l'instinct le plus puissant que nous portions en nous, l'instinct de la conservation ; il insulte donc à la nature et lui fait violence, et l'on sait au prix de quels efforts et de quelles souffrances ! aussi la nature déjoue-t-elle souvent les attentats que les suicidants dirigent contre elle.

Notons d'ailleurs que les actes contre nature ne sont pas nécessairement des crimes de droit commun, pas même de simples atteintes à la morale, qui est si souvent en contradiction avec la nature. Avoir faim et ne pas manger, avoir soif et ne pas boire, avoir sommeil et ne pas dormir sont des faits de lèse-nature ; un jeune homme et une jeune fille qui s'aiment, qui sont attirés irrésistiblement l'un à l'autre et qu'on empêche de s'unir pour créer un être beau, fort, intelligent comme eux, sont les vic-

times d'une violence contre nature, une violence semblable à celle qu'on commet quand on empêche l'oiseau de voler, le poisson de nager, la fleur de s'épanouir et de fructifier. Rien de tout cela n'est criminel ou immoral selon le monde; mais si la justice humaine l'autorise ou l'absout, qu'en pense la justice éternelle, la justice divine, son contraire presque toujours ?

Arracher une vie enracinée en nous par toutes les fibres du plus puissant des instincts, c'est donc se rendre coupable envers la nature d'un attentat pire que tous les autres, et qui justifie l'horreur qu'inspire le suicide aux hommes de bon sens et de cœur, même à ceux qui reconnaissent sa légitimité. C'est ainsi que le poète anglais Richard Savage en a fait un portrait terrifiant, qui, sous sa forme allégorique, n'a rien d'exagéré. Nous le reproduisons ici, en regrettant que la traduction n'ait pu lui conserver toute sa force et sa couleur :

« Ce monstre, avide de sa propre destruction, toujours attaché aux flancs de l'homme, n'attend que le moment de délire où l'appellera sa fureur. La mort est dans sa main et la rage éclate dans ses yeux ardents et sombres à la fois. Il traîne une tunique où sont peintes les images de toutes les calamités de la vie ; dans une de ses mains est un miroir qui grossit et multiplie à ses yeux les groupes des malheurs. Plongé dans une langueur qui le consume, ennemi de tout travail et de tout effort vigoureux, accablé de son être, il se jette

sur un lit pour tâcher d'y goûter quelque repos, mais le repos le fuit. Il songe, abîmé de tristesse, l'œil attaché sur les maux dont sa robe lui retrace les images. La haine qu'il a de lui-même se change en horreur; il ne peut plus ni se voir ni se supporter. Pour se délivrer du tourment de se sentir, il essaie encore de s'assoupir, il implore le pouvoir du sommeil, mais si le sommeil consent à clore un moment ses paupières appesanties, son âme rêve sans relâche; bientôt la secousse d'un rêve horrible l'agite et le réveille. Il se lève, il se promène en tous sens, à pas interrompus, morne et pensif, sans pouvoir s'arrêter; tantôt il lève les yeux vers le soleil et maudit ses rayons; tantôt il les abaisse vers la terre que le printemps reverdit; mais sa verdure et ses fleurs lui semblent mortes et flétries; de sombres spectacles passent devant ses regards : il soulève encore une fois ses yeux et il essuie des larmes de sang qui coulent de ses prunelles enflammées et livides. Ses sourcils se tordent en d'affreux dessins, se froncent et se contractent, comme s'ils retraçaient les tortures de son âme mourante. Il entend crier à son oreille : « Viens à moi, malheureux, viens ; je veux te soulager; je suis le fils du Désespoir, et mon nom est Suicide ! »

Si le plus grand mérite d'une poésie est d'avoir été vécue, certes ce morceau le possède, car on sait que Savage fut longtemps hanté par des pensées de suicide auxquelles il ne put résister qu'en

étudiant le monstre sous toutes ses faces, en en faisant, pour ainsi dire, l'anatomie complète, et c'est probablement pour s'en détourner plus sûrement et s'en inspirer à lui-même une horreur plus profonde, qu'il le peignit sous des traits aussi noirs. Fils adultérin d'un lord et d'une comtesse, élevé par des ouvriers qui lui révélèrent le secret de sa naissance, il essaya vainement de se faire reconnaître par son père. Quant à sa mère, elle le traita avec le plus profond mépris et le laissa toujours sans ressources, de sorte qu'il passa la plus grande partie de sa vie dans l'indigence. Il en conçut tant de haine et d'aigreur qu'après avoir déversé sa bile dans des comédies et des satires pleines de feu, il composa son poème vengeur *Le Bâtard* où, en racontant sa propre histoire, il fustige d'importance les auteurs de sa honte et de ses malheurs. Son caractère hypocondre et irrité l'avait rendu insupportable à tout le monde et justifiait son surnom de « Sauvage » le seul sous lequel il est connu. Pope et Richard Steele essayèrent de lui venir en aide et de le protéger, mais ils durent y renoncer devant le désordre de ses mœurs, et ils se lassèrent de son ingratitude. Le pauvre déshérité, après avoir longtemps résisté aux suggestions de son désespoir qui le poussaient au suicide, alla mourir à l'âge de 45 ans, dans une prison pour dettes, où, dit-on, on le privait de tout, sauf de mauvais traitements. Il fut avec Chatterton le plus parfait modèle du poète malheureux.

CHAPITRE XLV

La lutte contre le désespoir. — Agir et non rêver. — Les voyages

L'exemple de Savage nous montre que les hommes les plus infortunés et les plus exaspérés peuvent au prix d'un effort persévérant remporter la victoire dans leur lutte contre le désespoir. Si tout le monde n'entend pas, comme ce pauvre poète, chanter en soi une muse qui l'aide à vaincre le monstre, tous les hommes peuvent le combattre par la raison et le bon sens ; mais il faut l'attaquer avant qu'il ait atteint toute sa croissance; il faut l'écraser dans l'œuf et ne pas attendre que les forces soient épuisées et que la volonté soit morte ; car il arrive un moment où l'homme qui s'abandonne habituellement à la pensée du suicide, devient incapable de vouloir, ou du moins de vouloir autre chose que la mort.

Ne lui demandez plus de se distraire, de se livrer à un travail, même facile et agréable, d'ac-

cueillir un témoignage d'amitié ou d'accepter une consolation ; il ne veut plus qu'un rayon de soleil pénètre dans ses affreuses ténèbres ; tout ce qui lui reste d'énergie s'emploie à sa destruction et la prépare ; semblable au malade en délire qui repousse avec fureur le remède dont dépend sa guérison, il s'enfonce avec une sorte de volupté dans ses sinistres projets et écarte la main qui cherche à le sauver. Le désespoir s'est emparé de sa proie et ne la quittera pas qu'il ne l'ait dévorée.

L'homme qui commence à sentir les fumées noires de l'hypocondrie lui monter au cerveau, trouve un certain plaisir à penser à la mort : elle est encore loin ; il la voit enveloppée d'un brouillard léger qui l'embellit ; douce et souriante, elle lui apporte, avec la fin de ses tourments, le suave repos et le sommeil sans trouble. L'instinct de la conservation ne s'alarme pas encore et lui laisse savourer en paix ses funèbres rêveries dont le malheureux s'enivre, comme le fumeur de haschich et le morphinomane se grisent de leurs poisons. Qu'il prenne garde alors ! le plaisir toujours plus grand qu'il éprouve à se plonger dans ces sombres et dangereuses méditations lui dit que l'œuf du suicide est déjà déposé en lui ; l'hypocondrie le couve et le désespoir le fait éclore ; le reptile qui en sort creuse rapidement ses chemins dans l'âme comme le ver dans un fruit ; il en aura bientôt pénétré tous les replis, et souvent il n'attendra pas même le prétexte d'un revers, d'un mécontentement, d'une

simple contrariété pour abattre d'un coup sa victime avec les armes qu'il lui aura fournies.

Les moyens que doivent employer pour arrêter la marche envahissante du terrible mal les gens mélancoliques qui pensent beaucoup à la mort volontaire, ne sont pas renfermés, cela va sans dire, dans les flacons des pharmaciens et dans la trousse des chirurgiens. Ils relèvent de l'hygiène physique et morale. Ce sont des préservatifs et non des remèdes.

L'activité du corps et de l'esprit figure en première ligne parmi ces moyens, et la devise de tout hypocondre devrait être : Agir et non rêver. C'est pourquoi la vie en plein air et en pleine campagne, avec le mouvement et la marche qu'elle nécessite, est aussi saine pour l'âme que pour le corps. Il est certain, en effet, que les professions sédentaires dans les grandes villes ne sont pas favorables aux personnes de tempérament triste. Si l'hypocondriaque s'astreignait tous les jours à une promenade de deux heures, le matin et le soir, non pas, certes, sur les grandes routes monotones où il marcherait machinalement et où il s'ennuyerait, mais dans les montagnes, au bord des cours d'eau, sur les petits chemins sinueux, bordés de haies, il verrait sa mélancolie décroître à mesure que sa santé et son appétit augmenteraient. L'action physique rassérène l'humeur et neutralise l'action des maladies morales.

Les atrabilaires, que certains savants appellent

des lypèmanes, pour ne point parler comme le commun des mortels, les atrabilaires dorment peu. Or, l'on sait que la privation de sommeil est l'une des principales causes de l'aggravation de l'hypocondrie chez les neurasthéniques et chez les innombrables personnes qui sont malades de l'imagination. S'ils s'imposaient chaque jour une certaine fatigue corporelle, dussent-ils pour cela fendre du bois, porter des fardeaux, grimper à des rochers, arroser ou bêcher, ils verraient que le sommeil qui est volontiers infidèle aux songecreux et aux indolents, ne manquerait plus si souvent au rendez-vous du soir. Rien ne mate l'imagination comme les exercices du corps, les jeux d'agilité et de force, les sports ; un homme qui s'y fatigue beaucoup n'a plus le loisir ni la force de se forger des idées noires.

Tous les hypocondres qui jouissent de deux jambes valides peuvent faire de longues promenades, mais tous ne peuvent s'accorder de longs voyages ; et c'est dommage, car ils leur seraient souvent bien salutaires. Le changement d'air, de milieu, de manière de vivre et de régime, le mouvement, la vue de nouveaux sites, la rencontre de nouvelles gens, l'observation de nouvelles coutumes et de nouvelle mœurs, savent bien vite dissiper les épais brouillards qui obscurcissent l'âme de l'aspirant à la mort. Il n'est pas bon, même pour l'homme heureux ou résigné à son sort, qu'il ait toujours le même horizon devant les yeux ; à plus

forte raison, il est nécessaire que l'hypocondre s'arrache quelquefois à son milieu, à la vue constante des mêmes lieux, des mêmes personnes et des mêmes choses. Certains hygiénistes conseillent même aux gens mélancoliques qui ne peuvent pas facilement quitter leur pays ou leur ville, de déménager souvent, de ne pas demeurer longtemps dans le même quartier, ou, s'ils ne peuvent quitter le logement qu'ils habitent, d'en changer fréquemment les tapisseries, la disposition des meubles et la destination des chambres.

Pour obtenir un heureux résultat des voyages, il ne suffit pas de déplacer plus ou moins souvent son corps et ses malles, il faut savoir voyager, et cela est un art qui n'est pas donné à tout le monde. Celui qui traîne de wagon en wagon, de cabine en cabine, d'hôtel en hôtel son lamentable et éternel ennui, en regardant toujours en lui-même et sans s'intéresser à ce qui passe devant ses yeux, rapportera chez lui tout son mal, augmenté peut-être et comme irrité par les contrariétés et les incommodités du voyage. Mais si le voyageur est bien décidé à se mettre en route pour se délivrer de ses noirs chagrins, élargir son horizon, s'ouvrir de nouvelles sources d'idées ; s'il cherche à bien voir et à noter tout ce qui s'offre à lui de curieux et d'instructif ; si, oubliant sa profession de misanthrope qui l'oblige à trouver toutes gens et toutes choses laides et insipides, il ne craint pas d'admirer franchement les beaux édifices et les belles œu-

vres de l'art et de la nature qu'il verra ou qu'il entendra; il pourra retirer de ses pérégrinations, avec d'intéressants souvenirs, une grande amélioration de son état moral, ainsi que des idées plus larges, plus justes et plus saines qui seront pour lui un excellent préservatif contre le retour des papillons noirs et des chauves-souris du suicide.

CHAPITRE XLVI

La lecture. La philosophie. La culture des sciences, des arts et de la poésie

Montesquieu a dit : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » Heureux philosophe ! Hélas ! on ne peut guère espérer que le remède indiqué par le grand écrivain puisse toujours opérer aussi magiquement sur les désespérés et les poursuivants de la mort. Si leur mal est un peu avancé, ils auraient, en effet, bien de la peine à s'intéresser à un livre quelconque, fût-il le plus captivant du monde. Leurs yeux suivront les lignes, leurs doigts tourneront les feuillets, mais leur pensée s'éloignera bientôt à tire d'aile ; dès les premières pages, elle sera retombée dans son gouffre habituel, dont les plus grands écrivains ne la tireront pas. Quand on peut fixer longtemps son attention sur ses lectures, c'est qu'on jouit encore de toute sa volonté, et qu'on est tellement éloigné

du suicide qu'on peut ne pas s'en préoccuper et se dispenser de chercher un préservatif contre ses atteintes.

Il n'en est pas moins vrai que de bons livres bien écrits, bien pensés, simples, clairs, vrais et vécus, présentant l'instruction sous la forme du plaisir, assaisonnés d'esprit et de gaieté, sont de bons amis et d'excellents conseillers pour les gens disposés à la tristesse, mais qui n'en sont pas encore arrivés à l'hypocondrie noire. Les lectures amusantes sont naturellement les plus efficaces et Molière, Lesage, Paul de Kock, Labiche, Edmond About, pour nommer les plus joyeux parmi les auteurs français, ont souvent mis le rire sur des lèvres qui n'y étaient plus habituées ; or, le rire ne désarme pas seulement les juges, il désarme aussi les gens d'humeur sombre. Malheureusement, nous le répétons, si, dès le début du mal, les livres touchants et joyeux ont été impuissants à l'enrayer, ils ne seront d'aucun secours plus tard ; peut-être même deviendront-ils dangereux et nuisibles, car l'homme qui, sans s'en douter, a l'air de lire et ne lit pas, peut rester longtemps dans une sorte d'immobilité hypnotisante qui favorise singulièrement les divagations de l'imagination et les cauchemars de l'hypocondrie.

Chose étrange, les moralistes qui voient tout en noir, les poètes et les philosophes pessimistes, qui jettent si facilement le trouble dans les esprits les plus sains et les plus robustes, offrent souvent aux

atrabilaires une lecture qui les soulage et les réconforte. Ces livres d'une philosophie désolante qui leur prouvent que « tout est mal dans le pire des mondes », leur font réellement du bien : ils s'y mirent et s'y admirent; ils y puisent surtout une consolation très égoïste et qui leur vient de la conviction qu'ils ne sont pas seuls à plaindre et que la douleur n'a pas été inventée seulement pour eux. De plus, leur amour-propre prend plaisir à constater que de profonds esprits comme La Rochefoucault, Schopenhauer, Byron, Leopardi, Baudelaire, pour en nommer quelques-uns, ont, sinon toujours souffert, du moins souvent pensé comme eux. Cela les réconcilie un peu avec ce triste monde, d'autant plus qu'ils sont encouragés à y rester par l'exemple de fidélité à la vie que leur ont donné ces sombres penseurs. Schopenhauer, en particulier, le roi des philosophes pessimistes, a, sans aucun doute, empêché plus de suicides qu'il n'en a causés.

Du reste, quelque instructive et réconfortante que puisse être la lecture des philosophes, elle n'enseigne pas la pratique de la philosophie dans les choses de la vie. Or, cette philosophie se résume en ceci : conserver inaltérablement son sang-froid, son égalité d'humeur et sa sérénité dans l'infortune comme dans le bonheur; c'est, au fond, une joyeuse indifférence appliquée à tout ce qui nous arrive. Mais cette indifférence ne peut être produite que par le tempérament, et le tempérament ne se

modifie pas; tout au plus parvient-on quelquefois à le dominer par un héroïque effort de la volonté.

Je ne sais si l'on doit préconiser la culture des sciences comme un rempart contre l'hypocondrie, le désespoir et ses suites. Sans doute, la science, qui relève de l'intelligence bien plus que du sentiment et de la fantaisie, peut être une excellente digue à opposer aux égarements de l'imagination. De plus, elle offre à ceux qui la cultivent un intérêt si puissant et si absorbant qu'il semble que nulle pensée étrangère à elle ne puisse lui disputer la place dans leur cerveau. Mais l'homme en proie à des idées de suicide conserve-t-il assez de liberté d'esprit et de force intellectuelle, je ne dis pas pour faire avancer la science et l'enrichir de nouvelles découvertes, mais seulement pour la comprendre? Et s'il ne la comprend pas, comment s'y intéressera-t-il? S'il s'efforce d'y appliquer une attention soutenue, n'en résultera-t-il pas une fatigue cérébrale très dangereuse dans son état morbide?

Il est à présumer que la science ne pourrait avoir des effets salutaires sur l'homme mélancolique qu'à la condition qu'il s'y soit déjà voué avant les premières atteintes de son mal. Il faudrait alors qu'il pût prévoir longtemps d'avance que son hypocondrie serait capable de s'aggraver jusqu'à le conduire au suicide, dans le cas où il ne prendrait pas contre elle des mesures de défense, avant même qu'elle soit née. Ce n'est pas, quand l'intelligence est déjà obscurcie par les fumées noires de la dé-

sespérance, qu'on peut songer à s'initier à quelque science, de façon à y trouver de l'intérêt.

Quant aux beaux-arts, ils se présentent à ceux qui y sont sensibles comme une consolation, un refuge dans l'adversité, mais ils ne sont pas un remède contre l'hypocondrie. Le sculpture et la peinture, arts d'imitation, calmes et sérieux, disposent à la rêverie et à la contemplation sans surexciter les nerfs et exalter l'imagination, qu'elles savent néanmoins charmer et captiver ; en ce sens, elles sont sans danger pour les caractères sombres et chagrins. Mais il faut être sculpteur et peintre soi-même pour qu'elles s'emparent de vous au point de chasser toutes les idées qui ne se rattachent pas à elles. Jamais un poursuivant de la mort ne se laissera détourner de ses funèbres pensées par la vue d'une belle statue ou d'un admirable tableau. Si la statue et le tableau parviennent à le distraire un instant, l'un et l'autre ne perdront que trop vite tout pouvoir sur lui. La visite des grands musées, sanctuaires des chefs-d'œuvre, souvent si fatigante pour les gens dont la bonne humeur est inaltérable, ne fera que l'enfoncer davantage dans son mortel chagrin.

Tout autre est la puissance de la musique, art de création par excellence, le plus suggestif et le plus immatériel de tous les arts. Il n'est pas nécessaire d'être compositeur ou exécutant pour qu'elle vous pénètre jusque dans les dernières fibres de votre être. Elle n'en est que plus redoutable pour les

hypocondres dont elle fait vibrer les nerfs au risque de les affoler et de les exaspérer. S'ils se laissent ravir par elle au septième ciel pendant qu'ils l'entendent, ils se verront, dès qu'elle se taira, retomber dans leurs tourments de toute la hauteur où la divine muse les aura portés. Le malheureux roi Louis II de Bavière, cherchant à noyer son incurable tristesse dans les délices de la musique wagnérienne, en a su quelque chose.

Inutile de dire que la grande musique seule possède un pareil pouvoir sur les hypocondres; les chansonnettes, les danses, les airs d'opérette les agacent le plus souvent sans leur procurer aucune jouissance. La musique n'est belle que quand elle est triste; c'est pourquoi elle produit un immense effet sur ceux qui souffrent, pour peu qu'ils la sentent et la comprennent. Il y a cependant de très grands maîtres dont l'art rassérène l'âme et repose les nerfs, comme Bach, Haendel, Haydn, Rossini et même Mozart dans une certaine mesure et malgré son extrême sensibilité. Beethoven, grandiose, profond et fort, éleve mais attriste. Chopin et Schumann, maladifs et angoissants, agitent et donnent la fièvre. Wagner, exalté, délirant ou fougueux, bouleverse l'âme et la déchire. C'est peut-être le plus surhumain et le plus génial des compositeurs de musique ; mais c'est aussi le plus funeste aux hypocondres. Je refuse de croire que son art, malgré toute sa puissance diabolique, ait fait de nombreuses recrues à la folie et au suicide, comme

l'ont affirmé des critiques qui ont cité des noms, entr'autres celui que nous avons déjà rappelé, le roi Louis II ; je n'en reste pas moins convaincu que l'art wagnérien peut faire beaucoup de mal aux mélomanes dont les nerfs ne sont pas solides et dont le cerveau se nourrit de sombres pensées.

Il serait puéril de conseiller à ceux qui sont atteints du mal noir de cultiver la poésie pour se guérir.

Qu'on la sente seulement ou qu'on l'exprime, la poésie est un don du ciel qu'on n'acquiert pas comme une charge de notaire; de plus, elle a fait souvent des hypocondres, mais elle n'en a jamais guéri. La petite poésie badine, galante, satirique ou railleuse est un jeu de l'esprit qui s'exprime en vers et qu'on décore du nom de poésie par complaisance pour ceux qui la cultivent. Celle-là, certes, ne peut faire ni bien ni mal à des esprits chagrins ; mais la vraie poésie, la poésie du cœur, et tout particulièrement le genre lyrique produit sur les âmes mélancoliques qui la crèent et la sentent profondément, une exaltation extraordinaire, une sorte de délire dont les suites peuvent être très graves. On sait que bon nombre des grands lyriques de notre siècle, surtout en France, ont été des atrabilaires de l'espèce la plus sombre et il suffira pour s'en convaincre de nommer parmi les plus illustres, Byron en Angleterre, Leopardi en Italie, Alfred de Musset, Mme Desbordes Valmore, Beaudelaire, Verlaine en France.

Leconte de Lisle, dont on a trop vanté la superbe impassibilité, était aussi un aspirant de la mort, et sa sombre mélancolie perça souvent à travers son masque d'indifférence. Solitaire et fier, il avait cette pudeur instinctive des grandes âmes qui n'aiment pas plus à étaler leurs douleurs que leurs amours ; gémir devant le monde lui répugnait autant que de prier ou d'aimer en public. Il s'efforça d'être impersonnel; il voulut se borner à fixer dans ses chants ce qu'il découvrait de grand et de beau dans le monde visible, en cachant jalousement ce qu'il y a d'angoissé et de cruel dans le monde interne où la souffrance elle-même n'est qu'une vanité aussi décevante que les autres, puisqu'elle ne dure pas plus que le reste.

Mais sous cette armure d'airain où il s'enferme, comme on sent qu'il y a un homme qui pleure et qui aime! dans cette statue marmoréenne et dédaigneuse, comme on entend de temps à autre battre un cœur qui saigne et qui appelle la mort !

> O toi, divine mort, où tout rentre et s'efface,
> Accueille tes enfants dans ton sein étoilé ;
> Affranchis-nous du temps, du nombre et de l'espace,
> Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Et ailleurs :

> Puisqu'il n'est par delà nos moments révolus
> Que l'immuable oubli de nos mille chimères,
> A quoi bon se troubler des choses éphémères,
> A quoi bon le souci d'être ou de n'être plus ?

J'ai goûté peu de joie et j'ai l'âme assouvie
Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens :
Dans le sable stérile ou dorment tous les miens,
Que ne puis-je finir le songe de ma vie !

Que ne puis-je, couché sous le chiendent amer,
Chair inerte, vouée au temps qui la dévore,
M'engloutir dans la nuit qui n'aura point d'aurore,
Au grondement immense et morne de la mer !

C'est ainsi que Leconte de Lisle vécut sans jamais goûter la joie de vivre ; il fut toujours un malheureux saisi par la nostalgie de la tombe et, entré dans la gloire sans qu'elle l'eût consolé, il n'a jamais aspiré qu'à rentrer dans le néant.

On dira, il est vrai, que le poète et sa muse n'ont pas toujours le même caractère et que, tandis que l'un rit et s'éjouit, souvent l'autre pleure et traîne un long deuil. C'est possible ; mais les poètes qui ne gémissent que dans leurs vers, n'ont pas, comme Leconte de Lisle, cet accent vibrant et sincère qui sort des profondeurs de l'âme et que l'imagination ne peut imiter.

CHAPITRE XLVII

Les plaisirs

On a souvent remarqué que les gens portés aux maladies noires repoussent les plaisirs plus encore que le travail. Les réunions joyeuses, les repas d'amis, les parties de campagne, tous les jeux, depuis les cartes et le loto jusqu'au billard et à la chasse, leur inspirent généralement une répugnance invincible. Le flirt et les idylles galantes ne leur sourient pas davantage, car l'amour, l'invincible amour, perd ses droits avec eux, et les malheureux qui sont prêts à s'arracher la vie n'éprouvent plus le désir de la transmettre. C'est une conséquence de cette misanthropie et de cette méfiance profonde envers les hommes, auxquelles l'hypocondrie, conseillère du suicide, mène fatalement ceux qu'elle domine. Je crois cependant que si l'on parvenait à vaincre en eux cette répulsion irraisonnée pour les relations de société, ils s'en

trouveraient bien, et quelques plaisirs extérieurs et hygiéniques amélioreraient vite leur état psychique.

Les jeux en plein air, la bicyclette, le lawn-tennis, le canotage, les excursions de montagne avec deux ou trois amis, en fatiguant leurs muscles, relèveraient leur moral et fortifieraient leurs nerfs, car les maladies noires résultent très souvent d'une dépression neurasthénique ou d'un épuisement nerveux. En revanche, ils auront toujours raison de fuir les plaisirs nocturnes, tels que les bals, les théâtres, les jeux de hasard dans les cercles et les casinos, les soupers à femmes et à champagne, réjouissances ou plutôt corvées malsaines qui finissent par donner le spleen à ceux qui y seraient le moins sujets. Les plaisirs qu'on cherche dans les salles closes, pendant la nuit, à la lueur du gaz, sont malfaisants pour tout le monde, et ce qu'on prend au sommeil on le prend aussi à la santé de l'âme et du corps.

L'ivrognerie et la débauche, qui conduisent si souvent au désespoir et au suicide, ne peuvent en aucun cas en être des préservatifs, et ceux qui, se fiant au dicton populaire, disent qu'il faut « noyer son chagrin dans le vin » ou dans l'eau-de-vie, et « se guérir de l'amour par l'amour » ne noient qu'eux-mêmes et ne se guérissent que de la vie. S'il est vrai que l'ébriété donne à ceux qui s'y livrent sous prétexte qu'ils ont du chagrin, de courts instants de jouissance béate, cette jouissance-là

est payée mille fois son prix par les désordres physiques et moraux et les souffrances souvent atroces qu'elle laisse à sa suite. Aussi, l'hypocondre ne saurait avoir d'ennemis plus féroces que l'absinthe, l'eau-de-vie, le vin, l'opium, la morphine, tous ces poisons lents, mais sûrs, qui grisent, abrutissent et crétinisent.

Le vertige plus ou moins agréable que l'absinthe en particulier procure pendant quelques instants est presque toujours suivi chez le lypémane de tortures morales effroyables qui le déchirent jusqu'à ce qu'il retourne à son poison et s'en assomme.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai déjà dit de ces deux terribles fléaux, l'ivrognerie et la débauche, quand j'ai parlé du suicide lent. Mais à ceux qui seraient tentés de les employer pour combattre leurs chagrins et leurs sinistres pensées, je donnerai le conseil d'en finir tout de suite par la corde, le fer ou le feu ; car ils agiraient comme des hommes qui, pour éviter un chemin boueux, se jetteraient dans un marais de fange où ils s'enliseraient jusqu'au menton.

CHAPITRE XLVIII

Le travail. Le goût des collections

De toutes les armes défensives dont on puisse faire usage pour repousser le chagrin, le désespoir et la pensée du suicide, la plus efficace et la plus sûre est sans contredit le travail. C'est l'ami sévère qui ne flatte pas mais qui relève et qui sauve. Il n'a pas le visage riant et charmeur du plaisir et ne vous attire point par des séductions et des câlineries; mais il est sincère, sage et fidèle. Le plaisir promet beaucoup et donne peu ; le travail promet peu et donne beaucoup. Les jouissances que le premier procure disparaissent vite et se changent en dégoût ou en ennui ; celles que le second apporte, très modérées d'abord, augmentent à mesure qu'elles se prolongent.

Assurément, il est trop tard de recourir au travail, quand il ne vous reste plus une ombre d'énergie physique et morale pour combattre le déses-

poir ; vous ne voulez plus du travail et il ne veut plus de vous. Que peut faire le médecin quand son moribond a perdu jusqu'à la force d'ingére ses remèdes ? Le recommander à Dieu, se retirer et envoyer sa note. Mais l'hypocondre prend volontiers son découragement pour de l'impuissance et répugne à tout effort qui pourrait le tirer de l'abîme. Quand il essaye de lutter, il commence presque toujours par recourir à la volupté pour s'étourdir et se défaire du monstre, mais il s'en dégoûte dès qu'il la possède et qu'elle a perdu son mystère attirant. Il pense que le travail, qui ne fait rien pour l'amorcer, lui inspirera le même dégoût et il s'en détourne. Et pourtant, s'il essayait, il reconnaîtrait que cet austère compagnon, sans attrait et presque rébarbatif au moment où on l'aborde, se fait à la longue aimable et facile.

Il faut toujours un certain temps, même à l'homme le plus énergique et le plus heureux, pour qu'il s'attache au travail qu'il a entrepris ; l'intérêt ne naît pas dès la première heure ; il se forme et grandit à mesure que l'œuvre avance, et l'aspirant au suicide qui saura surmonter les dégoûts et les aridités du début et fera un loyal effort pour fixer son attention sur l'ouvrage qu'il se sera imposé, finira toujours par y trouver un je ne sais quoi qui n'est pas encore du plaisir, mais qui le retient et le captive.

L'œuvre commence à se dessiner devant la pensée qui, peu à peu, s'en empare, s'y installe, s'y

absorbe; le désespéré, arraché aux cruels tourments qui le déchiraient, est tout étonné de revoir la lumière et de renaître à la vie: il est sauvé, pour peu qu'il persévère et si, son travail achevé, il en recommence bien vite un autre. « Fort bien, me dira-t-on, mais lequel choisira-t-il ? » — Celui pour lequel il se sent quelque goût et quelque aptitude. — Le lypémane, pour l'appeler par son nom savant, n'a de goût et d'aptitude pour aucun travail. — J'en doute fort: tout homme heureux ou malheureux, à qui il reste quelque faculté, éprouve le besoin de l'exercer, comme celui qui n'a pas perdu toute sa vue, éprouve le besoin de voir.

« Se vouer à une œuvre très spéciale, la poursuivre avec renoncement et fidélité, a dit M. Gaston Paris, c'est peut-être tout le secret d'une existence heureuse. » Et j'ajouterai : c'est le secret du retour au bonheur quand on ne l'a plus. Evidemment, il n'est pas donné à tout le monde de faire des statues, des tableaux, des opéras, des poèmes, des traités de philosophie, des monuments d'architecture et des découvertes scientifiques; mais, à défaut de ces travaux particulièrement attachants qui ne sont dévolus qu'à quelques privilégiés, il en existe des milliers d'autres qui, plus humbles et plus faciles, présentent aussi un puissant intérêt à ceux qui les entreprennent. L'industrie, le commerce, l'enseignement, tous les grands et les petits métiers ouvrent à l'activité humaine les nombreuses portes de leurs usines, de leurs magasins,

de leurs écoles, de leurs ateliers, de leurs échoppes même. Le poète cordonnier Hans Sachs, l'un des pères de la littérature allemande, trouvait du plaisir à faire des souliers et accompagnait de joyeuses chansons ses coups de marteau et de tranchet. Le jardinage même — ne parlons pas d'agriculture à un homme affaibli par la souffrance ou abattu par le malheur — le jardinage, dans son domaine animé par le petit peuple si vivant, si intéressant des plantes, des fleurs et des fruits, est un excellent dérivatif à la pensée malade qui poursuit de lugubres fantômes.

Parmi les moyens accessoires qui peuvent combattre efficacement l'hypocondrie et prévenir ses dangers, on pourrait mentionner la recherche des collections. Collectionner est une occupation frivole qui tient du plaisir plus que du travail, mais aucune arme n'est à dédaigner dans la lutte contre le désespoir. Si le goût des collections est une « toquade », le goût du suicide l'est aussi, et il peut arriver que la première tue la seconde.

Collectionnez donc, gens moroses et chagrins, collectionnez quoi que ce soit, et peut-être trouverez-vous encore du plaisir à vivre ! Si vous n'êtes pas assez riches pour rassembler des tableaux, des bronzes, des médailles, des dentelles, des armes précieuses, rabattez-vous sur les papillons, les insectes, les pierres, les timbres-poste même ; tout est bon qui détourne l'imagination des idées noires et des sinistres projets.

Il est, du reste, très facile de se passionner pour le métier de collectionneur; l'important est de découvrir l'objet qui pourrait intéresser le plus, car il n'est pas de choses bizarres, infimes ou vulgaires qui ne trouvent des amateurs pour leur donner la chasse et les mettre sous vitrines.

Un certain marquis de l'ancien régime, veuf, riche et oisif, ayant perdu son unique enfant, une fillette de 15 ans, en conçut tant de chagrin qu'il devint hypocondre et songea sérieusement à mettre fin à son existence. Un jour, il trouva dans une boîte une jarretière usée qui avait appartenu à sa petite morte; il la regarda longtemps avec une émotion profonde qui raviva ses souvenirs et le fit beaucoup pleurer; puis il se mit à chercher dans tous les meubles et dans tous les cartons l'autre jarretière qu'il ne parvint pas à trouver. Il fouilla même les magasins de la ville pour voir s'il n'y découvrirait pas à peu près la pareille. Il ne réussit pas mieux. Mais cette poursuite acharnée lui inspira le goût des jarretières, si bien qu'il finit par en réunir une immense collection dont toutes les pièces furent étiquetées et où toutes les époques, toutes les modes, tous les pays et tous les règnes étaient représentés. Il en avait, disait-il, qui dataient du moyen âge. Il leur fit faire, d'après ses propres dessins, des vitrines, des casiers, des écrins; il leur consacra deux chambres de son hôtel; bref, après avoir souffert plusieurs années d'une hypocondrie qu'il croyait incurable, il trouva presque le bonheur

dans sa passion innocente, mais peu idyllique, pour les jarretières.

Ce qui fait le charme impérissable des collections, c'est qu'elles ne sont jamais complètes ; on a beau en couvrir tous les murs de son logis et en remplir toutes les armoires, il y manque toujours quelque chose, un spécimen rare, une pièce introuvable. Cela creuse des vides qui ont l'air de vous désoler ; mais ces vides-là remplissent la vie et y maintiennent les deux principaux éléments du bonheur : le désir et l'espoir.

CHAPITRE XLIX

La famille. L'égoïsme et l'altruïsme

Se créer un intérêt dans la vie, se nouer à ce monde par les liens de la chair, de l'esprit et du cœur, voilà le plus sûr moyen, sinon d'être toujours heureux, au moins de supporter l'existence et de savoir attendre patiemment l'heure fixée par la nature. La famille est un de ces liens. Le mariage, il est vrai, est une entreprise hasardeuse et qui demande beaucoup de réflexion ; aussi, bon nombre de personnes y réfléchissent toute leur vie. Elles savent par l'expérience des autres que l'homme trouve bien rarement la femme qui lui convient, que la femme de son côté trouve bien rarement l'homme qui partage ses goûts et s'emboîte dans son caractère. N'avons-nous pas vu, du reste, que les célibataires se suicident moins que les gens mariés ?

Et cependant, il n'est pas de lien qui devrait attacher plus solidement l'homme à cette terre que

l'enfant avec tous les soins qu'exigent sa santé, son éducation et son établissement. Aussi, les personses vivant seules, sans amis, et qui sentent la tristesse les envahir, feraient bien, si elles en ont les moyens, d'adopter un enfant et même deux — on les élève mieux par couples qu'isolés — et de se consacrer à leur éducation ; elles auraient des tracas, des soucis, des moments d'irritation, peut-être même de grandes déceptions ; elles recevraient d'eux les dures leçons de l'ingratitude ; mais il est certain que leurs idées de suicide seraient pour longtemps reléguées à l'arrière-plan.

D'ailleurs, qu'elles ne se figurent pas qu'on ne puisse aimer maternellement ou paternellement les enfants dont on n'est pas l'auteur. La « voix du sang » est une métaphore et rien de plus. L'enfant que vous aurez abandonné à sa naissance, vous ne le reconnaîtrez pas, devenu jeune homme, dans une foule ; et quand on vous dira : « c'est votre fils, » le sang vous sautera peut-être au visage, mais sa « voix » restera muette. On raconte que le bonhomme La Fontaine, ayant quitté, au bout de peu d'années de mariage, sa femme et son petit garçon, rencontra celui-ci dans le monde quelque vingt ans après. On le lui présenta comme étant son fils. « Monsieur, lui dit-il cérémonieusement, je suis charmé de faire votre connaissance, » et il en resta là. L'absence de « voix du sang » n'est donc point un obstacle à l'amour qu'on peut porter à un enfant et qui naît toujours de l'habitude de vivre avec

lui, des soins qu'on lui donne, des progrès physiques et intellectuels qu'on lui voit faire, et même des ennuis et des soucis qu'il vous cause.

L'égoïsme est une des sources où s'alimentent le plus volontiers les maladies de l'âme, et celui qui fait de son « moi » ce *moi* haïssable dont parle Pascal, le centre de sa vie et l'unique objet de sa pensée est condamné fatalement au désespoir. L'homme est fait pour se répandre au dehors et non pour s'enfermer en lui, et l'âme doit rayonner comme la lumière. Le bonheur de chacun ne se compose que du bonheur qu'il procure à autrui et toute joie rejaillit sur celui qui la donne. Aussi, relever les misérables et consoler les affligés est-il le plus sûr moyen de se relever et de se consoler soi-même. « Mais, disent les découragés, il est bien difficile de relever et de consoler les autres, quand on n'a pas réussi à se donner à soi-même le moindre réconfort. Les bonnes paroles, les témoignages d'affection, les bienfaits même ne sont plus alors que pure comédie. » — Eh bien ! commencez par la comédie, s'il le faut, et si vous ne pouvez faire autrement, et quand vous verrez le bien qui en sort malgré tout ; quand vous aurez séché des larmes et ramené la joie dans des cœurs qui ne la connaissaient plus, vous finirez par vous y plaire et y aller de bonne foi ; votre comédie deviendra de la belle et franche réalité ; vous jouirez du bonheur que vous aurez rendu et vous vous étonnerez de la paix qui se fera en vous-mêmes et que vous demanderiez vaine-

ment à tous les plaisirs égoïstes de ce monde. Celui qui a essayé sans succès de tous les remèdes contre l'hypocondrie fera donc bien de mettre aussi à l'épreuve ce médicament d'un autre ordre auquel il pense rarement et qui se compose d'un peu d'oubli de soi-même et de beaucoup de dévouement aux autres. Le vilain nom d'*altruïsme* qu'on lui a donné ne l'empêche pas d'être un excellent spécifique contre le désespoir et ses suites.

CHAPITRE L

Le rôle de la mère, de la famille et des amis auprès d'un désespéré

Un malheureux qui s'est laissé gagner par les maladies de l'âme au point de former sérieusement des projets de suicide, ne fait ordinairement de confidences à personne et ne demande aucun conseil. Un suicide annoncé s'exécute rarement, et le fait qu'on en parle plus ou moins longtemps d'avance prouve qu'on ne demande qu'à en être détourné et qu'on cherche tout ce qui pourrait l'empêcher. Aussi ne prenez pas trop au sérieux l'homme qui confie à tout le monde, — toujours sous le sceau du secret, bien entendu — son intention inébranlable d'en finir avec la vie et de se faire sauter la cervelle. C'est la maman de la fable, qui menace son enfant de le donner à manger au loup, s'il continue à crier. Le pistolet et le loup attendront longtemps. Le suicidant fermement résolu garde son secret ; il

poursuit seul, dans la nuit et le silence, le fatal chemin qui le conduit à l'abîme. Même à sa mère, s'il la possède encore, et surtout à elle, il fermera son âme et cachera soigneusement son désespoir ; il sait trop bien que ses projets seraient renversés. Comment résisterait-il à cette éloquence du cœur maternel, toujours si puissante, même sur les esprits les plus malades ? Comment ne serait-il pas désarmé par ses soins, par ses prières, par ses encouragements et ses consolations, par toute cette tendresse débordante dont elle cherchera à l'envelopper. Une mère — qui pourrait en douter? — n'a jamais à se reprocher le désespoir de ses enfants ; aussi peut-elle les sauver d'eux-mêmes et les protéger contre leur propre fureur ; n'ayant pas causé leur douleur, elle a toute la force nécessaire pour l'arracher de leur âme.

Hélas ! je doute fort qu'on puisse toujours en dire autant des frères et des sœurs et principalement des époux à l'égard l'un de l'autre. Il est quelquefois à craindre, par exemple, qu'une femme et des enfants n'aient pas le même ascendant sur le mari et le père, car s'il est descendu dans le gouffre du désespoir jusqu'à construire sa propre mort, c'est que sa famille n'a pas voulu ou n'a pas su le rendre heureux ou, tout au moins, amortir pour lui les coups du malheur et soutenir son courage. Quelques revers qu'il ait essuyés, quelque malade ou misérable qu'il soit, s'il avait trouvé à son foyer la concorde et la paix, si les siens avaient

compris son mal, son caractère et ses goûts et avaient eu soin de ne jamais les froisser, s'ils s'étaient montrés indulgents pour ses impatiences et ses irritations, il est assez probable que le malheureux n'aurait pas pris l'affreux parti d'en finir avec la vie et avec eux. Un homme, même hypocondre, qui est entouré chez lui d'égards, d'amour, de soins et de conseils tendres et affectueux, n'est jamais exaspéré au point de s'aller jeter, de gaieté de cœur, dans ce précipice redoutable qu'on appelle un suicide.

Je sais bien que tous les suicides ne mettent pas à mûrir des mois et des années et qu'il faut compter aussi avec les « coups de tête ». Mais, très fréquents dans les mariages, dans les enlèvements, les fuites et les fugues, les coups de tête purs de toute réflexion et préméditation sont extrêmement rares dans la mort volontaire qui, aussi prompte et aussi imprévue qu'on voudra, est presque toujours préparée par des influences occultes ou par une prédisposition native.

En général, l'hypocondre n'aime pas et n'est pas aimé ; s'il a eu des amis avant d'être malade, il les a tous perdus et lui-même n'en veut plus. Il faut le reconnaître, quelque attristant que cela soit : l'amitié, même la vraie qui est si rare partout, est moins longtemps fidèle à l'homme sombre et découragé que le véritable amour. Elle ne se laissera pas rebuter par des maladies physiques qui tourmentent un malheureux sans altérer profondément

son humeur, mais elle se lassera assez vite de n'entendre que des plaintes, des récriminations, des propos lugubres. Elle rendra des services, ira même jusqu'à prêter de l'argent, sans se laisser refroidir ni entamer, — il s'agit toujours de la *vraie* amitié, ne l'oublions pas, — mais il lui faut un peu d'agrément et de plaisir, et comme elle n'en trouve aucun auprès d'un désespéré, toujours mécontent, taciturne et sombre, elle s'éloigne de lui petit à petit jusqu'à ce qu'elle l'ait perdu de vue, et souvent l'abandonné en est bien aise.

Et cependant, ce qui pourrait arriver de plus heureux à un poursuivant de la mort, c'est qu'il ait conservé un ami sincère qui, devinant ses pensées et en redoutant les suites, l'amène adroitement à lui faire des aveux. Cet ami se gardera bien de lui défendre durement d'exécuter son projet, car nul n'est plus fier, plus méfiant et plus susceptible qu'un hypocondre ; il verrait dans cette défense une atteinte à sa liberté et il s'entêterait plus que jamais dans ses funèbres idées ; mais, tout en ayant l'air de le plaindre beaucoup et même d'approuver son désir de mettre un terme à ses tourments, fût-ce par les grands moyens, l'ami le suppliera d'attendre quelques jours avant de passer à l'action. Naturellement, l'autre protestera et se fera tirer l'oreille ; mais il finira par céder, d'autant plus que l'instinct de la conservation le lui conseillera, sans qu'il s'en doute. L'excellent ami mettra ce temps à profit pour le distraire, le promener et lui

montrer les bons côtés de la vie et des choses ; le délai expiré, il lui en demandera un second, puis un troisième, et il sera tout étonné que le désespéré qui, du reste, l'est chaque fois un peu moins, lui accorde avec une complaisance toujours plus aimable les sursis qu'il lui réclame.

A la fin, l'un oubliant l'échéance fatale, l'autre ayant grand soin de ne pas la lui rappeler, le suicide résolu finira par ressembler à ces propositions de lois que dans les Assemblées législatives on ne rejette pas brutalement, par égard pour leurs auteurs, mais qu'on ajourne indéfiniment ; ce qui est absolument la même chose, à la formule près.

CHAPITRE LI

Les sentiments religieux

La religion bien comprise et débarrassée des superstitions et des pratiques machinales qui l'obstruent, la compromettent et l'avilissent, la religion du cœur et du bon sens, en un mot, est la plus redoutable adversaire de l'égoïsme, la gardienne naturelle de la vie saine et morale, la source des plus belles espérances et des plus douces consolations ; elle est donc aussi un solide rempart contre les maladies noires et contre leurs suites.

L'homme qui a su se faire une foi s'est fait, du même coup, une arme contre le désespoir et le suicide, et si l'on cite plusieurs prêtres et quelques pasteurs qui se sont donné la mort, ils avaient beau être ecclésiastiques et porter la soutane ou la robe, ils n'étaient pas réellement religieux ; le costume noir ne fait pas plus le croyant que l'étiquette dorée ne fait le bon vin. La religion est avant tout

une espérance : qui croit espère, qui espère, ne se tue pas.

Malheureusement, un grand nombre d'infortunés ne parviennent pas, malgré tous leurs efforts, à se faire une croyance positive. Ils s'évertuent, faute de mieux, à agir, à parler et à se conduire comme s'ils croyaient, mais, nous l'avons dit : faire comme si l'on croyait, n'est pas la même chose que de croire ; ce serait même l'opposé, car c'est une hypocrisie, et rien ne ressemble moins à l'hypocrisie que ce sentiment franc, naïf et désintéressé qui s'appelle la foi.

Du reste, il n'est nullement nécessaire pour avoir des sentiments religieux de s'enrégimenter dans une église et de porter la dénomination de juif, de catholique, de protestant, de musulman ou de bouddhiste. Toutes les manières d'adorer Dieu sont bonnes quand elles sont sincères, et l'homme qui le prie en s'aplatissant le visage dans la poussière l'adore aussi bien que celui qui fait le mouvement contraire et lève la tête et les yeux au ciel. Au surplus, il n'y a de vraie prière que celle qui jaillit spontanément du cœur, dans un élan d'amour et de foi, sans phrases ni préparation. Toutes celles qui sont rédigées d'avance, à l'usage des officiants et du public, dans les livres liturgiques et dans les catéchismes, perdent leur éloquence, leur sens et leur valeur dès la seconde *effusion*, comme le thé perd tout son arome après la première *infusion*. Moulins à prières, arbres à prières,

livres à prières sont trois choses à peu près identiques : un entassement de signes et de mots sans un souffle de vie qui les anime, sans un sentiment personnel qui leur donne des ailes. Aussi, voyez avec quelle indifférence et quelle somnolence les prêtres et les prédicateurs, même les plus fervents, marmottent l'oraison dominicale et le *confiteor* qu'ils sont obligés de réciter à la messe ou au sermon. Si Dieu les écoute dans ces moments-là, que doit-il penser d'eux et de la manière dont ils l'adorent? Le plus beau nom que les hommes aient trouvé pour désigner le Créateur est *Notre père*. Or, quel est le père qui pourrait entendre, pendant une semaine seulement, ses fils lui seriner tous les soirs et tous les matins, en pensant à autre chose, la même louange et la même demande sur la même mélopée et dans les mêmes mots. Et dire que, depuis près de dix-neuf cents ans, dans des millions d'églises et dans des milliards de familles, on met à ce régime l'oreille et la patience du Seigneur!

L'Eglise, qui dans les premiers temps du christianisme désignait simplement une réunion de fidèles, n'est guère, depuis bien des siècles, qu'une vaste institution purement humaine, une entreprise admirablement montée pour l'exploitation lucrative des besoins religieux de l'homme, et cette entreprise, dont les patrons et les employés composent une hiérarchie savamment graduée, nourrit grassement et enrichit une foule énorme de gens,

mais elle n'a rien à démêler avec l'idée religieuse. La religion est un sentiment et non point un règlement ; elle vit dans le cœur de l'homme et ne peut être ailleurs ; on la possède en soi ou on ne la possède pas, mais, dans les deux cas, il est inutile de l'aller chercher dans les temples où elle ne sera que si on l'y porte. Une mansarde où l'on croît et où l'on prie d'abondance de cœur est plus sainte et plus remplie de l'esprit de Dieu qu'une cathédrale où l'on pontifie en costume de soie, d'or et d'argent. L'amour, quel qu'il soit, n'a pas besoin pour s'exprimer de rites, de cérémonies, de liturgies, de pratiques extérieures, toutes choses ou représentations scéniques qui donnent le change sur les vrais sentiments et les remplacent quand ils sont absents. Jamais on ne s'est avisé de faire de l'amour que chacun porte à son père et à sa mère une institution pourvue de superbes bâtiments, servie par d'innombrables fonctionnaires en bel uniforme et bien payés, dotée enfin de riches capitaux. Comment ose-t-on exploiter de pareille façon l'amour que l'homme doit à son Créateur ?

Et puis, que faut-il croire et en quel Dieu faut-il croire ? Il y a tant de religions qui, toutes, depuis le fétichisme jusqu'au christianisme, sont certaines de posséder seules le vrai Dieu ! Un unique soleil éclaire toute notre terre ; obtiendrons-nous une fois qu'un seul Dieu et une seule vérité éclairent toutes les âmes ?

En attendant, je ne conseillerais jamais aux gens mélancoliques qui pensent beaucoup à la mort, de se figurer Dieu sous la forme d'un bourreau qui invente, pour torturer à jamais ses propres enfants dans l'autre vie, des tourments et des horreurs auxquels Néron, Caligula, Louis XI, Torquemada, Mourad VI n'auraient jamais songé, et l'on sait pourtant s'ils avaient l'esprit inventif sur ces matières! Je ne leur recommanderais pas davantage d'adopter les doctrines qui proclament l'éternité des supplices pour des péchés terrestres de quelques minutes ; je les engagerais surtout à se défier des catéchismes qui enseignent que le Père infiniment bon envoie ici-bas à ses fils, comme un avant-goût de ce qu'il leur prépare après leur mort, toutes les douleurs morales et physiques qui les accablent en ce monde et qu'on croit sanctifier en les appelant dévotement des épreuves.

Je leur dirais plutôt : « Si l'infiniment grand, c'est-à-dire Dieu, s'occupe des misères de l'infiniment petit, c'est-à-dire « nous », bien loin de croire qu'il se fait un plaisir de les créer et de nous en mitrailler, j'aime mieux penser qu'il s'en afflige et qu'il se promet bien de nous en consoler dans l'autre monde. « Nous lui offrons nos douleurs, » disons-nous. C'est un vilain cadeau ; mais il est naturel que nous le lui rendions si nous pensons que c'est lui qui le premier nous l'a fait. En tous cas, il est certain qu'il vaudrait mieux et qu'il préférerait que nous lui offrissions nos joies tout en les conservant, comme on offre son cœur tout en le gardant.

Dieu étant le souverain bien, rien de mal ne peut sortir de lui, et il est bien moins douloureux de penser que nos afflictions sont méritées et viennent de nous, étant dues à l'abus que nous avons fait de notre liberté et à notre déplorable organisation sociale, que de les attribuer à l'Auteur de l'univers ; en effet, si nous pouvions avoir cette monstrueuse opinion, elle ajouterait nécessairement à des souffrances qui dès lors deviendraient injustes, une indignation et une révolte qui les redoubleraient ; car cette indignation et cette révolte naîtraient de l'odieuse pensée qu'un père, non content de torturer sur la terre ses enfants qui ne demandaient pas à naître, se prépare à les supplicier éternellement dans une autre vie, sous prétexte qu'ils ont enfreint des règlements qu'il n'a pas faits.

Quand toute l'artillerie de notre globe avec ses millions de boulets et avec toute sa poudre se mettrait à bombarder l'univers, aurions-nous l'orgueil de nous figurer qu'elle parviendrait à le blesser ? Et nous pensons, pauvres hommes, posséder le pouvoir de blesser le Créateur qui est plus grand que l'univers ; et quand un sot s'avise de sortir un instant de nos petites conventions sociales, nous lui disons qu'il a fait une offense à Dieu qui la lui fera payer cher, ici-bas ou ailleurs !

Un pareil code religieux peut être nécessaire au maintien d'une puissante corporation qui vit des épouvantes qu'elle sème, mais elle ne relèvera jamais les courages abattus et ne consolera jamais

aucune douleur. Aimer Dieu parce qu'il est éternellement bon, l'admirer et l'adorer parce qu'il est tout puissant et qu'il est le créateur de ce merveilleux univers dont nous ne sommes qu'un atome infinitésimal ; lui attribuer tout le bien qui existe, en nous accusant seuls de tout le mal dont nous souffrons par nos incessantes transgressions aux lois de la nature et de la justice ; espérer que, si nous ne rentrons pas dans le néant après la mort, nous trouverons dans un autre monde, une vie qui sera meilleure et plus heureuse, parce que nous serons plus justes, plus sages et que nous saurons mieux nous servir de notre liberté ; voilà, ce me semble, une religion saine, consolante et seule capable d'inspirer aux malheureux et aux désespérés la résignation, la patience et le courage dont ils ont tant besoin.

CHAPITRE LII

Les naufragés de la vie

Hélas ! il est facile de rechercher et d'indiquer les moyens qui pourraient préserver l'homme du désespoir et de son corollaire le suicide. Mais combien vous diront qu'ils les ont tous évoqués ou essayés et qu'aucun n'a répondu à l'appel ou réussi à l'épreuve ! Chaque fois qu'ils se sont efforcés de soulever l'effroyable rocher qui les écrase, le rocher est retombé sur eux plus lourdement encore. S'il existait un mal physique incurable qui fût aussi horrible que le désespoir — et il n'en existe pas — la certitude que la mort le terminera bientôt serait un réconfort et un soulagement. Mais le désespoir, maladie de l'âme mille fois pire que toutes celles du corps, prolonge la vie de ses victimes sans lui fixer de limites, comme par un raffinement de cruauté. Qui délivrera le désespéré si

ce n'est le désespéré lui-même ? Le ver du suicide a creusé tous ses chemins ; il a pénétré dans les replis les plus profonds de l'âme et a tout dévoré : la volonté, la foi, la conscience, l'espérance, l'instinct même de la conservation qui survit à tous les autres instincts ; il n'a laissé au malheureux que la force de se frapper du dernier coup et d'arrêter les battements de son cœur ravagé, dont chaque pulsation est une abominable torture. L'homme intérieur n'est plus que cendre ; et alors ?...

Alors, l'épouvantable abîme s'ouvrira devant lui, et du fond de ses ténèbres s'élèvera, comme d'un sépulcre, une voix qui l'appellera et semblera lui dire : « Puisque la délivrance ne vient point à toi, viens à elle ! » Chassé de la vie par toutes les forces coalisées de la douleur, il faudra bien qu'il sombre, le pauvre naufragé ! D'ailleurs, fléau de lui-même, il l'est souvent aussi des autres, et il répand autour de lui son malheur comme un miasme pestilentiel ; sa mort ne sera donc pas seulement un bienfait pour lui-même, elle sera aussi un soulagement et une bénédiction pour tous ceux qui l'entourent. Jean-Jacques Rousseau aura beau lui lancer cet injuste et cruel anathème : « Meurs, tu n'es qu'un méchant ! » il aura le droit de lui répondre : « Non, je ne suis pas un méchant ; en désertant la vie, je prouve même le contraire, car je meurs volontairement pour le soulagement des miens plus encore que pour mon repos à moi. »

Pitié donc ! pitié pour lui ! Mais au nom de la charité, au nom de la justice même, pas de malédiction, pas d'appel aux vengeances de Dieu qui, d'ailleurs, n'y répondrait pas ; pas de haine, pas même de mépris ! La pensée qui doit tomber sur lui des âmes qui le pleurent, ne peut être qu'une pensée de commisération, d'amour et de pardon. En le voyant étendu dans son cercueil ouvert, le visage livide et glacé, mais, pour la première fois depuis bien longtemps, calme, reposé, souriant peut-être de cette paix délicieuse qu'il a conquise, tout témoin de sa mort tragique rentrera en lui-même et plongera ses regards au fond de sa conscience ; et alors, anxieux et troublé à la pensée de l'infinie souffrance qui a couché là ce martyr de la vie, il se demandera : « Qu'aurais-je fait à sa place ; aurais-je attendu plus que lui ? »

Hélas ! du malheur au désespoir et du désespoir au suicide la pente est pour quelques-uns si rapide et si glissante ! Le mystère de la mort volontaire, comme celui de toute mort, est impénétrable. Dans cette terrible bataille de l'existence qui compte souvent plus de héros qu'il n'en sort des armées, il y a bien des blessés et il y a aussi quelques tués. Soignons ceux-là, relevons leur courage, rattachons-les à la vie et rendons-leur l'espérance ; mais accordons à ceux-ci cette respectueuse sympathie qu'on ne refuse jamais à des vaincus ; et ils la méritent plus que les autres, ces infortunés lut-

teurs qui ont longtemps et vainement usé leurs forces contre cet ennemi implacable et féroce, ce monstre hideux et presque invincible, le désespoir.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

PAGES

CINQUIÈME PARTIE

GENÈVE
IMPRIMERIE SUISSE
Rue du Commerce, 6